

Seraphino Giovannini del. e Sculp. in Roma.

AVENTURES

ET

PLAISANTE ÉDUCATION

DU COURTOIS CHEVALIER

CHARLES-LE-BON.

AVENTURES
ET
PLAISANTE ÉDUCATION
DU COURTOIS CHEVALIER
CHARLES-LE-BON,
SIRE D'ARMAGNAC;

CONTENANT profitables leçons à jeunes Chevaliers & à Dames de haut parage.

PAR M. DE MAYER.

Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula.

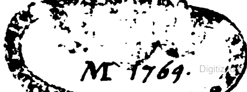
Plusieurs mots qui ne sont pas d'usage redeviendront à la mode, & ceux qui sont d'usage aujourd'hui deviendront surannés.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

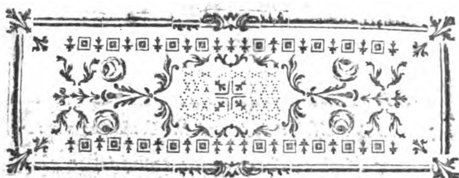
M. DCC. LXXXV.





P. Marillier inv. 1784. R. Delvaux Sculp.

...x larmes tomberent des yeux de la damoiselle, puis deux autres, ...lora.



AVENTURES
ET
PLAISANTE ÉDUCATION
DU COURTOIS CHEVALIER
CHARLES-LE-BON.

CONTENANT leçons profitables à jeune Chevaliers & à Dames de haut parage.

CHAPITRE PREMIER.

COMMENT s'en va le beau Charles dans l'Isle de France, comment fait la plaisante rencontre de damoiselle de Beaumont, comment s'énamoure, comment est énamourée la damoiselle : comment trompé, comment pardonne, comment va devers le Sire d'Orgemont, & combat pour l'amour des Dames sous les murs

de Chantilli, aidé de Jéhan de Montmorency. Fête plaisante du mensonge; comment est trompé par la damoiselle de Gondrin. Comment va retrouver Rosine, & comment trompé par elle. Comment va à Salenci. S'énamoure de la damoiselle du Maine, fête joyeuse; l'idée de son département le fait tomber à tristesse; le Roi le nomme Lieutenant des cent Gentilshommes au bec à Corbin, *nouvellement créés.*

REVENOIT sur ses pas le beau Charles, & cheminoit dans l'Isle de France, le long de la chaussée de Dammartin; étoit plein du souvenir de la gentille laitiere. Tel souvenir, quand est le premier, que jeune mémoire a reçu, revient souvent dans la même journée. N'étoit brin de genêt que ne vît, qu'aussitôt ne s'écriât, ah! gente Rosine! pas ne voyoit sur sa route, belles maisons, grands parcs comme au-

jourd'hui. Forêts ſombres & vaſtes, larges guèrets, châtels bien remparés, voilà ce que voyoit; mais ce qui valoit mieux, n'étoit aucun châtel, que le nom du Seigneur ne rendît recommandable. Châtels étoient aux yeux, ce que l'Hiſtoire eſt à notre oreille, une repréſentation des plus mémorables faits des temps paſſés & préſens. Saviés au ſeul nom du maître, à la vue des tourelles, des créneaux & de la herſe, choſes qu'étoient advenues. Ores que s'en va autrement! Brillans châtels, plus ne ſont que belles tapiſſeries, que les deſcendans de Jacques Cœur, ou de tel autre partiſan, font émailler à grands frais. Plus ne peignent rien à l'eſprit ces murs que l'opulence éleve. Plus n'y voyés larges

frontons, ſupportant l'écu largement armorié du maître, plus d'étendarts, plus de maſſues, plus de ſauvages, plus de deviſes. Comme tout va dégénérant! Sont beaux châtels ſans nom; beaux parcs tenus par bourgeois. Oh! ſi avois puiſſance aulcune, opulence n'empiéteroit jamais ſur antique nobleſſe. Ne vendrois ni ne donnerois nobleſſe, voudrois que valeur & vertu la méritaſſent. Ah! quel rêve!

N'appercevoit fleche de châtel que le beau Charles n'en approchât. Un jour... C'étoit un ſi beau jour... Le ſoleil ſembloit avoir voulu embrâſer toute la terre. Plus d'abri... La feuille tomboit brûlée du branchage, les pierres ſembloient des miroirs de feu; le beau fils, au milieu du ſilence, dans lequel la

chaleur tenoit les oiseaux & les hommes, suivit le fil d'un petit ruisseau qui fuyoit. Un bois le couvroit, ce bois servoit de limite à un parc, où étoient plantés en superbes massifs des touffes d'arbres qui, applanies par le ciseau, présentoient de larges entablemens. Sous ces voûtes vertes & presque noircies par les masses d'ombres, un air rafraîchi par la vapeur du ruisseau s'élevoit, & dilatoit les membres frappés du soleil. Le beau fils s'écria, ah! je respire. Ota son chapeau, essuya son front, & se disposoit à s'asseoir. Entrevit sous un dôme de laurier rose une damoiselle, s'approcha. Elle dormoit s'approcha encore, elle dormoit. Son beau visage soutenu par un rameau, étoit tourné vers le

ciel, c'étoit ſans doute pour montrer au ciel ſon plus bel ouvrage. Une abeille repoſoit ſur ſon bras, & croyoit pomper le doux ſuc d'un lys. Quel doux repos! dit le beau Charles, n'aurai l'audace de le troubler, vais au contraire la ſurveiller, tant ſeroit dommage que lui advînt mal encontre!.. Ah! par-tout où Charles-le-Bon paſſera, beauté pourra dormir en paix. — Se jetta ſur le gazon à ſes pieds, étoit fatigué : ſes membres dilatés l'entraînerent à ſommeil, lutta contre le poids qui tomboit ſur ſa paupiere & l'appeſantiſſoit, enfin dormit. La damoiſelle pas ne tarda de ſe réveiller, petit-à-petit ſa paupiere s'élargit. Jà étoit parti de ſa poitrine, ce gros ſoupir précurſeur du réveil. Jà ſon bel œil clignotant

laiſſoit jaillir un rayon lucide, ſemblable à l'aube du matin; avoit changé de poſture, & enfin s'étoit aſſiſe. Jugés de ſon étonnement! jeta un cri; ce cri n'émut point le beau fils. Son ſommeil, tant profond, raſſura la damoiſelle; étoit la fille d'un Comte de grand renom. Damoiſelles de telle maiſon ſont plus aguerries que d'autres. Avoit nom Beaumont, nom bien connu parmi les conjurés dans les troubles de la Navarre, de Barcelone & d'Aragon.

La damoiſelle conſidéra Charles-le-Bon. Le beau fils, ſe dit-elle, voyons ce que va en advenir. — Se remit ſur le gazon, en attendant le réveil du beau Charles; ſe réveilla. Ses yeux ſe tournerent auſſi-tôt ſur la place où avoit laiſſé

la damoiſelle. Elle ſourit. Pas ne vous répéterai, ami Lecteur, tout ce que dit pour s'excuſer. La damoiſelle ſourioit. Dame qui ſourit donne bien du courage. Le beau Charles en eut aſſés pour lui dire ce qu'il penſoit. Sourioit encore; il ſourit à ſon tour, & une expreſſion de gaité ſervit de paſſe-port à tout ce que diſoit. Vous entends, lui répondit la damoiſelle, fais plus, vous devine. Si me devinés de même, n'avés beſoin de beaucoup de paroles, me ſuivrés, vais vous préſenter au Sire de Beaumont, mon très-honoré pere. — Le Comte l'accueillit avec honneur, & comme il eſt rare que les grandes maiſons du Royaume n'aient entre elles des affinités, celle d'Armagnac avoit des alliances avec celle de Beaumont.

La nuit ſe fit, le beau Charles n'en fut point fâché. La nuit a des rêves dont cœurs énamourés connoiſſent tout le prix. Illuſions riantes, venés, hâtés-vous de le bercer : & vous, avorton décevant du bonheur, eſpérance menſongere, qui tant promettés, & ſi peu donnés, empreſſés-vous autour de lui, rempliſſés-le, égarés-le, enivrés-le des vapeurs que répandent vos douces chimeres.

Nuit trop courte! s'écria-t-il, au point du jour. Le chant de la fauvete l'avoit attiré ſur la terraſſe du châtel, la damoiſelle de Beaumont ne ſe fit attendre. Le beau Charles étoit flatté de la franchiſe de ſon allure, & de ſes manieres. N'étoit ainſi que Dame Bonne lui avoit dit que devoient être les damoiſelles. Jà trouvoit

que ſa mere étoit trop rigide ; & qu'on pouvoit allier, pudeur, décence, avec franc parler, & un air de liberté. D'ailleurs, tant eſt attirant cet air de liberté ! le beau fils étoit bien éloigné d'en faire un reproche à la damoiſelle de Beaumont. De jour en jour s'appercevoit de la bienveillance que lui portoit la damoiſelle. Oſa dire ces trois mots-ci, qui tant ſont lourds à prononcer, *damoiſelle ſuis énamouré.* Pas ne reçut d'abord ſa réponſe. Damoiſelles pas tant hardiment ſont doux aveu, mais ſans parler, ont le ſecret de ſe faire entendre. Enfin, la damoiſelle lui dit, *me ſens énamourée.* Penſoit que ces trois mots avoient ſcellé pour l'éternité, le pacte de ſon bonheur. Qui ne l'auroit penſé comme

lui ! mais malheureusement train d'amour, trop ressemble à vie humaine : à son enfance, qu'amour lors est aimable ! à son adolescence, que dangereux est-il ! las !... à sa vieillesse. Combien de ces amours qui n'ont qu'un instant de jeunesse & tombent vîte dans la caducité ! celui de la damoiselle étoit un de ceux-là. N'est besoin de vous peindre la surprise & la douleur du beau fils. Savés comment sont paîtris cœurs novices, sont opiniâtres, ne perdent aisément le sentiment de leur bonheur. — M'aviés juré, m'aviés promis... Las! m'avés trompé... Faisiés gros mensonge. Tant belle bouche se parjurer! tant beau corps récéler perfidie ! damoiselle qui l'auroit cru ! —La damoiselle sourioit. —M'avés trompé par un sourire ;

par un ſourire m'annoncés gracieuſement perfidie, ah! me méfierai du ſourire de belles Dames. — Etes bon, beau fils; ne vous laiſſés emporter à vile colere, à baſſes injures, à terribles menaces, avés ame douce, eſprit gentil, viſage d'amour, ſerés aimé. Si ne l'êtes tant longues années que le deſirerés, ne vous plaignés. N'ayés injuſtice de vouloir que bonheur vous dure éternellement. La Dame qui vous fit du bien, peut changer de penſée, ſans qu'ayés droit d'en être offenſé, de vous plaindre. Amour, rien ne baille, prête, & reprend ſon gage quand lui plaît. Ai repris le mien. — Eſt bien dure cette penſée, qui vraie me paroît, pas ne ſe rend avec inſouciance dépôt d'amour. Inſouciance vous prouveroit que

n'en eusses fait cas. — Avés raison. Votre chagrin me donne moult fierté, annonce votre loyale affection, & comme est un affront pour nous d'être quittées, est un grand plaisir de quitter, me le donnés, ce plaisir, n'en soyés fâché. — Etoit bon, le beau Charles, n'auroit osé déplaire à celle que tant aimoit. Se plaindre, c'eût été tant couardise. Révéler gentils secrets, une bassesse; accuser tout un sexe de légéreté, une maladresse. Garda le silence & fit bien. Ce sexe charmant, réunit aux graces, mille aimables talens. Si a des foiblesses respectons les, & ne condamnons la Dame qui n'a assés de constance; ne la blâmons de songer à elle plus qu'à nous. Qu'on se souvienne que Dames semblent réservées à nos

joies, n'ont cure que de ſonger à leurs intérêts & à s'aſſurer par fineſſe un empire que force, induſtrie & labeur nous donnent. Que glorieux eſt pour elles de voir à leurs genoux, un grand Juſticier, un Connétable, un Roi! ſitôt qu'avons un cœur, ſommes eſclaves nés des Dames. Ah! baillés nous, gentes damoiſelles, baillés-nous des chaînes, duſſiés-vous les rompre tout à l'heure. Le plaiſir qu'aurons ſenti, pas ne nous ſera ravi, en conſerverons la penſée. Cette tant belle penſée eſt une Reine, qui pour être douairiere, ſe ſouvient qu'elle a régné. Belles Dames! malheur à celui qui vous outrage! jà ai dit que ſous le regne de Charles VII, les Dames gouvernoient. Avoient commencé de s'emparer

de la pleine puissance dès le temps qu'avoit vécu Charles VI. Tant & tant en avoient usé, qu'aucunes mériterent l'apostrophe de l'insolent Jean de Meung, qui leur disoit : . . . . . M'arrête : n'aurai garde de rien dire contre elles.

Depuis, le savés, amis Lecteurs, & le pourriés attester sur votre conscience, que Dames tant se sont amendées, que impossible seroit d'en trouver trois que pussiés accuser. Ah ! vivent honnêtement nos Dames aujourd'hui ! c'est merveille de les voir, de suivre leur loyale, discrete & perdurable affection. A dire vrai ont encore un levain d'inconséquence; mais changement n'est crime. O vous qui serés délaissés, imités le beau fils.

Reçut avec douleur mais ſans dépit, un aveu déplaiſant. Heureuſement pour lui, aimoit d'une amitié, qui dans ſa joie, ne va au délire, & dans ſon malheur, ne va à déſeſpoir. Lui reſtoit aſſés de force pour ſe conſoler. Cependant, s'approchoit de la damoiſelle, & lui diſoit gracieuſement. — M'avés trompé. — Que êtes aimable, lui diſoit-elle. — M'avés trompé. — Vous dédommagerai dans d'autres temps. Pas ne vous oublierai. — Pas ne m'oublierés? — Oh! nenni, vous donnerai place chérie dans mon amitié. Un jour viendra qu'aiſe ferés de venir vers votre amie. Serés mon ami. — Le veulx bien. Mais m'avés trompé. — La damoiſelle ſourioit. — Me méfierai de ſourire de belles Dames. — Ne

vit point avec affés de fang froid, celui qui avoit obtenu la préférence. Fut tenté de le haïr, de le regarder avec des yeux courroucés, de l'appeller fur le pré, mais fa bonté reprenoit le deffus. Pas n'a forfait en mon endroit, difoit-il, plaît davantage que moi, pas n'a fait faute. —Rejetta bien loin l'idée de rivalité, & ne fe permit oncques de prononcer le nom de haineux, de rival, nom que l'orgueil & la groffiéreté inventerent, que jaloufie & baffeffe accréditerent. Mais comme étoit jeune encore, ne put fe défendre d'une émotion jaloufe, en voyant la damoifelle auprès d'un autre. Demanda fon congé & l'obtint. Vous fouhaite, lui dit-il, bonheur & amour. — Grand merci. Gardés-moi fouvenir

& amitié. — Avés l'un & aurés l'autre. — Elle lui préſenta ſa main qu'il n'oſoit prendre. — Prenés, êtes mon ami, & baiſers de main ſont guerdons d'amitié. — Prit la main & la baiſa.

Eſt parti. La premiere de ſes penſées ne fut point donnée à la damoiſelle; mais à Roſine. Avoit été trop heureux auprès de la gentille laitiere. Penſer de bonheur revient aiſément dans notre mémoire. Regretta Roſine, & en repaſſant choſes merveilleuſes qu'avoit faites, s'écrioit grand merci, gente laitiere du hameau! Pas tant n'en diſoit de la damoiſelle. Vouloit revenir à Roſine, la voir, la mener au genêt, & puis.... & puis après, chanter ſa Romance auprès d'elle.

Jà avoit long-temps que cheminoit ; & n'avoit apperçu la *nonette* qui couloit le long de ſa route, & arroſoit la plaine qui avoit nom *Champ des Tillèuls*, & depuis nommée par corruption, *Chantilli* (1). Le Sire d'Orgèmont, oncle de Jean de Montmorency, en étoit le Seigneur. Jà la généroſité du Sire avoit rendu ce châtel renommé par les fêtes qu'il donnoit aux Châtelains de la contrée, voire au Roi. Charles VII & Iſabeau de Baviere étoient venus danſer ſous les tilleuls qui environnoient la roche où étoit bâti le châtel, au milieu des ſources abon-

(1) Boutard, dans ſon Ode, intitulée *Cantiliacum*, s'exprime ainſi :

Lætius arrident tiliæ, decus undè beato,
Nomen que campo.

dantes qui empliſſent le foſſé. Le beau Charles jà avoit outre-paſſé la noire Tour, où Fayel commit, par effrénée jalouſie, tant déteſtable crime. S'arrêta, le beau Charles, crut entendre la dolente complainte que Gabrielle de Vergy avoit coutume de ſoupirer durant l'abſence de ſon Raoul; crut voir le cœur du pauvre Raoul.... en friſſonna de la tête aux pieds. Grand Saint Martin, dit-il, en faiſant un ſigne de croix, loin de la mienne penſée, jalouſie, fureur, & malin vouloir. Pouvés me tromper belles Dames, le pouvés, car vous pardonne (1).

Sembloit que l'air qu'on reſpi-

(1) On trouve un ſecond exemple d'une ſemblable jalouſie, dans le village de Rouſ-

roit au voisinage de cette fatale tour, inspiroit des idées noires, médisance, & forfaiture. Les Chevaliers que le beau Charles rencontra, devisoient sur la foi des Dames. Ah! comme disoient d'elles choses maugréantes! fausses, voire cruelles, les faisoit-on. Pas ne rémémorerai les injures qui débitées étoient dans les chemins. Le beau fils eut par bonheur, la pensée de considérer tous ceux qui disoient du mal des Dames. Rit du résultat de son examen. N'étoient ne jeunes Clercs, ne Damerets adolescens,

---

sillon, près de la ville d'Apt en Provence. Le Sire de Roussillon fit mourir son Ecuyer Cabestaing, de la même mort. J'en ai composé un Roman de ce nom, inséré dans la Bibliothèque des Romans de l'année dernière.

ne gentils Ecuyers à gracieuſe courtoiſie, à pétulance enjouée, à propos mignards. Etoient vieux Chevaliers, d'autres jeunes, mais, ou point beaux, ou rebutans & impérieux, d'autres ſe laiſſant aller à inſouciance & à dégoût pour parure & propreté. Richeſſe pas n'eſt toujours le lot d'un Chevalier, mais propreté le diſtingua toujours du manant enrichi. Noble maintien, franc & haut parler, tête fiere, regard altier, haut à la main, voilà ce qui diſtingue le Gentilhomme, & ce que lui demandent les Dames. Le Beau Charles ſe dit tout bas, ſont vengées, puiſque haïes ne ſont que par ceux qui plaire ne peuvent. Injures de telles gens ne ſont bleſſure aucune. Fut convaincu, comme le ſuis, que tant que reſte dans

le cœur d'un Chevalier, le sentiment de sa suffisance, & l'espoir de plaire & d'être aimé, est indulgent.

Voulut contraindre les Chevaliers à tenir plus modéré langage, se moquerent de lui. —Si vous fâchés, lui dirent-ils, permis à vous de nous assaillir dans le Champ des Tilleuls, où allons pendant la durée des tournois, soutenir un pas d'armes, contre le renom d'honneur, mal-à-propos donné aux perfides Dames. Allons soutenir que sont toutes fausses, méchantes, & infidelles. —Vous soutiendrai que sont bonnes, aimables, franches & fidelles. Jà vous demande le combat à outrance. —L'aurés.

Jà découvroit l'antique châtel, le parfum de ses orangers

avoit jà embaumé l'air autour de lui. Le beau canton, s'écria-t-il, à donc n'y a ici point d'hivers ennemis. Doux printemps, bel été, semblent y régner ensemble, & y faire éclore toutes les richesses de Flore (1). Se sépara de la bande des Chevaliers médisans, en leur donnant rendés-vous, pour le tournois du lendemain.

Sitôt que fut sur le pont-levis, manda Toinot, son Ecuyer, devers le Sire d'Orgemont, qui commanda pour le recevoir, son neveu Jéhan de Montmorency. Fut accueilli honorablement;

(1) C'est la pensée de ce distique de Santeuil, qu'on lit au-dessus de l'orangerie de Chantilli.

Hic hiemes nil juris habent, ver regnat & æstas
Ingredere, æternas flora recludit opes.

norablement, & se hâta de manifester le beau dessein qu'avoit de défendre l'honneur des Dames. Jéhan de Montmorency lui répondit, serai votre compagnon d'armes, beau fils, & verrons si le ciel ne défendra pas la bonne cause qu'allons soutenir. Le Sire d'Orgemont sourit à leur colere; c'étoit un franc Chevalier. Se voyoit toujours ouvert sur sa table le livre des devises des grands Chevaliers. Le beau fils fut admis à sa conversation particuliere. Le Sire, tous les soirs, entretenoit ses neveux de leurs devoirs, & de choses qui menent à renom. C'est ainsi qu'il parla à Jéhan.

Souviens-toi, Jéhan, de ne jamais ternir la rose blanche qui se voit au milieu de ton écu; ce

n'eſt pas ſans intention que tes devanciers l'ont choiſie ; ont voulu t'apprendre que pour leur reſſembler faut être ſans tache. Cette roſe équivaut au cri des Rohan, *plutôt mourir que ternir.* Ai toujours été jaloux de ce beau cri. Sais-tu ce que ſignifie la roue qu'ont priſe les la Trimouille? C'eſt pour dire qu'ils ne ſe ſont écartés de l'*orniere du devoir.* Un jour pourras choiſir parmi ces deviſes, celle qui plus te conviendra. Aimerois voir graver comme ce Luſignan, ſur le pomeau de ton épée, ces mots-ci, *en perdant tout, je ſauve mon honneur*; ou bien prendre le phénix de celui-là, ſi tu crois ſurpaſſer tous les autres, ou le lion, ſi tu es fort & généreux, ou l'aigle, ſi tu as de l'ambition. Vois-tu cette deviſe

hongne qui vonre? c'eſt celle des vieux Mailly. Tant étoient braves que pouvoient défier tous les autres, de *hongner* contre eux, perſonne ne l'auroit oſé. Souviens-toi des inſtructions que ton pere t'a données avant la bataille de Monthléry. *Regarde*, dit-il, *ces ſeize aigles, rangées ſur notre écu; ce ſont ſeize drapeaux qu'un de nos peres arracha jadis à l'Empereur Othon dans les plaines de Bouvines. Vas donc mon enfant & fais comme lui.*

N'eſt-ce pas, Jéhan, que tu marcheras ſur d'auſſi glorieuſes traces? Dis-moi ſi celui qui a gravé ſur ſon haubert *ſois loyal en tout*, ne devoit pas être un bon Chevalier? Quand on a cette deviſe, *virtus & ſanguis*, peut-on être tenté de décheoir? Qu'on ne diſe pas que ce

ſont décorations ſuperbes. Non, ce ſont plutôt belles leçons. Nobleſſe en fait ſon profit, & s'accroît, en s'attachant à les mériter. Souviens-toi Jéhan qu'au camp devant Orléans, M. de Saint-Pol fit une bonne admonition à nos jeunes gens. Avoit dans ſa tente les Taleyrand de Périgord, les Latour d'Auvergne, les Longaulnay, les Charny de Bourgogne, les Dalbon, les Viennois, les Cruſſol; les enfans des premieres maiſons du Royaume. Les regarde, & leur dit : *ce n'eſt à vous que j'en veus; n'avés que trop de fleurons, mes chers camarades : ne ſoyés pas trop avides de péril & de gloire; pour Dieu laiſſés-en un peu aux autres.* S'adreſſa à ceux qui étoient de moins haut parage; *approchés, vous au-*

tres, *&* *montrés vos devises*. L'un avoit : *Ne jamais changer*, *malgré tous les changemens de la vie*, l'autre : *Quand la guerre enleve quelqu'un de ma race*, *il en repousse soudain un autre*, un autre : *Je ne crains que le déshonneur*, & celui-ci portoit : *Dieu aide au premier Maréchal de France*. C'est vous, dit M. de Saint-Pol, que choisis pour le coup de main que ai à faire, allés justifier vos devises. Partirent & firent maint & maint prodiges. Dans un jour de combat, sois persuadé, Jéhan, qu'on se souvient du cri de ses peres, & qu'on n'a garde de le déshonorer. Las ! les temps sont un peu changés. Mais ne veus croire que enfans nobles de race, aient cessé de l'être de vaeur. Tel changement est impossi-

ble. Mon neveu, ne changes point, sois bon Chevalier; & vous beau Charles, remémorés-vous de tout ceci. Respectés les Dames, courés à la gloire, & soutenés la Religion; ai toujours aimé cette devise d'un Longaulnay aux premieres croisades : *Nisi Dominus ædificat domum, quis ædificabit eam?* Si n'aviés les tant belles devises de vos ancêtres, vous dirois prenés celle-ci : *fidele à mon Roi, fidele à ma Dame.* Allés dormir en paix; demain le soleil luira, demain verrés ce que faire devés.

Ne croyés, ami Lecteur, que veuille vous repaître de ces vieux prodiges de Chevalerie, dont nos anciens Romans sont farcis. N'ai besoin de ce merveilleux. Le beau Charles n'a pas besoin d'être un

géant pour plaire ; veulx vous offrir un modele aimable & non l'émule inimitable du Chevalier de la Roche-Salée, ou du Soleil. Serai court dans ma deſcription du tournois, & n'aurai garde de compter les coups de lance qui s'y donnerent.

Le lendemain, avec le lever du jour, s'étoient rendues auprès du rond des tilleuls, toutes les Dames de la contrée, & de Paris. Brillant étoit l'amphithéâtre. Quand eurent ouï la proclamation du Héraut d'armes des deux Champions, toutes les Dames ſe leverent, & battirent des mains en ſigne de joie ; toutes pour témoignage de leur conſentement, détacherent le ruban qui nouoit leur blanc *demi ſein* & le donnerent au Héraut d'armes

des deux Chevaliers. Tant étoit grande la quantité de rubans, que ne ſavoient de quelle maniere les porter oſtenſiblement, pour n'offenſer aucune d'elles. Vint en penſée au beau Charles de les attacher ſur le bras droit, l'un après l'autre. Jéhan de Montmorency trouva la penſée bonne, & tous les deux ſe partagerent les rubans, & entourerent leur bras. Jéhan fut jaloux du beau Charles. Pas n'eſt juſte, lui dit il, que portions ces couleurs tous les deux, après le combat. Beſoin eſt de nous en rapporter à l'aveu d'une Dame, & celui qu'elle aura préféré, portera ſeul toute ſa vie, tant beau guerdon. —Ainſi ſoit fait comme le voulés, dit le beau fils. — A donc choiſiſſés notre juge. —Le beau fils,

pour faire honneur au Sire d'Orgemont, choisit sa niece Marguerite.

Les Chevaliers médisans se présenterent; & furent honnis des belles Dames. Aucun d'eux ne portoit sur sa casaque, devise, emblême, cri d'amour, ne fleurs. N'avoient que du fer, & vouloient annoncer que dure est l'ame des Chevaliers qu'amour ne peut attremper. Furent tôt désarçonnés, meurtris, & forcés de rendre leurs épées. Eurent la vie sauve : ainsi le voulurent les Dames, qui pas ne sont cruelles, quoiqu'elles aiment les demi-vengeances. Le beau Charles & Jéhan, se voyant seuls debout au milieu de l'arène, se tinrent cordialement embrassés, & se jurerent fraternité de Chevalerie. Vinrent ainsi acolés

devers damoiselle Marguerite : eussiés dit Castor & Pollux ; flambeau d'amitié si ne luisoit dans leurs mains, brilloit dans leurs yeux ; mirent chacun un genou en terre, & la damoiselle Marguerite prononçá en faveur de Jéhan. Le beau fils, pas n'éprouva le moindre sentiment de colere. Détacha ses rubans ; & les remit à Jéhan, qui promit de les transmettre à sa race, en mémoire du tournois. C'est depuis ce temps-là que voyés barriolée la livrée des Montmorency. Jéhan, qui vrai Chevalier étoit, dit tout bas au beau fils, dois épouser damoiselle Marguerite. — A donc, dit le beau Charles, ne suis esbahi que vous aie préféré à moi. Lui pardonne volontiers. — N'en obtint pas moins le beau

Charles, la renommée du Chevalier des Dames, & du bon Chevalier.

Une fête succéda au tournois. Isabeau de Baviere en avoit été la fondatrice, & le Sire d'Orgemont continuoit une tant agréable fondation. Pardon Mesdames, si vais parler de cette fête; en adoucirai les détails. N'ai envie de vous offenser, & crois que est passé le temps où faisiés gros mensonges. Ores sais bien que votre bouche va toujours disant belle vérité. La Reine Isabeau, qui connoissoit les Dames de son temps, les accusoit de dissimuler sur un point essentiel; sur leur âge. En conséquence, elle institua la fête du mensonge. Est bien rare qu'on ne chomme, au moins une fois dans sa vie, telle

fête. Y a de par le monde plus d'un autel, pour ce Dieu du mensonge. Dames de Cour, Dames de ville, femmes de champs, toutes mentoient sur ce point. La Reine, qui vouloit s'amuser aux dépens des menteuses, avoit imaginé cette fête : toutes les Dames de sa Cour, & celles de la ville, étoient invitées. Point ne falloit y manquer, l'absence étoit une preuve de vieillesse. C'étoient des couronnes de rose, qu'on distribuoit sous l'ormel du Champ des Tilleuls. Besoin étoit de n'avoir atteint à la quarantieme année pour prétendre à la rose. Celles qui étoient arrivées à cet âge, venoient recevoir une couronne de chêne, couronne civique qui supposoit l'observation de tous les devoirs. Ne falloit

avoir cinquante ans pour préten-
dre à cette derniere récompense, parce que passé ce temps-là, on n'étoit plus bonne à rien. Peu de Dames étoient empressées de recevoir la couronne de chêne : toutes pour obtenir celle de rose, faisoient grand mensonge ; la Reine Isabeau rioit de leur plaisant embarras. Une inquisition s'étoit établie parmi les Dames qui se surveilloient, & se donnoient hardis démentis. Celles qui avoient trente ans, étoient exclues de la fête. L'amour, jusqu'à cet âge, donne des couronnes si fraîches ! rien n'étoit aussi singulier qu'une pareille institution. Cependant, on ne peut s'empêcher d'y remarquer des traces de l'ancienne Chevalerie. Ouvrés les Amadis, verrés le bon Lisvart de Grece

en donner l'idée. Voyés le destin de la Fée Mélye, & trouverés la clef de mon apologue. Mélye avoit été condamnée à vieillir, comme nous. Mais comme toutes les Dames, Mélye avoit l'art de vieillir plus lentement, & de préserver son visage des morsures du temps. Les essences, les pomades, les eaux, un soin exquis & minutieux, tout cela trompoit par une enluminure fraîche, les amans de Mélye; mais ce qui ne les trompoit point; c'est son corps. Le ciel avoit voulu que chacune de ses années y laissât son empreinte secrete. Mélye étoit laide sous le corset. Ses amans le disoient; & elle en étoit désespérée. Ne dirai point qu'il en arrive autant à nos Dames.

Reviens à la fête : fut annon-

ncée au son des tambours & des clairons. Le Sire d'Orgemont donnoit la main à la Dame de Seyssac, qui présidoit à ce passe-temps. Les Chevaliers s'étoient placés sur les amphithéâtres, venoient, les méchans, faire rougir les Dames, & les accuser de mensonge. Heureusement qu'on ne trouve plus d'aussi malfaisans Chevaliers. La Dame de Seyssac avoit quarante ans : rien que quarante. Les amours lui en ôtoient dix, & tous ses amans disoient avec plaisir qu'elle n'en avoit pas trente. Cependant prit courageusement la couronne de chêne, parce que n'avoit jamais menti. Ainsi, dit-elle, désormais n'aurai envie d'en imposer sur mon âge, Ai vécu, ai reçu le doux prix de la vie, en

rends grace à l'amour, qui pas ne veut encore me quitter; lui dirai: Amour, t'offris tendres prémices de jeuneſſe, prends le reſte de mes jours que tant ſus embellir. — Conſeille à toutes les Dames d'imiter la Dame de Seyſſac, beſoin de plaire eſt néceſſaire après quarante, comme avant. Ce tant doux beſoin anime les derniers rayons de la vie.

S'avancerent enſuite par ordre, les Dames. Celles qui, juſqu'à ce jour avoient menti, étoient honnies. Falloit voir celles que le repentir & la crainte tourmentoient, faire un déſaveu tacite en entrant dans le rond, en rejettant le bouquet de roſes, pour ſubſtituer à leur gorgerette, un bouquet de narciſſes & de marguerites. Celles-là étoient

moins honnies. Mais combien elles étoient humiliées! qu'il leur sembloit cruel de dire, plus ne sommes propices à jeux d'amour, plus n'avons droit à faveurs de jeunesse. Quelle fête! ô Isabeau, à quoi aviés-vous donc songé? Sans doute aviés raison, si vouliés réformer coquetterie, mensonge, si vouliés que charmes d'esprit, que talens, réparassent les cicatrices du temps. Sans doute, Mesdames, devriés moins tenir aux avantages de la figure, devriés moins priser jeunesse. Tout âge a ses plaisirs, amour s'accommode de tous les âges, suffit que soyiés digne de lui. Quand perdés beauté de corps, si avés beauté d'ame, fleur d'esprit, sensibilité, avés plus gagné que perdu. Si la Reine Isabeau a ainsi

pensé, fit bien d'imaginer la fête, & d'attirer vergogne sur les menteuses.

Ne rioit pas le beau fils de la déconvenue des belles Dames : étoit si bon que ne savoit que les excuser ; & parce qu'il avoit à se plaindre de la damoiselle de Beaumont, ne vouloit point accuser toutes les Dames. Aussi-tôt que les trois jours consacrés à la fête se furent écoulés, prit congé du Sire d'Orgemont, après avoir embrassé Jéhan de Montmorency. Revenoit, sans le vouloir, au hameau de Rosine. Un charme secret l'y rappelloit, & ce charme est aisé à expliquer ; Rosine lui avoit laissé un souvenir si chaud du genêt..... Se défioit du séjour des châtels & prenoit gîte dans les

hôtelleries. Le Sire de Pardailhan de Gondrin, Seigneur de haut parage, ayant appris qu'il étoit dans ſes terres, vint lui offrir un aſile convenable. Fallut ſe rendre à cette invitation. Rencontrá ſur le ſecond perron, la damoiſelle de Gondrin, jeune, jolie, & bien diſante. — Que va-t-il m'en advenir, ſe dit-il? — Car l'image de la damoïſelle étoit paſſée de ſes yeux dans ſon cœur. Pas ne croyés que l'ai recherchée, qu'ai voulu l'amener à bienveillance. Nenni. La craignoit & ſe craignoit encore plus. — Me tromperiés, ſe diſoit-il tout bas, comme la damoiſelle de Beaumont. — La damoiſelle de Gondrin ne le perdoit de vue : tant étoit beau fils! tant reſpectueux! Portons dans nos cœurs le modele de tout

ce qui convient. Quand belle Dame a rencontré l'image parfaite de ce modele, besoin est qu'elle perde sa liberté. Ainsi en advint à la damoiselle. On a beau vouloir tourner autour du but; sans s'en appercevoir, on y arrive tout droit. L'attention qu'on met à s'éviter, annonce l'intention de se chercher. Avançons & disons, la damoiselle étoit énamourée. Enamouré étoit le beau fils. De froideur l'accusoit-elle, de tromperie la soupçonnoit-il. Cependant, tant avoit un air de vérité ce qu'elle disoit! Sur une, juger toutes les femmes; quelle injustice! Point ne voulut avoir tel reproche à se faire. Vertu peut se supposer, mais vice jamais. Aima, le dit, fut aimé & le fut. Pas n'osa exiger des sermens. Malgré lui, se

trouvoit aſſailli par la crainte au-près d'elle. Me trompera, ſe diſoit-il, me trompera. — Tremblés toujours, lui dit une fois la damoiſelle, — Ah! oui. — Pourquoi? — Ai été trompé, crains de l'être encore : cette crainte ne peut vous fâcher, vous annonce le prix que mets à votre bienveillance. Répondés-moi belle damoiſelle, bien eſt-il vrai que m'aimés? — Oui. — Que m'aimerés. — Le veulx bien. — Le vouloir ne ſuffit, faut encore puiſſance. M'en répondés-vous? — Nenni. — A donc poſſible eſt que changiés. — Certes eſt choſe poſſible. Eh! mais tout change.... Avés donc cru.... Ah! beau fils, que êtes novice! — Suis bien chagrin. Me tromperés encore. — Nenni, ai promis de vous aimer toujours. —

Vois bien que m'eſt néceſſité de partir. —Nenni, point ne partirés. —Elle le retint en effet, tant qu'elle eut dans l'ame aſſés de tendreſſe pour le croire néceſſaire à ſon bonheur. Ainſi en agiſſent quelques Dames. La damoiſelle de Gondrin ne ſe donna point de peine pour chaſſer ſon amour, ains amour prit congé tout ſeul. Lors la damoiſelle plus ne rechercha le beau fils, plus ne furent tant chaloureuſes ſes étreintes. Plus n'avoient tant de miel ſes belles paroles. Complaiſance & habitude faiſoient tous les frais, étude ingénieuſe s'efforçoit de déguiſer le changement. S'en apperçut le beau fils, commanda à Toinot de ſeller ſon palefroi, & prit congé. —Partés vîte, lui dit la damoiſelle, mais faut que vous

die, que ſi partés ſitôt que verrés changement dans votre mie, ſerés un Chevalier errant. Opiniâtreté eſt néceſſaire; faut attendre la fin de ces momens de tiede vie, & beſoin eſt de réchauffer par conſtance, par ſoins, cette langueur dont vous vous plaignés. — Ferai profit de l'avis. — Vous ſouviendrés de moi, beau fils. — Oui, damoiſelle; m'en ſouviendrai; vous dois reconnoiſſance, enfin, ſi changés, ne m'avés pas moins donné de beaux jours. Dirai, en me ſouvenant de vous, m'a fait paſſer de bien beaux jours.

Avoit beſoin d'être conſolé. Songea à Roſine, & prit la route du hameau. Ne ſaurois vous peindre l'excès de ſa joie en découvrant la chaîne de côteaux, ſur laquelle avoit rencontré Roſine. Vous qui

avés aimé, ſavés tout ce qui ſe paſſe dans un cœur amoureux, à l'approche des lieux où avés reçu doulce merci; n'en eſt pas un parmi vous qui aie perdu la mémoire du premier guerdon d'amour; tant ſavoureux eſt-il !

Point ne courut à Roſine, courut au genêt, vouloit rendre hommage à ce tant propice arbuſte, vouloit y rêver à Roſine; mais las! plus de fleurs, plus d'arbuſte, étoit ſéché ſur pied, & puis ſembloit avoir été mutilé. Se mit à pleurer, en regardant piteuſement ce triſte dégât. Ah! Roſine! s'écria-t-il en ſanglotant. Ah! Roſine. — Voulut la voir; non pour lui dire injure; la rencontra dans le hameau. C'étoit le jour du dimanche. Roſine ſortoit dévotement de l'égliſe, avoit

un

un *livre* de marroquin noir, orné d'un ſignet de rubans de toutes couleurs; qu'étoit belle ſous la futaine du dimanche! étoit acoſté le beau fils ſur le tronc du marronnier qui ombrageoit la porte principale de la paroiſſe : Roſine leva ſur lui, un œil tant clair, tant beau; fit une révérence modeſte, & puis en fit encore une; le beau fils avoit mis ſon chapeau à la main, & la ſaluoit; Roſine alloit cheminant, au milieu d'une troupe de jeunes laitieres; & n'oſoit tourner qu'un coin de l'œil devers le beau fils. Prit courage le beau Charles, vint à elle, & la nomma. — Roſine; paſſés bien vîte. — Sire, ne ſais quoi, que voulés de moi, — Etes embarraſſée! Raſſurés-vous. Ne viens ici pour vous faire mal, ne chagrin. — Mais,

beau Sire, c'eſt que.... — Ai vu le genêt, l'avés laiſſé mourir. — Oui. — Apprenés m'en la raiſon. — C'eſt que. — N'oſés parler. — Suis. — Eh bien. — Suis mariée. — Sitôt m'avés oublié! — N'oſe m'arrêter plus long temps, ſuis regardée, comme voyés, avois promis à Alin, Alin a voulu, & puis ma mere m'a dit que de beaux Sires comme vous ne reviennent plus. En ſuis fâchée, ſi vous voulés, irai ce ſoir, ſur la brune, ſous le genêt voiſin, — Nenni Roſine, n'êtes plus votre maitreſſe, tout ce qu'avés appartient à Alin, ne veus aucun partage avec lui; adieu. — Ah! beau Sire, que ſuis fâchée! A donc ne voulés venir ſous le genêt voiſin. — M'étonnés Roſine, ne penſois que duſſiés m'inviter à telles faveurs. — Roſine

baiſſa les yeux, à ce reproche, fit une révérence, & rejoignit ſes compagnes. Eh ! voilà les laitieres de mon hameau.

Avoit plaiſir à ſe retrouver dans le hameau de Roſine. Voulut voir une proceſſion qui ſe faiſoit le ſoir. Là, ſous la baniere paroiſſiale, vit marcher dévotieuſement, un cierge blanc à la main, entouré d'un bouquet de fleurs, les confrairies des Jardiniers, puis les femmes, puis les jeunes laitieres à la file deux à deux, chantant Litanies & Antiennes. Vit Roſine, l'auriés priſe pour une blanche Vierge. Avoit l'air de ne rien ſentir, & d'être tranquille comme un Ange. Chantoit les répons, & diſoit tant joliment *ora pro nobis*. Sa voix argentine ſe faiſoit entendre par-

C 2

dessus toutes les autres voix. Avoit la tête dévotieusement penchée sur l'épaule droite, du côté que portoit le cierge. Etoit allumé, eussiés dit le feu sacré. Oublioit le beau Charles dans cette contemplation, de regarder les autres jeunes laitieres qui blanches & jolies étoient, oublioit la procession. Se mit à genoux, & bien étoit vrai que Rosine étoit de moitié dans son adoration. Revenu à lui, ne put s'empêcher d'être émerveillé de la dévotion des bonnes gens du hameau. La fête de l'église étoit aussi leur fête. Sembloient tous ne pas craindre Dieu, mais le bien aimer; & le chanter volontiers. Auroit voulu y trouver plus d'innocence, & plus de fidélité. N'allés pas, beau Charles, prononcer hardiment, innocence

& fidélité sont encore au hameau, allés en avoir la preuve, puisque prenés la route de Noyon.

Arriva à Salenci la veille de la cérémonie de la rose. Vais vous expliquer, amis Lecteurs, ce que savés peut-être. N'importe, prendrés de mon récit ce que voudrés. A une demi-lieue de Noyon, sur la route de la Fere, est à droite, enfoncé dans un vallon, & caché par un long amoncelement de terres, le village de Salenci. Faut se détourner de la grande route pour y arriver, & faut revenir sur ses pas quand on l'a vu; semble que n'y a pas plus loin à aller, un mont vous arrête, & il est bien vrai que n'y a plus à courir pour trouver la vertu aussi belle que dans ce hameau. Que de villes orgueilleuses

ſe ſont élevées long-temps après ce modeſte village! Que de révolutions ont déchiré des Royaumes, depuis que Salenci eſt tel qu'il fut dès ſa formation! A qui doit-il ſa durée, ſon inaltérable médiocrité, & la paix? à ſes vertus; à une roſe. Sans doute auriés cru après la bataille de Tolbiac que Clovis, devenu Chrétien, protégeroit les pieuſes inſtitutions, mais n'auriés cru parmi ces Prélats célèbres qui lui faciliterent tant de conquêtes, & qui ne ſongeoient qu'à égaler leurs puiſſances & leurs richeſſes, à celui des Evêques Goths, que s'en rencontreroit un, bien digne d'être célébré. Saint Médard étoit né à Salenci, peut-être en étoit-il Seigneur; ce qu'il y de certain, c'eſt qu'auſſi-tôt qu'il fut Evêque de

Noyon, il institua la fête de la Rose, & abandonna, pour les dépenses de cette fête, un fief qui porte encore le nom *de la Rose*, & qui produisoit lors, vingt cinq livres (1). La plus vertueuse des Salenciennes, au jugement des douze Vieillards de la Paroisse, devoit recevoir le huit Juin, vingt-cinq livres, & un chapeau de roses. Saint Médard eut la satisfaction de couronner sa sœur Rosiere : ai vu dans la petite chapelle où se fait cette cérémonie, le tableau où le

(1) Vingt-cinq livres d'alors, qui vaudroient à présent 1500 livres d'aujourd'hui Ce fief est tombé entre les mains des Seigneurs. Croiroit-on que le sieur D...... Seigneur actuel, a plaidé pour diminuer la somme de vingt-cinq livres, & pour y faire comprendre les frais du ruban & du cierge ?

Saint est représenté, couronnant sa sœur.

Voilà, amis Lecteurs, ce qui depuis le cinquieme siecle de notre ere, a entretenu dans Salenci tant d'innocence, & tant de vertu. N'ont eu besoin ni de loix, ni de juges, ni d'aiguillon pour bien faire. Tous ont songé à la rose, à leurs filles; & comme l'honnêteté des peres & des meres, étoit requise pour rendre une fille digne de concourir à la couronne, tous se sont imposés une heureuse réserve. Ah! si saviés combien peu de chose éloigne du prix, admireriés avec quelle sagesse cette belle institution s'est perpétuée! Ai appris que besoin est dans bien des Maisons Religieuses, autrement dit Chapitrales, de présenter une liste noble d'ayeux; là

ne faut qu'une liste de vertus. Là pas n'est possible à un Généalogiste d'être faussaire, pas n'est nécessaire de présenter parchemins indéchiffrables, écrits dans un patois qu'on n'entend plus. C'est dix-huit ans de bonne conduite qu'il faut, & ces preuves sont certes bien plus glorieuses. Croiriés-vous que c'est la postérité de ceux qui virent instituer cette fête qui remplit seule & exclusivement cet heureux hameau? Jamais les Salenciens n'ont admis un étranger; jamais un étranger n'épousa une Salencienne; jamais n'ont songé à aggrandir leur domaine. O vous qui ne connoissés que de renom ce hameau, allés-y, & en reviendrés autant ému que moi, des tableaux d'innocence & de vertu qu'y aurés admirés.

Le beau Charles y arriva le jour même du couronnement de la Rosiere. Alla tout droit à l'église, car dans le temps que vivoit le beau Charles, nul Chevalier n'entroit dans un bourg que ne fléchît le genouil devant l'autel du Saint Patron du lieu. C'étoit une espece de serment qu'il prononçoit tacitement, & un garant de la conduite qu'il alloit tenir dans un gîte nouveau. Fut frappé de ce que vit; le cimetiere entouroit l'église. Falloit passer au travers. Aujourd'hui verriés irrévérencieusement des fils dénaturés, fouler la cendre de leurs peres, & méconnoître le coin de terre hélas! bien circonscrit qui fut leur dernier asile; ne vit à Salenci, ni marbre, ni pierres, ni ces croix funéraires qui attristent l'œil, mais

vit à deux genoux, chaque famille raſſemblée ſur l'eſpace où giſſoient leurs ancêtres; les vit traverſer avec vénération cette terre de mort & de paix, s'y arrêter avec la ſérénité d'une ame calme, qui ne craint d'y deſcendre un jour. Entré dans l'égliſe, que vit il? placées dans le chœur, devant l'aigle dorée du pupitre, une Salencienne, c'étoit la Roſiere. N'avoit qu'une futaine blanche, qu'elle relevoit avec ſoin quand vouloit s'agenouiller, & un ruban bleu pour toute parure; ſur les bancs latéreaux étoient de chaque côté ſix payſanes, jadis Roſieres ou devant l'être, & derriere ce tableau, douze garçons de Roſieres. Quand le beau Charles eut entendu l'explication de cette fête; quand eut promené ſes regards ſur ces

personnages, néceſſité lui fut de pleurer; groſſes larmes découloient le long de ſon viſage. C'étoient larmes d'admiration. Seroit tombé de bon cœur à leurs genoux. Si voyoit Dieu ſur l'autel, voyoit vertu & innocence ſur la terre, l'un & l'autre méritoient ſon adoration. Avoit vu honorer Dieu par-tout; là entendoit chaſtes vierges le célébrer. O, ſe diſoit-il, maintenés heureux habitans, cette tant belle fête, ce tant beau guerdon de vertu & d'honneur. Par-tout ailleurs roſes n'ont tant glorieuſe deſtination. Qu'ici devés aimer les roſes! Fut flatté de l'honneur de ſervir d'Ecuyer à la Roſiere juſqu'à la chapelle, où le ſoir fut couronnée par le Chapelain, du chapeau de roſes. Las! pleuroit la pauvrette! tant d'honneur

l'accabloit ! croyoit tenir ſa roſe des mains de Saint Médard même. La conduiſit juſques ſur le fief, où reçoit les redevances Seigneuriales, car eſt tout le jour la Dame du lieu. Ah ! faudroit que la vertu fût la châtelaine du monde toute l'année. La ſuivit ſous-les deux ormeaux, dont les branchages réunis, formoient un couvert de verdure ; ſous ce plancher ruſtique, deux tréteaux, ſoutenoient une table couverte d'une nape que la Roſiere & ſa mere avoient filée. Un flanc qu'elles avoient paîtri, des ceriſes qu'elles avoient cueillies, du vin de leurs modeſtes vignobles ; voilà ce que la Roſiere préſenta au beau Charles, qui s'aſſit auprès d'elle ſur un banc, & qui mangea au ſon d'un violon, qui faiſoit danſer les

Salenciennes, & sourire les vieilles du hameau. S'éloigna à regret de ce lieu tranquille, & dut la Rosiere se souvenir de lui; en s'éloignant se disoit, viennent les méchans! qu'ils viennent médire du village, y ai trouvé vertu; dans les châtels y ai trouvé loyauté, courage; dans les villes, honnêteté, décence. Y a du bien par-tout; faut savoir le trouver. N'avoit pas de peine à se réconcilier avec le monde. Etoit né si bon! du moins si étoit trompé, étoit par son heureux naturel dispensé de porter le fardeau de la haine, & d'amers soucis. Mais vous dire que malgré sa bonté fut tenté de s'énamourer, ne l'oserois, pas ne le vouloit. Mais que fait le vouloir?

Destinée semble nous pousser

souvent loin de notre but. Sensibilité gîtoit dans le cœur du beau Charles, pas n'est long temps tranquille cet hôte. Besoin est que cherche pâture, & n'y tient plus sitôt que deux beaux yeux l'ont éveillée. Ah! m'en souviens encore avec délices, que savoureux est le réveil de sensibilité! que douce est son inquiétude, quand vaguettant beauté, quand sur les pas de beauté rencontre amour, & quand se dit ai trouvé bonheur.

Fut conduit au châtel d'un Duc du Maine. A ce châtel, vivoit la damoiselle du Maine. N'avoit rien senti encore. Pardonnable étoit-elle. N'avoit rien vu. Vit le beau Charles, ô dame! le vit & s'en souvint. Allés vous coucher damoiselle, vous défie de porter dans

votre couche indifférence, & d'y trouver sommeil. Ah ! .... levée étoit-elle avant l'aurore, & plus belle s'étoit-elle levée que l'aurore. Comme écoutoit avec joie douce mélodie des oiselets ! comme regardoit avec plaisir fleurs s'épanouir, devant elle. N'est-il pas vrai, Dames bien accortes, que ne sentés bien le prix d'une fleur, que du moment qu'amour vous a touchées ? N'est-il pas vrai qu'aimés jà quand aimés les fleurs ? Aimoit donc la damoiselle. Le beau Charles s'étoit aussi levé de bon matin ; car le savés, amis Lecteurs, amours se levent avant le jour & prêtent des charmes aux journées. Vint à la rencontre de la damoiselle. Elle se courboit dans ce moment, & cueilloit frais boutons, & fraîches vio-

lettes, pas ne ſavoit que roſe & violette ſont tributs d'innocence & d'amour. Le ciel, le ſavés, laiſſa or & diamans aux maîtres de la terre, voulut qu'argent récompensât labeur, mais réſerva les fleurs pour la beauté. Amour les donne & les reçoit. C'eſt ſon hommage journalier. Vit le beau Charles que la damoiſelle pas tant n'en ſavoit, accourut. Fleurs tôt eurent ſurchargé ſes mains. Fleurs étoient à tout ce qu'il diſoit. Etoit pantelant d'aiſe. Eſprit qui ſi bien va de compagnie avec amour, le ſervit à ſouhait.

COUPLETS.

Si ce bel œil ſur bon ami,
Ne va s'ouvrant, ma damoiſelle,
Avec vos quinze ans n'êtes belle,
N'êtes contente qu'à demi.



Moi qui vous vois d'un œil d'amour,
Tant suis heureux, que c'est délire.
Trouve plus doux l'air que respire,
Et bien plus beau trouve le jour.

Vous, ce n'est que pour le sentir,
Qu'allés cueillir bouton de rose,
Moi, c'est plus savoureuse chose,
Le vais cueillant pour vous l'offrir.

La damoiselle présenta son tablier, reçut les fleurs, sourit à la Chanson, & ne dit rien de plus. Mais le beau Charles en fut content. Assise étoit-elle sur un banc & assembloit les couleurs. Le beau Charles l'aidoit. Le bouquet fut tôt dressé. Ah! n'osa le placer, mais fut témoin de l'ouvrage, & fut content encore. L'heure du déjeuner les sépara. Etoient restés long-temps ensemble; & pas grand chose n'a-

voient dit; ſont timides les vrais amans. Les premiers jours, c'eſt pitié. Comme leur pauvre cœur s'emplit! comme ſont tourmentés! parler voudroient, bouche n'oſe, bouche ne dit qu'en tremblant. Semble que doux regard ſuffiſe, & crois en effet que doux regard ſuffit. La damoiſelle étoit rentrée dans ce châtel, le beau fils étoit reſté en arriere. —Suis féru, ſe dit-il, que m'en adviendra? Sens... Dieu bon! quel trouble, quel feu! tout eſt en amour dans toute ma perſonne! Ah! non, ne peus penſer que trompé puis être. Tant jeune eſt-elle! faut expérience pour devenir trompeuſe, rien n'eſt ſi pur que le berceau de la beauté, & que le noviciat d'amour. Ah! que trompé ſoie, onc ne me permet-

trai de soupçonner Dames de bien.

Ne ferois, amis Lecteurs, que multiplier les tableaux; en rendant compte de toutes leurs journées. Plus avoit d'ignorance la damoiselle, & plus répondoit-elle à prévenances gentilles du beau fils Mais seriés trompé, si croyiés qu'inexpérience dût la conduire à légéreté. Saurés, quand en sera temps, ce que voulut être. Seriés heureux, si trouviés sur vos pas amie comme elle. Vous la souhaite, & vais vous parler de la fête plaisante, dans laquelle le beau fils joua le principal personnage.

Fêtes, vous en doutés bien, devoient être nombreuses dans ce temps de dévotion. Religion suspendoit le travail, & les duels, les vengeances reposoient; le plaisir

chommoit les fêtes. Se donnoient dans de grands châtels par grands Barons & par beaux Sires. Louis onzieme les aimoit, les multiplioit. Auroit voulu que tous les jours de la semaine fussent consacrés à la mémoire d'un Saint. Plaça Charlemagne sur les autels, & en faisoit chommer la fête. N'ai rien vu dans l'Histoire de ce grand Roi, qui dût nécessiter ce culte. Sais que fut un génie vaste, hardi, guerrier; recula les limites de ses Etats, réunit l'Empire à sa Couronne, & de plusieurs Rois, fit des tributaires; sais tout ce qu'entreprit, pour rallumer le flambeau de la science, & pour policer les François. Si Louis onzieme, par la béatification de Charlemagne, vouloit annoncer le respect qui étoit dû à sa mé-

moire, certes se servit d'un moyen imposant, & on ne peut pas dire qu'un Roi qui honore de la sorte son prédécesseur, n'eût pas quelques-unes de ces qualités qu'il admire dans un autre. Honneur à Louis onzieme pour ce tant beau respect. Mais jà son Confesseur & Historien, le pere Gaguin, Général des Mathurins, écrivoit à son ami Saccus : un jour viendra qu'on ne fêtera plus Charles-le-Grand. Ne put se résoudre à lui envoyer une collecte pour insérer dans l'Office de ce Roi ; prévoyoit que la France devoit décliner, & que grandeur plus ne seroit autant vénérée. Mais revenons aux fêtes qui se donnoient dans les châtels. Fabliers Provençaux chantoient Sirventes gentilles : Menestrels alloient gail-

lardement par bourgades, vielles pendues au cou, manivelles dans la main dextre; danſoient jeunes filles: c'étoit plaiſir. Louis avoit jà mâté cette ſéreine joie. Joie éclatoit dans les lointaines campagnes, pas n'avoiſinoit du Berry, de Loches, de Blois, les bords de la Lôire, ſembloient condamnés à triſteſſe & à déplaiſance. Falloit outre-paſſer la Seine & venir dans les châtels pour la trouver bien fraîche, bien claquemurée entre deux ponts-levis. Etoit l'uſage alors que les jeunes gens fuſſent les Héros des fêtes, comme étant plus avoiſinés de cet âge, où tout eſt fête pour l'innocence. Aujourd'hui ſe voient encore dans quelques Provinces, enfans préſenter pain bénit, bénir le feu de la Noël, tirer le gâteau des Rois. Eh! que

de bonnes chofes n'avons point affés confervées !

Le beau Charles étoit le plus jeune. La damoifelle la plus jeune auffi. Imaginer falloit une fête. Pas n'étoit chofe aifée. Alla rêver le beau Charles. Dormit fur fon rêve, bien étonné fut-il à fon réveil, d'avoir trouvé ce qu'impoffible avoit jugé. Lui donna nom la fête de l'Automate. Devinés jà qui fut l'Automate. C'étoit la damoifelle du Maine. N'avoit rien aimé, donc Automate étoit-elle. Jà pétilloit d'amour le beau Charles, donc animer vouloit l'Automate. Prit nom Prométée; Pandore fut celui de la damoifelle. Or voyons le Théâtre; c'eft la falle. Quel fera le ciel? un plancher de toile bleue, au milieu un foleil artificiel. Les rayons s'al-

longeoient

longeoient en angles dorés, la face étoit couverte d'un drap d'or. Saurés tôt à quelles fins. Des nattes de jonc, artiſtement ouvrées, qui repréſentoient des fleurs & des oiſeaux, qui avoient été travaillées à la ſuperbe manufacture de Pontoiſe, dont Beauvais fut la rivale, étoient jettées ſur la blanche pierre de Saint Leu. Le beau Charles s'étoit traveſti en Diable, & avoit ajouté ſur ſa caſaque des ailes, pour avoir une parfaite reſſemblance avec l'Amour, qui mainte fois eſt malin comme un diable, & léger comme un oiſeau. Ce n'étoit point-là le coſtume de Prométhée, cette écharpe en déſordre, cette tête embraſée du feu du génie, cette agitation du créateur fabuleux. Ce n'étoit point-là l'habit d'Archimede, qui

ſuivit de ſi près Prométhée. Aimables Grecs! qu'êtes-vous devenus? Que votre mythologie étoit riante! que de goût dans vos fictions! Certes, ſi ne nous euſſiés créé un Amour, une Vénus, & les Graces, ne les aurions jamais imaginées. N'avons point de mythologie. Bien des ſiecles ſe ſont écoulés, & n'avons pu encore peindre, créer un Amour à nous, & des Graces Françoiſes. Nous imitons encore, nous empruntons tout des Grecs, qui ne ſont plus. Le traveſtiſſement en Diable étoit en vogue en France depuis le Roi Jean, & dura juſqu'à Louis XIV. Il eſt telle Capitale de nos Provinces, où l'on voit figurer à la proceſſion de la Fête-Dieu, le Diable à côté de St. Jean-Baptiſte.

La moderne Pandore étoit couchée ſur un banc. On me diſpenſera de détailler les acceſſoires. Prométhée parut ; & danſa au ſon des grelots attachés à ſa caſaque. S'approcha de Pandore, & par ſa pantomime, ſembla être occupé à la paîtrir, & former ſon corps. Il manquoit un cœur. Découvrit ſa poitrine, ſembla en retirer une partie du ſien, qu'il poſa à la place où celui de Pandore devoit être. Juſques-là, cette pantomime étoit remplie de vérité. C'eſt la moitié de ſon cœur qu'on donne à celle qu'on aime. Pandore s'agite, ſous la main du beau Charles. Ce n'étoit point ſon rôle, le beau Charles oublia le ſien, s'applaudit, tomba à ſes pieds, preſſa ſes genoux. Un tremblement la ſaiſit. O dieux!

dit-il, damoiselle, vais mourir de joie. —Revenu à lui, reprend son personnage, monte vers le soleil. Ne lui fut point mal-aisé d'en dérober une étincelle, l'étincelle mourut dans sa main, mais sa main en resta chaloureuse, & cette chaleur suffit pour donner la vie à Pandore. Ah! sans doute, c'est depuis ce temps-là que la main d'un amant est restée brûlante, & que son étreinte a tant ému le sein de la beauté qu'elle touchoit. Pandore ouvrit les yeux; c'est moi, dit-elle, & jettant ses bras sur Prométhée, c'est encore moi. —Oui, dit-il, c'est moi, c'est toi, c'est nous. Regarde ce soleil. —A l'instant, le drap d'or qui en voiloit la face, disparut. C'étoit un beau bouquet qui descendit par un fil d'archal

jusques aux genoux de la damoiselle. — Ainsi, dit-il, s'embellit l'astre du jour, aux yeux d'une damoiselle aimée, ainsi, Dieu fait naître pour elle & le jour & les fleurs. — Ne pousserai pas plus loin cette allégorie, que mes Lecteurs ont devinée. La boîte fatale ne fut point apportée. Le beau Charles respectoit trop les Dames. Pas ne sont, disoit-il, les belles Dames qui ont répandu les maux sur la terre. Ainsi finit la fête. Pas ne demandoit rien de plus, le beau fils. Avoit trouvé sa Pandore.

Quoique la damoiselle s'obstinât à garder le silence, de jour en jour bellissoit. Comparaison sied si bien à notre vieil langage! Tant a de graces sous la plume du Sire d'Argenton! Avés vu dans les premiers

jours du printemps, quand la campagne commence d'être en amour, & de s'entr'ouvrir à l'air plus chaud qui la presse; quand le vent, tourné au plein Levant, souffle sur elle à douces & razes bouffées, lors voyés d'un moment à l'autre, différences merveillables sur les plantes. Aviés passé le matin, sans vigueur les aviés laissées; revenés au milieu du jour, pleines sont de seve, le bout de leur tige hérissé, pointille, se tient ferme : respirés un air de vie. Or à l'application. Seve de beauté, germe de talent, tout croît & fermente sous le vent d'amour. Ainsi étoit la damoiselle. Le remarqua le beau fils.

Besoin étoit de trouver doux momens, douce solitude, & puis tête-à-tête, où tant doux est le parler.

La damoiselle les rendoit inutiles. N'y portoit qu'un cœur d'amitié. C'est trop chétive pitance. Que ne fit-il pas! parler à qui n'a point d'oreilles, c'est travail tant pénible! Parlage d'amour tant est déplaisant, quand on est seul à le tenir! Faut être deux, faut la demande, & puis la réponse. Aimoit-elle la damoiselle? Oui. Pourquoi se taisoit-elle? Vous le dirai. Avant, faut que sachiés choses moult lamentables & diversités qui survinrent à l'encontre du beau fils.

Louis onzieme qui n'avoit ni paix, ni treve, & qui n'en donnoit guere à ceux qui lui étoient en déplaisance, venoit de réduire ses ennemis. La mort du Duc de Bourgogne le délivroit d'un adversaire opiniâtre. S'étoit emparé tôt après

cette mort de plusieurs villes de Picardie, de l'Artois, & de la Bourgogne, & du Comté de Boulogne, moyennant une légere indemnité, donnée à Bertrand de la Tour; & pour en éteindre la suzeraineté, l'avoit conférée adroitement à la Sainte Vierge. Le procès fait à Jacques d'Armagnac, Duc de Nemours, Comte de la Marche, qui avoit eu la tête tranchée, rassuroit ce Roi. Etoit devenu un puissant & redouté Souverain. S'étoit vengé des uns comme des Liégeois, auxquels brûla la grande Cité de Franchemont, incendie abominable, qui ne peut être comparé qu'à celui qu'ordonna Clotaire, ensuite Louis VII, & presque de nos jours, un cruel Ministre dans tout le Palatinat. Louis XI avoit recueilli

la succession du Duc de Guienne, son frere. La maison d'Anjou étoit éteinte. Le Comte d'Armagnac avoit péri à Lectoure; étoit en paix avec les Anglois. S'il eût donné la main du Dauphin à l'héritiere de Bourgogne, qui fut dans la suite Duchesse d'Autriche, que de guerres eût épargnées à la France! Pierre Cleret, son Maître-d'Hôtel, & Maître Olivier, son Barbier, & l'un & l'autre ses Ambassadeurs & Conseillers, le lui conseilloient. Maître Pierre se conduisit avec sens, raison, & finesse, dans son Ambassade de Londres & par-tout, Maître Olivier se comporta avec sagesse dans le Hainaut, & fut d'une merveilleuse utilité à la Princesse de Bourgogne, fille du défunt Duc Charles. Maître Olivier avoit pris

pitié de la Princesse, la gouvernoit comme sa fille, & la damoiselle n'avoit d'autre pere & d'ami que Maître Olivier le Barbier. S'il avoit été écouté, de combien de tribulations eût préservé la damoiselle! point n'étoient Maître Pierre Cleret, & Maître Olivier, des plaisans de Cour, comme le Sire du Lude Menin du Roi. Avoient des têtes d'or, sous des couvre-chefs de laine. Ai toujours vu que tels Ministres sortis de bas lieu, valoient mieux que d'autres de haut parage. Vont droit leur chemin, n'avisent qu'au bien de l'Etat, sont voués irrévocablement à leur Maître, ne redoutent, ne envie, ne cabale, peu se soucient d'insspirer amitié. N'ont parenté, ne clientelle, ne tiennent à rien, qu'à l'Etat; & l'Etat, sous

telle main, n'en va que plus sûrement. Ne leur reproche qu'un peu trop de dureté, & soif du sang ; mal en prit à Maître Olivier, dont la fin, tant fut lamentable. Si Louis onzieme avoit su mettre un terme à la haine qu'il portoit contre la Maison de Bourgogne, la Princesse n'auroit point épousé Maximilien d'Autriche, fils de l'Empereur Frédéric III. On n'a point oublié le cri de douleur qui échappa à Louis XV, devant les mausolées de Charles-le-Hardi & de Marie de Bourgogne. *Voilà*, dit-il, *le berceau de toutes nos guerres*. L'Empereur érigea l'Autriche en Archiduché, en faveur de son fils.

Bonne d'Armagnac n'avoit manqué d'écrire au beau fils, tôt après

la mort du Comte de la Marche, son parent. Portés, lui mandoit-elle, un nom que le Roi a en déplaisance. Gardés-vous d'aller à lui. Faites treve à votre ambition. Prendroit ombrage de vos qualités guerrieres. Seriés perdu, vivés beau fils. — Dans le même temps, le beau Charles recevoit du Roi, un messager qui lui apportoit la nouvelle que le Roi lui avoit baillé la Lieutenance de cent gentilshommes. *au bec de Corbin*. Cette place lui donnoit accès familier auprès de la personne du Roi, à qui on venoit d'accorder le titre de *Majesté Très-Chrétienne*, dont Louis étoit bien glorieux, & que le Pape, qui onc ne fut chiche de perfidies, voulut ôter à Charles VIII, pour le donner au Roi d'Espagne. Louis onzieme,

ombrageux & févere envers les vieux Courtifans, étoit fans défiance avec les jeunes gens. Se plaifoit à voir jeunes enfans danfer dans fes cours, venir à lui en s'ébaudiffant. Ce premier âge n'eft, en effet, fufceptible de crimes que quand eft mu par les paffions d'autrui. Qu'on fe fouvienne, que dans ces temps, pas fi reculés de nous, pendant qu'on perfécutoit les Proteftans, & que des foldats venoient enfanglanter leurs prêches, on vit dans une de nos villes, les écoliers faire fentinelle autour des temples, & défendre les Luthériens contre les attaques des foldats. A cet âge on eft bon encore; le cri de l'humanité retentit à nos oreilles avec toute fon énergie, rien n'en rallentit, & n'en affoiblit le fon. — Arrive qui

pourra, faut partir, se dit le beau Charles; & se prépara à ce départ.

Un départ n'est pas la moins difficile de toutes les actions de la vie. Voyés ce chêne, que la hache a déchiré, que la coignée entr'ouvre par éclats. Tient encore à mille nœuds. L'opiniâtreté du Bûcheron, peut seule en venir à bout. Ainsi en va des pauvres amoureux, faut porter la hache dans le cœur, faut couper des liens qui tôt se rejoignent. Qui n'a aimé ne peut imaginer combien sont piquantes telles angoisses.

Croiriés-vous que tandis que le beau Charles s'appitoyoit, que la damoiselle du Maine voyoit sans se douloir, poitrine du beau fils s'emplir, ses beaux yeux épancher larmes longues & ameres. Elle

rioit. A donc faut partir! ne dit que ces mots, bien se voit qu'étoit né bon. Encore trompé! & n'ajoutoit rien de plus. Un autre auroit dit : les femmes trompent donc toujours!

Le beau Charles n'accusoit personne. Dans sa douleur, disoit : bien est-il vrai que pas ne voudrois l'oublier. O la belle souvenance que vais emportant avec moi! O mienne pensée, que bien venue serés de moi, quand me présenterés la belle damoiselle du Maine, quand me pourmenerés çà & là avec elle. Moult serois désolé, si mal-encontreusement alliés oublier aucune de ses gentillesses! Ne vous fais merci d'un cil, ni d'un cheveu. Adieu vous dis damoiselle. Ne m'avoit manqué, que d'être trompé

en espérance. Le suis, à vous n'en est la coulpe. Adieu vous dis. — C'est bien le cas de dire, l'aimoit-elle? Oui. Pourquoi se moquoit-elle? Saurés le pourquoi. Patience.



CHAPITRE II.

CHOSES qui adviennent au beau Charles dans sa route. La voiture plaisante. Rencontre que fait du jovial Sire de Pardieu. La jeune Voyageuse & la déconvenue de son Damoiseau. La Bourgeoise d'Aire, incorrigible. Bataille de Guinegate, treve avec Maximilien. Maladie & mort de Louis XI, comment passoit son temps la Damoiselle du Maine. Comment le beau Charles allégeoit ses ennuis. Comment s'en va devers Dame Bonne.

BEAUX chemins, tant joyeux, qu'aviés perdus de vos beautés! Est-il parmi vous, ami Lecteur,

aucun qui ait connu douleur & peine? Celui-là ſait bien que tous chemins s'enlaidiſſent aux yeux du malheureux. Pas ne revient-on au gîte, on a ſenti l'infortune. On prend en haine les plus beaux endroits où on fut malheureux, & on ſe croit ſoulagé, ſitôt qu'on s'en éloigne. Né pour vivre à la ville, & peut-être à la Cour, ai vécu plus volontiers dans les champs, quand ai ſu me connoître. Y portai deux bons compagnons, le bon ami de la Boetie, & l'Abbé de Bellozane, & m'en ſuis bien trouvé. Ne vous dis pas tout, car y recontrai celle qui, de ce monde groſſier, pouvoit faire pour moi un vrai Paradis. Ai vu les ſamedis au ſoir, les veilles des grandes fêtes de l'année, ouvriers, artiſans, gens de chicane, marchands,

qui tous compoſent le menu peuple, ſortir en foule des barrieres, & courir dans les campagnes. Tous avoïent un air de joie, tous avoient laiſſé les ſoucis & la phiſionomie de leur profeſſion, à la ville. On eût dit un peuple d'heureux. Moi qui les voyois, ami Lecteur, en pleurois d'attendriſſement. Aurois voulu que reſpiraſſent plus longuement cet air d'innocence & de paix, qu'on reſpire dans les champs. Aurois voulu que les femmes de ville, ſe modelaſſent davantage ſur celles du village; car la vie des bonnes ménageres, eſt une vie de travail & d'honnêteté. Le jour, elle eſt aux champs, au potager, à ſon ménage, à ſes enfans; l'un eſt dans ſes flancs, l'autre à ſa mamelle, un autre bondit devant elle, &

l'aîné porte la ſoupe à ſon pere. Coudre, arroſer, paîtrir, cuire, ſoigner ſa famille, aller vendre à la ville, pendant le froid, le chaud, le vent & la pluie, voilà la journée de la femme du village. Sa nuit! c'eſt alors qu'elle vit pour elle, que ſon cœur s'ouvre à la joie. Ou la trouve telle, cette joie deſirée, dans les bras de ſon mari. Ses plaiſirs ſont ſans reproche. Oh! rien n'eſt plus honnête & plus reſpectable que la bonne ménagere. Femmes de la ville, venés plus ſouvent prendre des leçons. Combien avois le cœur ſerré le lendemain du dimanche, ou des fêtes! les voyois ces malheureux de la ville, revenir forcément à leurs boutiques, à leurs atteliers. Tous étoient ſoucieux. Jà ſur leurs phyſionomies ſe

prononçoit le maintien de leurs professions, Etoient pensifs. A peine trouvoient un sourire à donner à leurs compagnes. Les plaignois du profond de mon ame; & ne trouvois d'heureux que les ivrognes, dont la route étoit un pélerinage chansonier, fait à toutes les hôtelleries du chemin. Nos passions, quoique différentes, ont des nuances communes. L'amoureux qui se sépare de sa bien-aimée, ressemble à ce menu peuple que viens de peindre. Tout est laid pour lui, Lui-même a perdu ses graces, & son enjouement.

Le beau Charles s'en alloit rêvant, & cherchant à se ramentevoir les momens de son court bonheur, Espoir l'avoit délaissé. Ah! malheureux celui qu'espoir abandonne! Un

malheur ; point ne chemine ſeul. Son cheval s'abattit & lui fit faire une chûte dangereuſe. Force lui fut de monter dans le carroſſe public. Pas ne croyés, amis Lecteurs, que ſe viſſent pour lors chars élégans & diligences bien roulantes. Ne croyés non plus que fuſſent chariots mal couverts & tirés par haridelles du Mans. Louis XI avoit inventé la poſte aux chevaux. Etoit le premier qui avoit tiré parti de ces animaux domeſtiques, & des Couriers qui les montoient. La néceſſité dans laquelle étoit de ſe défendre contre les Anglois & contre le Bourguignon, lui avoit fait imaginer ce moyen pour être inſtruit promptement des forces qu'on mettoit ſur pied contre lui. Ce moyen lui avoit réuſſi, dût à la célérité de

ſes démarches, après la mort de Charles, la conquête d'Arras & du pays Gantois ; ne croyés non plus que permis fût à tout le monde de courir en poſte. Les Rois tyrans gardent pour eux leurs découvertes, les bons Rois les communiquent. Or, Louis n'étoit pas un bon Roi. Mulets vigoureux tiroient ces voitures publiques. Etoient conſtruites comme celles qu'avons vues ſous Louis XIII. Car faut bien des ſiecles avant que le luxe prenne par-tout un ton uniforme. Pendant qu'il varie tous les jours auprès du Trône, ſemble immobile dans les Provinces, où ſe retranche à pas lents vers les frontieres où ſa gothicité ſe marie avec celle du Royaume voiſin. Delà vient qu'on trouve dans le même Etat le luxe

du Jour, & celui de trois ſiecles. Les magaſins des vieilles modes ſont entretenus dans ces bourgades pauvres & tenaces qui ſe déſemparent ſi peu volontiers des vieux habits, des vieux chapeaux, des vieilles chroniques & des vieilles idées. Trouveriés encore en Weſtphalie l'Architecture de Charlemagne, comme on voit à Cléry, à Baugency, celle du temps de Louis XI. Si voulés une vraie idée des voitures du temps, figurés-vous les carrioles Suiſſes. C'étoit la même choſe. Lors les Suiſſes étoient comptés pour beaucoup en Europe. Donnoient des leçons aux Guerriers: aux ſoldats, les élémens de l'art de la guerre, & des exemples de bravoure: aux peuples leurs uſages, leur patience, leur induſtrie & des

vertus.

vertus. N'ont point outré passé la premiere donnée de leurs moyens, sont encore ce qu'ils étoient. Sans doute, sont heureux. Ah! s'ils ne l'étoient point, ce seroit leur faute. C'est peut-être le seul peuple qui aime encore sa patrie. Irai, les irai voir ces monts étonnans, ces glaciers affreux, ces riches plaines, & ces bons Suisses, qui semblent être restés sous leurs cabanes au premier âge du monde, irai voir ce valais, ces vallons célébrés par une plume immortelle. En ai fait le serment. Donnerai mon premier hommage à la nature. L'art & les superbes monumens de l'Italie, n'auront que mon second tribut d'admiration. Crois d'avance que la vue des Alpes, en dira plus à ma pensée que celle

du Vatican, ou des Palais de Naples.

Les voitures publiques étoient composées comme aujourd'hui, hormis qu'on n'y voyoit point gras Bénédictins, ne Capucins, voitures par charité. (Capucins n'étoient de ce monde.) Mais s'y trouvoient Hommes d'armes déterminés, Gendarmes à la mordieu, Dariolettes cherchant fortune, portant jolis yeux, cils bien noirs, deux ronds trésors sous blanc bavolet, léger trousseau, petite bourse & grand espoir sur celle du voisin, Légistes écourtés & ivrognes, Châtelains remplis de morgue. A peu de différence près, les hommes se sont toujours ressemblés. N'y a souvent d'un siecle à l'autre que la différence que le Tailleur met à la coupe

des habits, & le Coëffeur à l'arrangement des cheveux.

Voilà le beau Charles dans cette plaiſante voiture. Etoit bon, ce qui dit poli, car vraie bonté & vraie politeſſe, c'eſt tout un. Flagonnerie n'eſt au contraire, ni l'une ni l'autre. Egalité ſembloit s'être établie au milieu d'eux. N'y avoit que le Sire de Pardieu qui tranchoit par joyeuſe & bruſque originalité. Etoit un Franc-Archer, quoique de noble race. Ne parloit qu'en jurons. *Par la paques Dieu*, vous aſſure cette vérité, *par la paques Dieu*, en avés menti, *par la paques Dieu*, vous veulx du bien damoiſelle Jeanne; devoit s'écouler bien du temps avant que les Chevaliers François euſſent adopté ce tant glorieux juron, *foi de Gentilhomme*,

juron ſacré pour les francs Chevaliers, & qui jamais (tant connois les Chevaliers François) ne déchoira; jamais ne ſera profané, jamais ne manqueront de tenir telle foi donnée, jamais les roturiers n'oſeront jurer par lui. Avant qu'un Roi un peu fou, mais brave, imaginât ce cri de nobleſſe, ſe devoient jurer par le *jour Dieu*, puis par le diable m'emporte, jurons vils que Charles VIII avoit apportés d'Italie, puis par *loup garou*, *par la mordieu*, *par je renie Dieu*. Ne vous parle ici de ce juron que tout le monde va diſant en colere, & en plaiſir, & que tant gente pucelle redoute, & qui ne commence ne par *é* ne par *g*.

Le Sire de Pardieu faiſoit les beaux yeux à une damoiſelle qui

étoit du voyage. Jeune & bien proprette elle étoit. Voyoit-on bien que n'avoit encore perdu tout-à-fait, candeur de bonne mere. Le Sire la trouvoit plus que bien, & la regardoit comme vautour qui suit sa proie. Jeanne étoit une de ces bonnes filles qui, de tous les mots de la langue, n'ont pu retenir le *non*, le *nenni*, si nécessaire, & sans lequel fillete fait tant de sottises. Jeanne étoit si bonne, que même en se taisant, elle avoit un air qui ne disoit jamais non. Que je plains ces airs-là! Comme on va vîte en besogne avec elles! Jeanne ne savoit que dire avec le plus joli dépit : Sire Pardieu, *ah! pardieu* laissés-moi; puis elle disoit à demi-voix, & en tapant du pied, *pardieu! pardieu!*

Auprès d'elle, son damoiseau l'œil enflammé, le teint frais, le maintien novice, regardoit d'un œil de colombe le Sire, & sembloit lui dire, merci; laissés en paix ma bien-aimée. Le Sire en rioit, & par ses apostrophes le faisoit rougir de la tête aux pieds. Pardieu! disoit-il tout bas, pardieu la mauvaise rencontre! Le beau Charles, de dire à son tour, eh! pardieu, laissés-les en paix. Le Sire, de rire & d'aller toujours son chemin. A la dînée, fit si bien qu'il attira à lui Jeanne, fit si bien que le tête-à-tête fut long dans une chambrette; le damoiseau, que jalousie aiguillonnoit, d'écouter à la porte, de frissonner de tous ses membres, & d'ouir la damoiselle s'écrier d'une voix agitée, ah! pardieu, qu'avés donc voulu ?

Que êtes un dangereux Chevalier! Ah! m'en fouviendrai pardieu ? Le damoifeau devina toute l'aventure. Au premier mot, Jeanne lui répondit par un foufflet. Se tut. De vrai, toujours ai remarqué que les Dames font plus hardies quand ont des torts, & fur-tout quand vergogne eft paffée. Le beau Charles fe difoit; encore une trompeufe! & en s'adreffant au Sire, ah! pardieu, quelle leçon me baillés-là? —Vous fouviendrés ainfi du Chevalier de Pardieu; fouvenés-vous-en toutes les fois que rencontrerés Dame légere. —Lors, dit-il, appellerai *pardieu à mon aide.*

Le Sire n'étoit pas d'humeur à refpecter davantage la groffe bourgeoife d'Aire. Elle de ripofter avec ces groffes façons, qui tant font

grotesquement gaies; que les querelles tant vives soient-elles, sont toujours sur un ton comiquement ridicule. Rioit tant fort & de si bon cœur, que son rond ventre s'élevoit jusqu'à son menton. Elle étoit mariée, & avoit été battue assés souvent pour se souvenir qu'elle avoit un mari, non pour le craindre, mais pour le tromper. Le plaisir qu'on lui faisoit, se déceloit sur toute sa personne. Le bâton marital n'avoit pu la corriger de ses amoureux penchans. Que de Francs-Archers avoit soulagés! Que de Gentilshommes lui devoient reconnoissance! Son soubriquet dans la ville d'Aire étoit la femme incorrigible. — Sur ce chapitre, dit le Sire de Pardieu, toutes les Dames incorrigibles sont. — Le croyés,

reprit, le beau Charles. — Demandés-leur plutôt: Vanité, amoureuse convoitise, sont péchés que le Saint-Homme de Tours n'a onc pu déraciner de cœur féminin. — Ah! n'ose vous croire, jamais n'accuserai les belles Dames: mais pardieu que m'allés tourmenter!

Enfin, arriva à Tours. Louis XI étoit jà malade & souffreteux. En fut glorieusement accueilli, & vit que le Roi alloit de franchise avec lui. Jura de le servir jusqu'à la derniere goutte de son sang. Maximilien ayant sur ces entrefaites rompu la treve convenue, le beau fils marcha sous la conduite du sage & brave Chaumont d'Amboise. Se rendirent maîtres en peu de temps de toute la Franche-Comté. Maximilien faisoit le siege de Térouene.

La bataille de Guinegate, où le beau fils se signala, força Maximilien de lever le siege. La paix fut conclue; & comme la parole de Louis XI étoit très-peu sacrée, Maximilien demanda la garantie des Princes du sang *subrogés aux Pairs*. Lors les Princes du sang n'avoient encore un état équivalent à la dignité des Pairs de France.

La maladie de Louis XI empiroit de plus en plus. Lors commencerent ses énormes suspicions. Savoit que n'étoit aimé des Grands. Est aussi vrai que rien n'est plus affreux pour un Roi qui se voit mourir, que l'abandon dans lequel on le laisse. Ne lui reste que les Officiers. Entend le cri des cabales. Verroit, si le pouvoit, tous les Courtisans empressés au-

près de son héritier; les verroit gagner de vîtesse leurs concurrens, pour mériter la faveur par leur empressement, qui n'est que la plus vile ingratitude envers le Roi mourant. Ferdinand-le-Catholique, obligé de se démettre de la régence d'Espagne en faveur de Philippe I, se vit abandonné par celui de ses Favoris qu'il avoit le plus aimé. Rappellé après la mort de Philippe au Gouvernement de l'Etat, vit son Favori qui revenoit à lui. — Qui l'auroit cru, lui dit-il, que m'eussiés abandonné. — Qui auroit cru, lui répondit le Favori, qu'un jeune Roi vivroit moins qu'un vieux? Eh! les voilà Messieurs les Favoris. Ah! ce n'est à la Cour que l'amitié trouve un asile. Le cri de *vive le Roi* suit trop vîte celui

du Roi est mort. La Cour n'a qu'un trône, elle rejette loin d'elle les tombeaux, & les souvenirs. Pauvres Rois! que je vous plains! quand vous n'êtes plus, qui parle de vous? C'est l'Histoire. Tremblés d'avance. Elle est si austere. Louis XI, à l'exemple de Charles VII, étoit tombé en défiance contre tout le monde. S'étoit claquemuré en son château *du Plessis le Parc*. Nul n'y entroit, excepté gens domestiques, & les archers, dont avoit quatre cents, qui en bon nombre, faisoient tous les jours le guet, & se pourmenoient par la place & gardoient la porte. Nul Seigneur de grand personnage ne logeoit dedans, ne n'y entroit guere compagnie de grands Seigneurs. Nul n'y venoit que Monseigneur de Beauvieu, de-

puis, Duc de Bourbon. Tout à l'environ de la place dudit Plessis, fit faire un treillis de gros barreaux de fer, & planter dedans la muraille des broches de fer ayant plusieurs pointes, & comme à l'entrée par où l'on peut entrer aux fossés dudit Plessis, aussi fit faire quatre moineaux bien épais, & par où l'on pouvoit tirer à son aise, & étoit chose bien triomphante, & coûta plus de vingt mille francs. Et à la fin, mit quarante arbalêtriers, qui jour & nuit étoient en ces fossés, & avoient commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuit, jusqu'à ce que la porte fût ouverte le matin. Il changeoit souvent de varlet-de-chambre & de toutes autres gens, disant que la nature se réjouit en

choses nouvelles. Pour compagnie tenoit léans un homme ou deux auprès de lui, gens de petite condition, & à qui il pouvoit bien sembler qu'incontinent qu'il seroit mort, ils seroient désapointés de toutes choses. A son Médecin donnoit tous les mois dix mille écus. De terres, donna grande quantité aux églises. Mais ce don de terres n'a point tenu; aussi en avoient-ils trop. Envoya querir en Calabre, un homme, appellé Frere Robert le Roi, ou le Saint-Homme, en l'honneur duquel, le Roi fit faire un monastere au Plessis du Parc. Ledit hermite, en l'âge de douze ans, s'étoit mis sous un roc, où il étoit demeuré jusqu'en l'âge de quarante trois ans, jusqu'à l'heure que le Roi l'envoya querir par un sien

Maître-d'Hôtel, en la compagnie du Prince de Tarante, fils du Roi de Naples. N'étoit clerc ne lettré. N'apprit jamais rien, vrai est que sa langue italienne lui aidoit bien à se faire émerveiller. Le Pape lui accorda de faire un ordre appellé les Hermites de Saint François. Le Roi se mit à genoux devant Frere Robert, afin qu'il lui plût allonger sa vie. Aucuns se moquoient de la venue de cet Hermite. Ainsi vivoit le Roi. Sembloit mieux à le voir, homme mort que vif, tant étoit maigre : ne jamais homme ne l'eût cru. Il se vêtoit richement & plus que n'avoit de coutume, ne portoit que robes de satin cramoisi, fourrées de bonnes martres, & en donnoit à ceulx qu'il vouloit, sans demander, car nul ne lui eût osé

demander, ne parler de rien: Faisoit d'âpres punitions pour être craint & de peur de perdre obéissance. Il renvoyoit Officiers & cassoit Gens d'armes, rognoit pensions & ôtoit de tout point, & le faisoit de peur qu'on ne le tînt pour mort, car peu le voyoient. Envoyoit gens de tout côté, les chargeoit d'affaires pour cacher sa maladie. Des chiens, en envoyoit quérir partout. En Espagne, *des allans*, des petites lévretes. En Bretagne, levriers, épagneuls; les achetoit cher. En Valence, de petits chiens velus. En Sicile, des mules. A Naples, des chevaux. En Barbarie, de petits lions. En Danemarc, des daims & des cerfs. Donnoit de chaque cerf jusqu'à quatre mille cinq cents florins d'Allemagne. Tout ce qu'il

faisoit, c'étoit pour qu'on parlât de lui & qu'on le craignît toujours. Les Rois voisins lui envoyoient toutes les choses nécessaires pour sa santé; le Pape Sixte IV lui envoya le Corporal, sur lequel Monseigneur St. Pierre chantoit, & plusieurs autres reliques; la Sainte Ampoule de Rheims étoit sur son buffet à l'heure de sa mort, & avoit intention d'en prendre semblable onction qu'il en avoit pris à son sacre. Mahomet II lui envoya des reliques. Sa maladie augmentant & ne pouvant quasi plus parler, il manda venir le Duc de Bourbon, & lui donna la charge d'aller au Roi son fils qui étoit à Amboise (ainsi l'appelloit-il) : après envoya le Chancelier & toute sa sequelle, porter les sceaux au Roi son fils; lui envoya aussi partie des

archers de ſa garde & Capitaines, & toute ſa vénerie & fauconnerie. Tous ceux qui le venoient voir, il les envoyoit devers le Roi, les priant de le ſervir bien. Jamais en toute ſa maladie ne ſe plaignit comme font toute ſorte de gens. Avoit toujours eſpérance de revenir en ſanté, l'en flattoit le Frere Robert; mais Maître Olivier voulut, qu'en préſence de Maître Jacques Coctien, ſon Médecin, lui fût ſignifié que plus ne devoit compter qu'en la miſéricorde de Dieu, & lui fut faite cette triſte ſignification. Ai eſpérance, répondit le Roi, que Dieu m'aidera, & par aventure, ne ſuis ſi malade que le penſés. Donna bons & ſages avis à ſon fils, lui recommandant paix avec tous ſes voiſins. Les cages où il

avoit tenu les autres avoient quelques huit pieds de quarré, & lui, qui étoit si grand Roi, en se retirant dans ce château, avoit une petite cour à se pourmener, encore n'y venoit-il guere; mais se tenoit en la galerie sans partir delà, sinon par les chambres; & alloit à la messe sans passer par ladite cour. Il parla jusqu'au dernier moment, ordonna de sa sépulture & nommoit ceux qu'il vouloit qui l'accompagnassent par chemin; & disoit qu'il n'espéroit mourir qu'un samedi, & que Notre-Dame lui procureroit cette grace, en qui toujours avoit eu fiance & grande dévotion. Il décéda le samedi 29 Août 1484. Pour tous plaisirs, il avoit aimé la chasse, & les oiseaux & les chiens. Pour les Dames, il jura

après la mort de ses fils naturels, de ne toucher à femme qu'à la Reine; en fit le vœu à Dieu. La Reine n'étoit pas de celles où devoit prendre grand plaisir, mais au demourant fort bonne Dame. Chassoit le Roi tous les jours, couchoit ès villages pendant l'hiver; les étés se mettoit en campagne. Tout son Conseil étoit dans sa tête, personne n'étoit plus humble en paroles & en habits que lui. Il travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui pouvoit lui nuire, & ne s'ennuyoit point d'être refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner, mais y continuoit, en lui promettant largement & donnant par effet argent & états qu'il connoissoit lui plaire. Et quant à ceux qu'il avoit chassés & dé,

boutés en temps de paix & de prospérité, il les rachetoit bien cher quand il en avoit besoin, & s'en servoit : & ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il étoit naturellement ami des gens de moyen état, & ennemi de tous Grands qui pouvoient se passer de lui. Nul homme ne prêta jamais tant l'oreille aux gens, ni ne s'enquit de tant de choses, comme il faisoit, ne qui voulût jamais connoître tant de gens : car aussi véritablement il connoissoit toutes gens d'autorité & de valeur, qui étoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, & ès Seigneuries du Duc de Bourgogne & en Bretagne, ainsi comme il faisoit ses sujets. Et ses termes & façons lui ont sauvé la Couronne, vu les

ennemis qu'il s'étoit lui-même acquis à ſon avènement au Royaume. Mais ſur tout lui a ſervi ſa grande largeſſe; car ainſi comme ſagement il conduiſoit l'adverſité, à l'oppoſite dès qu'il cuidoit être ſûr, ou ſeulement une treve, ſe mettoit à mécontenter ſes gens par petits moyens, qui peu lui ſervoient : & à grande peine ne pouvoit endurer paix. Il étoit léger à parler des gens, & auſſi-tôt en leur préſence qu'en leur abſence : ſauf de ceux qu'il craignoit. Qui étoit beaucoup, car il étoit aſſés craintif de ſa propre nature. Et quand pour parler il avoit reçu quelque dommage, ou en avoit ſuſpicion, & le vouloit réparer, il uſoit de cette parole au perſonnage propre : Je ſais bien que ma langue m'a porté grand dommage, auſſi

m'a-t-elle fait quelquefois du plaisir beaucoup : toutefois, c'est raison que je répare l'amende. Et n'usoit point de ces privées paroles, qu'il ne fît quelque bien au personnage à qui il parloit, & n'en faisoit nuls petits. Encore fait Dieu grand grace à un Prince, quand il fait bien & mal, & par spécial quand le bien précede. Le travail qu'il eut en sa jeunesse, quand il fut fugitif de son pere, & fuit sous le Duc Philippe de Bourgogne, où il fut six ans, lui valut beaucoup, car il fut contraint de complaire à ceux dont il avoit besoin, & ce bien lui apprit adversité. Comme il se trouva grand, être couronné Roi, d'entrée ne pensa qu'aux vengeances : mais tôt lui en vint le dommage, & quand la répentance : répara cette

folie & erreur, en regagnant ceux auxquels il tenoit tort. S'il n'eût eu la nourriture autre & meilleure que nos Seigneurs qu'ai vu élever, je ne crois pas que jamais s'en fût tiré. Ils ne les nourrissent seulement qu'à faire les fous en habillemens & en paroles. De nulles lettres ils ont connoissance. Un seul sage homme, on n'entremet à l'entour. Ils ont des Gouverneurs à qui on parle de leurs affaires, & à eux, rien. Ceux-là disposent de leurs-dites affaires, & tels Seigneurs y a, qui n'ont que treize livres de rente qui se glorifient de dire : parlés à mes gens, cuidans par cette parole contrefaire les très-grands Seigneurs. Ainsi étoit le Roi Louis XI. Etoit à coup sûr un grand Roi, & un méchant homme. Telles contrariétés peuvent

peuvent ſe concilier dans un Souverain (1).

Le beau Charles fut continué dans l'exercice de ſa charge par Anne de France, Dame de Beaujeu, qui avoit le gouvernement de la perſonne du Roi, comme l'avoit ordonné Louis XI. Point n'y eut de Régent, ſelon la volonté du défunt Roi, qui ſavoit que tel Régent pouvoit bouleverſer le Royaume. Changerent de face toutes les affaires. Ne furent ſi bien menées. Guerres mal combinées s'entreprirent en Italie. Charles VIII, plus humain, plus aimable, honnête homme, Chevalier, ne fut

(1) Les Lecteurs qui liſent ſavent d'où j'ai tiré ces faits. L'avis eſt inutile à ceux qui ne veulent que le Roman.

tant habile Roi que son pere. Louis, sous un extérieur rebutant, avec un train de maison qui tenoit à l'avarice, donna de la majesté au Trône qu'il avoit affermi, fit sentir sa dignité à tous les Souverains, humilia celui d'Angleterre, duquel il sut tirer quittance des gages qu'il lui donnoit. Son fils, avec beaucoup de Conseillers, ne fit que des sottises. Louis XI n'avoit que sa tête, & elle suffisoit, parce qu'elle étoit bonne.

N'est-il pas vrai, amis Lecteurs, qu'il est temps de revenir à la da-[illegible]oiselle du Maine? Bien étiés en [illegible]ute sur sa personne. Ores sachés qu'énamourée fortement étoit. Pourquoi n'avoit-elle parlé? C'étoit sa fantaisie. Puis croyoit mener le pauvre amour en lisiere. Que d'orgueil!

ou plutôt que d'ignorance! Toutes ses pensées étoient châtels de carte, amour souffloit dessus, & vîte les avoit dispersées. Pas n'a besoin de force plus grande. Pas n'appella à son aide, la damoiselle, ce dictame tant familier aux ingrats, l'oubli. Se souvenoit volontiers du beau fils, sentoit qu'étoit digne d'elle. Mais point n'écrivoit. Nouvelle aucune de lui. Gazettes ne couroient le monde. Nouvelles arrivoient lentement, & voire contrefaites. Or, voici comment s'y prit. Ecrivit ces mots.

» Beau fils, que faites-là? Si possible est que pensiés qu'êtes desiré ici, êtes moult coupable de vous tenir coit, là où êtes. Si ne savés deviner la damoiselle qui vous historie ces mots, ne la connoîtrés

oncques. Car bien feroit vrai que ne l'aimeriés. « —Piſtolet, dit-elle à ſon Ecuyer, portés ce billet au Sire Charles-le-Bon. Quand ferés proche de l'endroit où fait ſa demeure, cachés-vous, faites-lui remettre ma lettre, taiſés mon nom, & revenés ſans mot dire.

Que devenoit le beau fils? Doux penſer le rempliſſoit de la damoiſelle. M'a trompé, diſoit-il, c'eſt grand pitié. En feroit déſolée, ſi ſavoit que tant en ſuis énamouré. Ah! Sire de Pardieu, auriés-vous raiſon? Quoi! les Dames! Non, *Pardieu*, en avés menti. Bon étoit, & torture qu'éprouvent bonnes ames, ne reſſemble à angoiſſes des méchans. Le beau Charles alloit rêvant, ſoupirant, penſant à ſa damoiſelle. Ne rencontroit une

Dame, que tenté ne fût de s'éloigner, & ne faisoit un compliment tout haut, que ne dît tout bas, à quartier, me tromperiés. Les regardoit toutes avec plaisir : auriés dit de lui un amateur qui va lorgnant tous les tableaux, se délectant à telle contemplation, jamais n'achetant & toujours tenté d'acheter.

Pistolet avoit rempli son message. Un inconnu avoit remis le billet au beau fils. N'en reconnut l'écriture. Que vivement souhaita que la main de la damoiselle l'eût tracée ! Son cœur l'avertissoit. Son esprit gâtoit tout. Trop longuement ne réfléchissés, ô vous qui aimés, ne seriés jamais heureux. Bonheur, n'est monnoie qu'on pese, & que besoin est de compter ; faut le

prendre en lingot, comme vient, comme on le baille. — Si c'étoit superfinerie, dit le beau fils! Eh bien! trompé! Par qui? Par Dame ou damoiselle? Voyés, où est si grand mal. Aurai servi à leurs plaisirs? Irai. Verrai : — Il tourna sa route devers le châtel de la damoiselle du Maine. Irai ailleurs, si là ne trouve celle qui m'a baillé tant précieux message; fâché serois que ce fût la damoiselle de Beaumont, ou la damoiselle de Gondrin. Ami suis d'icelles, énamouré non.

Mais si proche du châtel de Meung, où demeuroit Dame Bonne; ne pas la voir! ce projet n'entroit point dans sa pensée. Il étoit bon fils. Dame Bonne tant l'aimoit. Nourrice Jeanne tant de fois lui

avoit mandé de venir! Etoit attendu, voire ardemment ſouhaité. Annonça ſon jour d'arrivée. Ce jour & la veille furent des jours de fête pour les gens du châtel & pour ceux du village. Falloit voir comme on battit des mains en le voyant cheminer, comme on le ſalua avec de grands cris de joie. C'étoit merveille dans la cour du châtel; ne pouvoit mettre pied à terre; qui tenoit la [illegible]e; qui au lieu de prendre l'étrier, ſerroit ſa jambe. Falloit voir cet empreſſement, & pleurer de joie avec le beau fils. Qui crioit plus fort? c'étoit la nourrice; qui allongeoit ſes bras vers lui? c'étoit Dame Bonne; qui avoit les mains levées au ciel? c'étoit le Chapelain; qui danſoit? c'étoient les damoiſelles. Que d'heureux, un bon fils voyoit

autour de lui ! N'eſt-il pas vrai que bien eſt doux de revenir dans ſa patrie, de rentrer dans ſon berceau ! Plus on y revient pur, & plus on aime à y revenir ! ô patrie ! ô foyers paternels, quel bon cœur ne vous revoit avec volupté ! qu'il eſt glorieux celui qui ſe trouve aſſés honnête pour lire ſans rougir l'Epitaphe qui décore la tombe de ſon honnête pere ; qui apporte devant les effigies de ſes ancêtres, ſoigneuſement conſervées, ſes talens, & ſes vertus, en hommage ! Falloit voir le beau fils danſer, le jour avec damoiſelles ; le ſoir falloit le voir environné de tout le monde, moitié aſſis, moitié debout, moitié à terre, groupés auprès de lui, tête appuyée ſur le coude, & le coude ſur le genou, bouche béante. Comme on

le pressoit de raconter! la Cour! les Rois! les Grands! la guerre, la paix..... Ce fut toujours la folie des villages, le sujet de leurs contes. Du moins, avant ce temps, les Fabliaux étoient remplis d'historietes des Châtelains de la contrée, & disoient quelque chose du villageois. Mais qu'il y a loin aujourd'hui de ces Fabliaux si naïfs & si touchans, aux histoires de Cour! Cependant on en demande. Pauvres gens! la vie d'un ambitieux, l'existence agitée d'un courtisan; les extravagances d'un despote, voilà ce qu'ils appellent une vie. La tranquillité d'un bon pasteur, les salubres travaux des champs, la santé, le bonheur, l'amour & les bergeres, tous ces faciles biens qui sont aussi près d'eux que les fruits vermeils, &

que les fleurs qu'ils cueillent, à peine leur paroissent-ils dignes de les arrêter un moment. La mort du plus honnête homme du canton, n'est pas redite le lendemain : celle d'un Louis XI l'étoit un an après. Pauvres gens! ils ne savent pas que la plus belle des histoires est la plus courte. Celle de la vertu n'est jamais longue. Mais celles des Monarchies sont bien différentes. Elles font presque toujours frémir! On a tant de plaisir à laisser échapper tous ses secrets, quand on est entouré d'amis. Le beau fils racontoit tout. Il voyoit des larmes couler le long des joues des damoiselles au récit des souffrances qu'avoit endurées le Roi Louis XI.

Nous n'osons le retirer des bras de Dame Bonne, mais il faut que

nous dísions qu'il alloit s'éloigner. Il n'y avoit de puissance au monde que l'amour, assés forte pour le commander. Bonne mere n'est jamais offensée de la préférence. Allés, lui dit-elle, allés chercher chose qui vous manque. Aurés bonheur complet, quand aurés rencontré douce amie.



CHAPITRE III.

VA cheminant le beau fils devers le châtel de la damoiselle du Maine. Comment s'en va loger à Paris tout contre le palais de Charles V. Priere que va faisant au puits d'amour. Accueil que reçoit au châtel de la damoiselle, comment la devine; choses qu'en advinrent; pélerinage amoureux que font à l'hermitage de la Chasse. Choses que remarquent sous l'orme de deux amoureux qui sonnoient piteusement l'heure du Berger. Pensées que telle chose fait naître au beau fils; comme s'en va moins timide, puis plus osé, & puis ce qu'en advint. Les quatre plaisantes semaines d'amour.

DOUCE amie est un bien desirable, ame sensible en est moult de-

fiteux. N'y a dans le monde, créature aucune qui n'aille cherchant douce amie. Que celui qui l'aura trouvée, la garde, & la respecte! Ne retrouve pas qui veut, douce amie. Allés beau Charles, vous souhaite courage & bonheur.

Etoit arrivé à Paris, dans cette ville qui n'étoit si vaste qu'aujourd'hui, & lors environnée d'épaisses forêts. Avoit pris gîte à côté du palais maintenant abandonné de Charles V, nommé l'hôtel Saint Paul, dont les jardins s'étendoient sur les bords de la riviere. Etoit une des plus belles maisons Royales. Le Roi, la Reine, les enfans de France, les Princes du sang, le Connétable, le Chancelier y avoient chacun de très-grands appartemens, la plupart accompagnés

de chapelles, de jardins, de préaux & de galeries. Y avoit des cours si ſpacieuſes, que dans une d'icelles s'y faiſoient les joûtes. Tant grandement ne ſont logés nos Princes Bourbons. Le luxe moderne n'excede non plus celui de ces temps paſſés. Les lits étoient de drap d'or, les poutres des chambres étoient enrichies de fleurs de lys d'étain doré; les chenets de fer peſoient cent quatre-vingt livres. Avoient ces Rois grande vénération pour Charles-le-Grand. La chambre de parade, autrement nommée *la chambre de Charlemagne*, avoit quinze toiſes de long ſur ſix de large. Le nom de ce grand Roi valoit bien celui d'un demi-Dieu de la fable : ne ſais pourquoi aux noms de nos Guerriers François,

à celui de Charlemagne, de Clovis, on a ſubſtitué ceux d'Hercule ou de Diane. On voyoit encore dans l'enceinte de ce palais, des jardins, non point arrangés comme aujourd'hui. C'étoient des laitues, des artichaux, des légumes nourriciers, & des fruits. Des vaches ſe promenoient ſur des prés, qui tapiſſoient la terre. On eût dit une ferme élevée au voiſinage d'un grand & beau palais. On donnoit partie de ces légumes & de ces fruits au pauvre, ils ſervoient à compoſer la ſoupe qu'il recevoit à une des portes latérales. Il nous ſemble que ce fermage, ces aumônes, laiſſoient des images plus douces que celles que préſente un palais hériſſé de grilles, tant parfaitement ſoient-elles dorées; on s'apperçoit vîte qu'elles ſont de

fer. Des cours ſilencieuſes, où l'écho n'oſe répéter que le bruit effrayant du tambour, ou le ſon aigu des cimbales, ne valent point celles où le peuple va, vient, ſaute, court, joue & crie. Auroit-on perdu ces idées de paternité, ces idées patriarchales qu'on avoit encore alors ſur le Trône? Point ne ſont ſi grandement logés qu'autrefois les Courtiſans, dans les maiſons Royales. C'eſt choſe ſinguliere, qu'à meſure que l'autorité du Monarque s'accroît, tout ſe rappétiſſe autour de lui.

N'étoit bruit à Paris que du puits d'amour, qui ſe voyoit à la pointe des rues de la grande & petite Truanderie. Ne ſommes crédules; & ne voudrions tirer de la pouſſiere, vieilles fables, vieilles

erreurs. Mais ſavons que beſoin eſt d'offrir des tableaux aux imaginations tendres. La nudité de la raiſon eſt déſeſpérante. Souvent les préjugés conſolent. Il en eſt que voudrois conſerver à jamais. Monumens d'amour, ne faut pas vous détruire. Plût au ciel que viſſions debout ſes temples, ſes boſquets, ſes retraites ; qu'euſſions toujours ouvert, le livre de ſes tendres & galantes métamorphoſes ; que là où ſes mains ont couronné deux amoureux, on lût ſur la pierre : *ici amour récompenſa long ſervage.* Long-temps avons vu ſur les chemins, poteaux, croix, édifices, conſacrés à la mémoire de quelques évènemens. Pourquoi, rien ne perpétueroit-il le ſouvenir d'éternelle conſtance, de ces prodiges

galans, de ces pélerinages amoureux, qui las! ne sont plus si communs? Plus ne rencontrons amans recrus, jettés sur l'herbe, dormant sous l'ombrage de plusieurs bouleaux. Plus n'entendons soupirer sur les routes. N'entendons quasi dans nos campagnes, ne chants d'amour, ne chants de tourterelles : Princes chasseurs, hardis Braconiers, Gardes à large bandouliere, se sont emparés des bois, en déchirent la verte & sombre tapisserie, & en troublent le modeste silence. Oh! quand Louis XI inventa la poste, quand Charles VIII la rendit commune à tous, adieu fut nécessité de dire à ces pélerinages. Quand amour fut libre d'aller en poste, vola sur les chemins, & ne laissa plus trace de ses pas. Las! où la trouver cette

trace chérie? O vous qui l'avés rencontrée, ne fourvoyés! Pas n'est large; mais mieux vaut un layon couvert de feuillée, que chemin lourdement maçonné de pierres quarrées. Ne vous écartés du layon d'amour, vous conduira au plus épais du bois, & dans le bois y trouverés solitude, silence, repós & bonheur.

Revenons au puits d'amour. N'étoit personne qui n'en connût l'origine; & qui n'y vînt avec sa bien-aimée, faire le serment d'un long servage; n'en étoit aucun qui ne se dît en regardant au fond, là est mon tombeau, si me trahissiés; & gens étoient à tenir parole. Delà, jugés en quelle vénération étoit ce puits. N'étoit fillette de quinze jusqu'à quarante ans qui ne rêvât au

puits. N'étoit jeune drille qui ne rêvât à son amie & au puits. Ah! beau petit puits d'amour, plus n'êtes sur pied. Qu'avons-nous substitué aux jolies idées que faisiés naître? Las! rien. Le beau Charles y vint comme les autres, n'avoit pas une amie sous son bras. En étoit honteux. Car c'étoit vergogne d'aller seul au puits d'amour. En but de l'eau, & pria Notre-Dame de faire si bien qu'il pût y amener la damoiselle du Maine.

Maintenant, bien est-il juste que vous conte l'origine du puits d'amour. Vivoit à la Cour de Philippe-Auguste, une damoiselle de haut parage, dont le pere tenoit auprès du Roi grande charge & grand état. Avoit nom Agnès Hellebick. Aimoit la damoiselle, &

lui advint revers de fortune, commun en amour. S'avisa un jour qu'étoit énamourée d'un Chevalier, qui n'étoit digne de ses bonnes grâces. Etoit félon, parjure; abandon suivit de près dissimulation. La damoiselle n'eut assés de force pour supporter abandon. Cruel est, voire, mieux vaut mourir que de porter en sa poitrine amour chaud, qui survit tout solitairement à celui d'un ingrat ami.

Vint au puits la damoiselle, en but de l'eau, tant & plus, ne put éteindre la chaleur qui la ardoit. Serés du moins, dit-elle, mon tombeau. A ces mots, se précipita dans le puits, où trouva la mort. Tant fit pitié la damoiselle, que complainte lamentable en courut dans Paris & dans les Provinces. Ce

puits fut nommé puits d'amour. Méritoit bien ce ſurnom, qui tout ſeul faiſoit tant piteuſement l'Epitaphe d'Agnès Hellebick.

Trois ſiecles après la mort d'icelle, un jouvenceau déſeſpéré des rigueurs de ſa Dame s'y jetta. Mais plus heureux fut qu'Agnès. Ne ſe bleſſa. Accouroit ſa Dame, eut le temps de lui jetter une corde, & de le tirer à ſoi. Ne vouloit ſe ſauver, qu'elle ne l'eût aſſuré, que déſormais ne lui ſeroit cruelle. Etoit un touchant tableau de voir une Dame tirer à ſoi avec force ſon ami hors du puits, & l'embraſſer amoureuſement acoſtée ſur la mardelle. Ah! ſi vérité eſt jamais ſortie du puits, c'eſt dans ce moment, où étoit vrai que la damoiſelle en retiroit un bon ami. Dames de bien,

qui de vous ne voudroit trouver une auſſi charmante vérité au fond du puits? Que de bon cœur iriés puiſer de l'eau! Fut reconnoiſſant le jouvenceau, & fit rebâtir à neuf le puits d'amour. N'y a pas cent ans que s'y liſoient ces mots :

L'amour m'a refait,
En 1525, tout-à-fait.

Plus n'eſt queſtion de ce puits. Puiſſé-je en avoir éterniſé la mémoire!

Le beau Charles quitta Paris, & s'achemina vers le châtel de la damoiſelle du Maine. Fut accueilli gracieuſement. Rioit encore la damoiſelle, mais doucettement. Ne recherchoit pas davantage le beau fils; mais ne ſais comment cela ſe faiſoit, toujours leurs regards ſe confondoient, & haſard ſi bien les

menoit, que ſans le vouloir, toujours ſe rencontroient. Bouche cependant toujours cloſe, ſur amoureux devis. Jà déſeſpéroit. Encore trompé! ſe diſoit-il, ah! pardieu, pardieu.... Reliſoit cent fois par jour ſon billet & ces mots-ci.

» Beau fils, que faites-là? Si poſ-
» ſible eſt que penſiés qu'êtes de-
» ſiré ici, êtes moult coupable de
» vous tenir coit là où êtes. Si ne
» devinés la damoiſelle qui vous
» hiſtorie ces mots, ne la connoîtrés
» oncques, car bien ſeroit vrai que
» ne l'aimeriés «.

Quand ſe trouvoit en préſence de la damoiſelle, lui ſembloit que n'y avoit qu'elle au monde qui pût lui avoir écrit, mais elle n'en laiſſoit rien connoître.

C'eût été penſée bien délicieuſe

pour

pour elle, ſi jalouſie & méfiance ne l'avoient empêchée de croire que le beau fils étoit venu, conduit par amour devers elle. Occaſion vint la tirer de peine.

Etes bien bon ami, lui dit-elle un jour; d'être ainſi venu devers mon Seigneur & pere, qui tant vous affectionne?

Avois un autre motif plus entraînant. Sire du Maine n'étoit certes la premiere perſonne qu'ici venois chercher.

Qui veniés-vous donc chercher?

La damoiſelle que bien aimerai toute la vie, celle qui m'a envoyé ce tant doucereux billet, qui tant & tant, a verſé d'ambroiſie dans mon pauvre cœur. Le voyés, ce billet. En connoiſſés peut-être l'écriture. Souffrés qu'en couvre les

caracteres de mille chauds baisers.

Pas ne connois cette écriture.

Pas ne la connoissés!

Nenni.

A donc suis moins heureux que le pensois. Pas ne la connoissés?

Nenni, jà vous l'ai dit.

Avois cru avoir deviné. M'a trompé ce mien cœur, me disoit tout doucettement, comme allois rêvant à vous, oui c'est elle. Eh! ne pouvoit en nommer une autre, n'est plein que de vous, ne connoît que vous; ne se soucie d'être aimé que de vous. Ah! pardieu, mien cœur & vous aussi m'avés trompé!

Aurés, beau Sire, méchant penser de moi.....

De vous! que mal me connoissés! Feriés le malheur de ma vie,

que vous dirois, n'eſt votre faute. Vous accuſer ! accuſer les belles Dames ! n'en crois jamais avoir le droit. Heureux celui qui plaît à elles ! Malheureux au Site qui leur eſt déplaiſant ! Vous crois, belles Dames, auſſi bonnes que êtes belles... Pas, eſt bien vrai... me l'avés dit... Pas ne connoiſſés l'écriture ?

Nenni... Nenni...

Voudrois que fiſſiés un menſonge. Vous le pardonnerois de bon cœur. Pas ne la connoiſſés ?

Elle commençoit à répondre avec moins d'aſſurance. Car on ne peut guere ſoutenir un menſonge fait à ſon bien-aimé.

Pas ne connoiſſés cette écriture? Eh bien, prenés la plume écrivés ſur cette carte : pas ne connois cette écriture.

Prit la plume, en vain essaya-t-elle de défigurer ses lettres, sa main étoit tremblante, rougissoit de la tête aux pieds. A peine avoit tracé quelques mots, que le beau fils étoit tombé à ses genoux. Montroit ce billet, élevé au bout de ses doigts, & lui disoit:

C'est vous?

Oui, répondit-elle en baissant la vue.

C'est vous!

Oui.

M'avés appellé?

Oui.

Suis venu.

Oui.

Ah viendrai toujours.

Le souhaite.

Vous le jure.

Jurés de toute vôtre ame.

Le jure bien ſincérement; à vous ſuis pour la vie, ſuis ſerf, homme lige de vous : ah! ſuis le plus heureux, comme le plus énamouré des Chevaliers!

Vais être beau Sire, la plus fortunée, comme la mieux aimante des damoiſelles.

Ainſi advienne damoiſelle, comme le dites. — Ainſi ſoit beau fils, comme l'avés juré.

Onc ne ſe virent amans plus contens. Se voyoient tous les jours; & chaque jour s'aimoient davantage. Pourquoi, lui diſoit-elle, m'aimés plus aujourd'hui que ne m'aimiés hier? — Ah! c'eſt qu'il y a un jour de plus que je vous aime, c'eſt que ai un jour de plus pour garant de votre affection. — Se diſoient tels propos & autres plus

mignards encore. Que faisoient-ils? Vais vous l'apprendre. La damoiselle s'affistoloit, choisissoit élégans affiquets, beaux escoffions, se bellissoit. Et pour qui? bien est-il vrai que ce n'étoit que pour le beau Charles. Ainsi faisoit-il. Se paroît, s'arrangeoit de son mieux. Ne croyés que ses mains, qui devoient tenir celles de sa damoiselle, fussent abandonnées à d'autres mains. N'étoient occupées qu'à tracer sur le papier, sa pensée amoureuse, à cueillir des fleurs; & à échauffer dans leurs étreintes, des mains chéries. Se distinguoit par cette tant requise & délicate blancheur de propreté, le premier & le plus bel ornement de la parure. Le goût, cet enfant d'amour, achevoit le reste. Ah! quand on aime bien, croyés qu'on n'est

jamais laid. On eſt inſpiré, l'inſpiration qui nous anime, nous donne le talent de perſuader, qui équivaut à la beauté.

Avoit le beau fils une qualité, pas tant commune que devroit être. Ne ſongeoit à forfaire à ſa foi jurée. Tout à elle me ſuis donné, ſe diſoit-il, tout à elle ſerai. — Quelquefois; car occaſion eſt ſouvent ſi dangereuſe! Quelquefois, quand placé ſe trouvoit vis-à-vis damoiſelle agaçante, & dont l'œil l'alloit ſans ceſſe lutinant, il éprouvoit choſe & beſoin impérieux; chut...., ſe diſoit-il, plus ne ſuis à moi. — Lui avoit donné la damoiſelle un ruban. Des faveurs, c'étoit la plus grande. Ce ruban, marqué de ſes rouges couleurs, devoit lui ſervir de cotte. Il le portoit ſur ſon

estomac, replié autour de son corps, & noué près de son cœur. Avoit promis de ne le quitter. Si le porte, se disoit-elle, verront les damoiselles, que s'est donné à une autre, le lui reprocheront, honte lui rappellera mon souvenir. —Voyés, qu'étoit jalouse, violente étoit-elle aussi. Verrés si eut ou n'eut pas lieu de s'en plaindre le beau Charles; le verrés quand en sera temps. Filons maintenant la trame de leurs beaux jours, amour nous présente le fil, doux plaisirs tiennent la n vette, ores soyés heureux, regardés les cieux, & dites : sommes aussi purs qu'eux, si voyés beau nuage se balancer mollement sur le tranquille horizon, dites : ainsi se balancent dans nos cerveaux amoureux, nos tendres pensées. Si voyés

ſur le gazon jeunes bluets, blanches marguerites, dites : ainſi naiſſent dans nos cœurs, fleurs d'amour, frais deſirs. Aurés raiſon de vous eſtimer Rois de la terre, car rien n'égale l'homme heureux.

Ecrivoit le beau Charles à Dame Bonne, & lui répondoit la bonne Dame, aiſe en ſuis qu'ayiés trouvé chier fils, douce amie. —Non loin de l'heureux châtel, étoit un amphithéâtre de montagnes, qui enfermoit dans ſon eſpace un vallon creux, dans ce vallon étoit un hermitage, bâti jadis par un Chevalier. Avoit ſervi ce lieu, de retraite aux amours, tant que le Sire avoit vécu. Dans la contrée, quand on ſe demandoit ce que faiſoit le Sire dans tel hermitage, on ſe répondoit : il y ſonne. —Eh! quoi? —

L'heure du Berger. Toutes les meres surveilloient leurs filles, & ne les surveilloient pas tant, qu'il n'en surprît toujours aucunes. Depuis qu'il étoit mort, la peur étoit disparue, & il n'étoit resté à l'imagination que les images qu'entraînent l'heure du Berger. Plus d'une Dame, plus d'une damoiselle, & maintes paysanes y vinrent en tapinois, appeller, attendre, ou sonner tout bas l'heure charmante. Sourdement se disoient les jeunes Dames, allés à l'hermitage; les jeunes paysanes se disoient, vas à l'hermitage, & tous les amoureux se disoient allons-y. Tant émerveillables choses advintent, tant étoit bien employée l'heure qu'on y passoit, que l'hermitage avoit acquis un perdurable renom.

Le bois étoit touffu. Les montagnes couvroient si bien le vallon, abondante feuillée étoit si bien éparse çà & là ! ce n'étoit pas chose extraordinaire, qu'en tel site, on sonnât & resonnât l'heure du Berger. La cloche en étoit bien entretenue, & ne sais par quelle singularité, la tradition vouloit que la corde en fût formée de toutes les jarretieres de celles pour qui l'heure avoit sonné. Y en avoit des jarretieres, tant & plus, & de toutes les façons. Grandes, petites, longues, courtes. Si sur chacune, le nom de la Dame eût été écrit; ne sais si on n'auroit connu la moitié des Dames, voire toutes; & en connois peu qui refusent le cordon pour sonner. Un cadran solaire, placé à côté de la cloche, marquoit par une

ligne d'ombre, l'heure qui ne s'ou-
blioit de la vie. Je n'entends parler
ici que de la premiere heure. Quand
habitude s'en mêle, toutes les heu-
res sont bien différentes de celle-
là, ne peuvent de vrai, être nom-
mées heure du Berger. Bien se
voyoit à l'inspection du lieu, la
distinction qui devoit être faite par-
mi les pélerins qui étoient venus à
l'hermitage. Là, on avoit cherché
le plus sombre, ici, on n'avoit
voulu que le ciel pour dais, là, le
thym avoit suffi, plus loin, c'étoit
le chevre-feuille, là, c'étoit au mur-
mure d'un ruisseau, sur un lit de
violetes. Par-tout feuillée, ou ga-
zon, ou tendre mousse. Y respi-
riés l'air de la chose, vent d'amour.
N'étoit point uniformément taillée
cette forêt, mais chacun portoit une

serpette & un couteau, & alloit entrelaçant ou coupant le branchage importun; chacun s'ouvroit son joli passage, & se faisoit une couche. On ne pouvoit faire un pas sans être tenté de s'asseoir. Mille charmans tableaux assiégeoient la pensée, un peuple d'oiseaux formoit sur la tête, une voliere ambulante & variée de mille couleurs; leurs chants confus, mais gais ou mélodieux, remplissoient l'air. C'étoit le chant de la nature qui répondoit au cri du plaisir, amans délicats étoient passés par-là! On voyoit un gazon frais, élevé, qui formoit un berceau. Un pied de rosier étoit à la tête du berceau, & un faisceau de roses attendoit la beauté pour la couronner; une haie de lilas autour, dont les cimes étoient attachées par

un nœud, formoient un dôme champêtre; des jaſmins entrelacés avec les lilas, le tapiſſoient; une bordure de bleuets feſtonnoit les bords du berceau d'amour. Que la porte en étoit ſecrète! un labyrinthe la défendoit, & puis une touffe de noble épine ſerrée en pépiniere, élevoit au-devant un retranchement impénétrable. Le millet & le chanvre ſemés au-deſſus, invitoient les oiſeaux à picorer & à gazouiller. Dieux! s'écria le beau Charles, & il tourna ſes yeux amoureux vers la damoiſelle. Dieux! s'écria-t-elle. Sortons, dit-elle, oui ſortons, dit-il; ils apperçurent un autel de gazon dreſſé devant une des portes de ce berceau. Un cœur étoit l'idole, le cœur étoit enchâſſé dans une main, avec cette

inſcription : *N'y eut que la main de mon doux ami qui m'aie touché.* Honneur à ce doux ami, s'écria le beau fils. Une autre inſcription, placée un peu plus loin, diſoit : *Reſpectés ce berceau, ne fut formé pour amans qui ne ſont délicats. Volupté m'en donna le deſſin, & volupté n'eſt connue de tous le monde. Ne profanés cet heureux berceau. Trouverés ailleurs aſſés de retraites dans ce vallon. Malheur à celui qui va cherchant volupté ſur les traces, & dans le lit d'autrui! Il eſt cent fois plus doux de ſe frayer ſa route, de choiſir ſa place, & de l'embellir, de créer enfin une volupté à ſoi. Loin, bien loin, ces voluptés d'imitation.* A raiſon, celui qui a écrit ces mots, dit le beau fils, éloignons-nous, eſt honteux d'avoir en penſée dans

de si beaux momens, qu'un autre fut peut-être plus fortuné que soi, sur la même place. Est honteux en amour de succéder de telle manière.

A peu de distance de-là, & en face de l'hermitage, vit le beau Charles, chose merveilleuse. Avés lu dans Livres anciens, dans Romans grecs, peinture de jolis Bergers, avec rubans, panetiere & houlette; avés connu la gentillesse & la naïveté de Daphnis, de Cloé; connoissés les quartiers renommés, & le Lignon & le Tempé, & tous les ruisseaux Grecs & François immortalisés par amour & par amourettes; gardés-en bien la mémoire, cette carte géographique est tant riante, & tant nécessaire; quand on est belle & sensible, il faut

connoître ſon pays, l'Hiſtoire des geſtes de la beauté eſt ſi variée, ſi merveilleuſe! l'ai feuilletée mainte fois, avec un aiſe toujours nouveau. Un couple innocent, & qui depuis trois jours au plus, commençoit de compter, l'un quinze, & l'autre un dix & un ſept, venoient de ſe repoſer ſous l'ormel planté à droite de l'hermitage. N'avoient ni houlette, ni rubans, mais un panier de fruits, & une bouteille de lait. Leurs cheveux à l'aventure tomboient ſur le front & ſur les épaules. Déjeûnoient de grand appétit. Tant mignardement ſe regardoient! Buvoient à la même taſſe, mordoient au même morceau, partageoient le même fruit; c'étoit plaiſir de voir leurs façons. Un autre appétit fit place à celui-

là. S'approcherent de la cloche. Les pauvrets! venoient sonner l'heure du Berger; y avoit si long-temps qu'en avoient ouï discourir! & depuis trois jours avoient tant plaisante envie! tant s'aimoient! & quand bien on s'aime, sous quelque nom qu'on dissimule telle envie, il est certain qu'on court l'un plus vîte que l'autre à l'heure du Berger; & telle Dame auprès de son ami, en tête-à-tête, regarde l'heure de sa montre, non pour y voir celle marquée sur l'émail, mais si son doux ami ne va d'une d'icelles, en faire la plus délicieuse de toutes. Croyés ce que vous dis.

Sonnoit le jeune énamouré. & en sonnant, point ne venoit l'heure desirée. Se lassa; la pastourelle de venir à son aide, & de sonner à

ſon tour. Rien n'y faiſoit. Cependant, l'eau découloit de ſon front. Le paſtoureau l'eſſuyoit avec un linge blanc, & puis imprimoit un baiſer ſur le front & puis ſur le linge. — N'oſe tout dire. Bienſéance ne le veut, & puis loin, le Peintre qui met tout ſous les yeux; faut peindre à l'imagination. Ce genre de peinture, qu'on peut appeller *les miniatures du goût*, conviennent aux Lecteurs que nous voulons avoir, ne fais cas du ſuffrage de la populace. Tant l'aventure parut plaiſante au beau Charles, que voulut la redire, prit ſa guitare, s'aſſit avec ſa damoiſelle ſur un banc de fine luzerne, & chanta de cette façon-ci.



LA BELLE HEURE.

ROMANCE.

Grand Châtelain pour ſon uſage,
Dans ce vallon bien recouvert,
Bâtit un galant hermitage,
A tous les amoureux ouvert,
Sur une tour du mur bien proche,
Plaça, pour chacun ſoulager,
Beffroi charmant, doucette cloche,
Qui ſonnoit l'heure du Berger.



Beaux Pélerins de toute eſpece,
Minois de quinze & de vingt ans.
La nuit, le jour, ſans paix, ni ceſſe,
D'un pied fin avec leurs amans,
Venoient ſur fraîche violette,
Affrontant, bravant le danger,
Sonner, appeller en cachette,
Doucement l'heure du Berger.



D'un lacet, d'une jarretiere,
Falloit ajuſter le cordon.
C'étoit l'offrande journaliere,
Dont chaque belle faiſoit don.

Tant en ai vu : c'étoit merveille.
Dames, ne crois vous outrager.
Toutes, vous le dis à l'oreille,
Demandés l'heure du Berger.

Sonner tout ſeul, à la fin laſſe,
Rien ne vient, car faut être deux.
Le beau Loüis demanda grace,
Marion ſonnoit de ſon mieux,
Rien n'amenoit ſa main gentille ;
Tel travail doit ſe partager,
Faut le garçon avec la fille,
Pour ſonner l'heure du Berger.

Les voilà tous deux à l'oùvrage ;
Mains ſe touchoient, & bouche auſſi ;
Plus bas, faiſons trop de tapage,
Diſoit Louis, oyés ceci,
Faut tinter doux pour qu'elle vienne,
Le grand bruit peut tout déranger,
Sonnons plus bas, belle chrétienne,
Pour avoir l'heure du Berger.

Si bien d'accord, ſi doux ſonnerent,
Tant ſe touchoient & s'embraſſoient,
Que de leurs deux mains s'échapperent ;
Tous les cordons qu'ils balançoient,

Or, savés que ne puis tout dire,
Si me tais; veus vous ménager,
Ce n'étoit pas chose pour rire,
Car c'étoit l'heure du Berger.

Enfin, ouvrirent leur paupiere.
Ah! qu'il est beau cet œil qu'amour
Ferme de si tendre maniere,
Et que plaisir ouvre à son tour!
Heureux ceux-là, bienheureux dis-je,
Ceux, qui sans se décourager,
Deux fois répetent le prodige,
De sonner l'heure du Berger.

Quand il eut fini de chanter sa Romance, le beau Charles présenta sa main à la damoiselle, & tous les deux rêvant de leur côté, sortirent du vallon. Vous dirai ce qu'opéra telle vue & tels exemples, ou plutôt ne verrés que choses qu'amene insensiblement amour; à mesure que croît, vieillit & tient à la même place, & dans le même cœur.

Le beau Charles, long-temps ne parla que des tableaux qu'il venoit de voir, la damoiſelle écoutoit avec plaiſir. Mais mettrai un peu d'ordre à l'Hiſtoire de ces amours-là, qui eſt celle de tout le monde que vais écrire. Vais répéter le Journal d'amour du beau Charles, & me dirés ami Lecteur, ſi par-tout ce n'eſt même choſe.

JOURNAL d'amour du Courtois Chevalier Charles-le-Bon, & de la damoiſelle du Maine.

Premiere ſemaine.

VIT la damoiſelle, la vit, & l'aima, n'oſa ſe repaître d'eſpérance. Mais tant avoit de deſirs, preſque autant que d'amour. N'o-

ſoit parler; que de ſoupirs! c'étoit merveille. Ne regardoient plus rien ſes yeux, que ne le comparaſſent à la damoiſelle, & l'honneur du parangon à elle reſtoit tout entier. Fleurs même ne venoient en fraîcheur qu'après elle. Fleurs lui préſentoit pour avoir occaſion de lui dire : êtes plus fraîches qu'elles. Seroient venues toutes les beautés du monde, à quartier les auroit miſes. Si le jour étoit plein d'elle, bien eſt aiſé de penſer qu'à elle rêvoit la nuit. Rêves tant chaloureux, & voire tant innocens! Vous dire choſes que contoit à la damoiſelle, ne ſeroit guere intéreſſant; car amoureux chauds, parlent peu de leur amour, dans les premiers temps. Ah! les ſerpens! ont mille nuances, mille ſignes & mille tournures.

nures. Dans les premiers jours; rien n'eſt ſi pur que la bouche d'un Chevalier énamouré, rien n'eſt ſi chaſte que ſes paroles, ſemble avoir une langue à lui, point d'images de ce monde, diriés deux anges iſolés, ſe devinant, s'entendant, n'étant entendus, ni devinés d'autrui, ne vivant que pour eux; & ne ſe repaiſſant que de chimeres céleſtes. Que loin ſont l'un & l'autre, du but, où ſans que s'en apperçoivent, nature & amour les menent! Qu'il eſt pur le bonjour que l'ami donne dans ces premiers temps! & qu'il eſt innocent le bonſoir qu'il reçoit de ſa damoiſelle! Quand elle ſe retire de lui, ſon viſage n'eſt point aſſés rouge; l'œil de ſa Dame & honorée mere, y eſt encore trompé.

Seconde semaine.

Venés trop tard, vous ai attendu. Las! n'ai pu; vous cherchois. Que long est le jour, quand attente en marque les heures! Voilà choses que se disent l'ami & la damoiselle. Jà courent les doux billets, jà va en campagne l'écuyer, jà est de moitié la dariolette. Jà réputation & bonheur sont entre les mains des varlets. C'est chose hasardeuse, mais œil de prudence est endormi, le bandeau s'épaissit, arrive qui pourra. Lettres charmantes commencent toujours la besogne; sont les premieres à enhardir à licence. Colere tient contre une premiere lettre; en viennent deux, en viennent cent, sans s'en douter on s'est monté à ce ton chaloureux qu'on

a lu, on parle de même. Jà le langage devient plus animé, plus vif, jà la langue amoureuſe s'enrichit d'images, de comparaiſons, rien n'eſt encore à craindre, tant que la penſée reſte virginale, & que les geſtes ſont innocens. Mais jà main gentille a été baiſée, jà a été preſſée, jà a été portée ſur le cœur, jà bouche amie a oſé preſſer d'une lèvre tremblante, le front d'ivoire de la damoiſelle. Reſpect, gourmande encore tendres deſirs, ſi ce n'eſt l'âge d'or, du moins eſt-ce l'âge d'argent de l'amour.

Troiſieme ſemaine.

Egalité ſemble lever la tête, le trône où la damoiſelle avoit été élevée, s'abaiſſe, & n'eſt plus qu'un gazon de fleurs. Plus près de ſon

ami, paroît s'en trouver mieux.
Douce sécurité préside à leurs menus devis, diriés qu'un sentiment de fraternité les rapproche, que même sang les a formés; lors le doux ami, cueille des fleurs, & permis à lui de poser le bouquet au milieu de la gorgerette, lors se demandent, qu'avés fait hier? A quoi avés pensé? Lors jalousie naît, ou jamais. Lors s'ourdissent les tant charmans rendés-vous. Ah! si pouvoient tourner en arriere, seroient effrayés du chemin qu'ont fait! Plus ne sont si innocens. Plus ne sont reconnoissables. Ce que voient bien, c'est que peu-à-peu se sont séparés du monde, ont mis une barriere autour d'eux, & que sont restés seuls dans la lice d'amour, tout le monde dit: les voilà; &

les regarde faire. Cette réflexion les attache d'autant plus l'un à l'autre, & crois qu'elle influe beaucoup sur le reste de leur vie. Méchans ne prononcés encore. Possible est d'aimer, de servir longtemps sa damoiselle, sans qu'ait perdu le fleuron de vertu. Vrai serviteur va ménageant rose d'amour, ne la cueille pas sitôt que pensés, car respecte la tige, qui du moment que n'a plus sa fleur, n'est qu'un arbuste sans prix. Mais vous, ô damoiselles bien avisées, évités les occasions; ne fit bien la damoiselle du Maine d'aller à l'hermitage; & ne fit bien de donner rendés-vous pendant la nuit dans sa chambrete à Charles-le-Bon. Tant étoit plein de ce qu'avoit vu. Falloit que parlât ainsi qu'imagi-

nation vouloit, pas n'étoit-elle sortie bien chaste de l'hermitage. Si saviés comme sa parole se licencioit. Parole, à dire vrai, n'est que la couleur, imagination forme le tableau. Paroles sont libres, quand elle est impure. Ai connu de par le monde, amans rusés. Commençoient par accoutumer l'oreille à propos vagabonds, & une fois qu'avoient sali l'oreille, étoient assurés du reste. Damoiselles, retenés ceci.

Mais vous qui avés aimé, connoissés tout le prix d'un premier discret rendés-vous? La chambrette de la damoiselle bien haute étoit. Heureusement pour le damoiseau, un orme poussoit une branche contre le croisillon de la tourelle, où prenoit jour; l'échelle qui se promenoit sur des roulettes dans le

parc, & qui servoit à la tonsure des allées, fut poussée au pied de l'orme; Charles-le-Bon pose le pied sur le dernier échelon, & d'un saut se trouve sur une voisine branche; d'une branche à l'autre le voilà sur celle qui alloit droit au croisillon; le voilà assis sur le rameau brandissant: étoit à la fenêtre la damoiselle les deux bras tendus vers lui. O, qui de nous n'auroit fait davantage, à l'aspect d'un but tant beau! Ne perdoit la tête le beau Charles, avançoit, & se glissoit avec les mains & à deux genoux. Arrivé tout contre le croisillon, pressé fut de baiser la main & la gorgerette de la damoiselle. Le tira à elle. Le voilà dans la chambrette, sur la pointe du pied, puis à genoux, puis assis; tant bas par-

loit; avoient crainte d'éveiller les dormeurs. Arrêtés, ami Lecteur, fut honnête le beau Charles : autant que le devriés toujours être. Lui auroit été facile d'user comme auriés fait peut-être, de la contrainte dans laquelle étoit la damoiselle de se taire; ne lui auriés laissé que deux yeux pour pleurer. Imités Charles-le-Bon.

Pendant qu'il oublioit les heures, la pluie tomboit avec violence, les feuilles & les branches couvertes d'eau rendoient sa retraite dangereuse. Le voilà suspendu au croisillon, il a dit & reçu ce mot tant piteux, *adieu;* il avoit embrassé la branche, mais las! la branche humide fait glisser sa main, il roule, ne peut se retenir & tombe; un cri perçant échappe à la damoiselle;

Charles-le-Bon ſoupire à peine, renferme ſa douleur, & lui dit : ne craignés ma bonne amie, ai trouvé la terre douce, n'ai point de mal. —Me trompés doux ami. —Dieu m'en puniſſe. —A donc adieu vous dis. —Adieu ma damoiſelle. —Elle ſe retira, & il entendit fermer le crochet du croiſillon. Reſta quelque temps ſur le monceau de feuillée où étoit tombé, & là attendit que douleur aigüe ſe fût paſſée. Pointilloit l'aube du jour. Falloit bien que s'éloignât du châtel; ſont bonnes gens les villageois! mais voir tant matin un damoiſeau, ſous le croiſillon d'une damoiſelle n'eſt une énigme ni pour gens de ville, ni pour gens de village. Amour tant eſt familier à tous, que n'en eſt aucun, qui n'aie dans ſa tête,

répertoire des rufes d'amour : s'éloigna clopinant le beau Charles, & voire content.

Quatrieme femaine.

Avés vu chofes charmantes qui rempliffent premieres femaines d'amour. Voudrois que fe renouvellaffent. Mais las! c'eft chofe rare. Querelles, inconftance, arrivent. Et ne fais comment cela fe fait; plus ne met-on le plus chétif prix, à ce que tant on avoit eftimé. Portrait chéri! Lettres confolantes n'avés plus de charmes! Faut tout rendre, faut tout brûler. Fleuve d'oubli, à donc coulés encore. O mes Lecteurs, veus vous conter ce qui vous arrive quelquefois, & ce qu'ai vu, & ce que font les volages

amans; vais vous le raconter de la maniere la plus plaisante.

CATALOGUE de vente d'un Chevalier jadis énamouré.

Trois cents lettres d'amour, toutes choisies & pliées de la maniere la plus galante.

Seront données à bon marché, le Chevalier ne souhaitant que de se rembourser de la dépense qu'il a faite en plumes de corbeau & en papier doré.

Les réponses de la Dame, *qui doivent aller avec les lettres pour rendre la collection complete.*

Le portrait de la Dame dans une boëte, *assés beau pour faire honneur à un Chevalier avantageux qui voudra se vanter de l'avoir reçu d'une maîtresse.*

Trente-deux Couplets originaux; qui conviennent à toute ſorte d'amans. A une Dame ſur un coup d'éventail qu'elle m'a donné; à une damoiſelle qui ſe trouvoit dans un jardin; ſur une mouche qu'elle avoit placée au-deſſus de ſon œil gauche, pouvant ſervir auſſi pour une mouche au-deſſus de l'œil droit; Couplet pour un ſourire, ſur une révérence; ſur ſon air chagrin; ſur ſa gaité.

L'Art d'aimer d'Ovide bien écrit, ſur velin doré, comme un livre de prieres, *pour le pouvoir lire à l'égliſe.*

Une bague entourée avec une belle deviſe.

Des chiffres peints & figurés par le plus habile ouvrier.

Une paire de jarretieres, dont l'une eſt rouge, préſentée par le

Gentilhomme, pour ſignifier l'ar-deur de ſon cœur, l'autre blanche & préſentée par la Dame, pour marquer la pureté du ſien, avec des deviſes ſur l'une & ſur l'autre.

Trois cheveux de la Dame pris de ſa boucle favorite, deſtinés à faire un bracelet avec ceux qu'on ſe flattoit encore d'obtenir. Ils ſont d'un blond doré admirable.

Dix-neuf Sermens tout neufs à l'uſage d'un Chevalier, lorſqu'il n'a plus autre choſe à dire.

Un Répertoire d'exclamations, admirations, imprécations, vives ou langoureuſes, contenant ſoixante phraſes pour le tête-à-tête, qui ſont continuellement répétées par les amoureux; avec un avis de gronder peu, de louer beaucoup les choſes qu'on ne voit pas, afin de faire

naître l'envie de vous les montrer.

L'Art de soupirer, Poëme manuscrit en trois Chants, imité de l'Art d'aimer d'Ovide, avec des Remarques sur l'usage des pleurs, des plaintes, des témoignages de désespoir. On y a joint une Dissertation sur le temps le plus propre aux soupirs; & des regles pour juger à quelle distance ils peuvent être entendus sans rien perdre de leur force, ou de leur magnétisme.

Un Essai sur la maniere de tirer parti de la disposition des chambres & des cabinets, par une des meilleures plumes de la Cour; car c'est à la Cour qu'on apprend ces choses-là.

Un Traité sur l'art d'aimer une sotte, qui peut convenir à une femme d'esprit qui se rend amou-

reuse d'un sot, afin de n'en pas rougir, avec des Réflexions piquantes sur les étourdis, & le vrai moyen d'émouvoir une femme froide, & de faire rire une indolente.

Un éventail brisé, un vieux gant, une piece secrète, que la Dame, dans sa précipitation, laissa un jour par mégarde au logis du Gentilhomme.

Une copie d'une Lettre de la Dame à une autre Dame mariée de ses amies, où elle lui apprenoit de quelle maniere elle devoit se conduire avec sa femme-de chambre, à qui elle avoit confié ses plus grands secrets, & de qui elle vouloit se défaire. *Cette Lettre peut servir à bien des Dames.*

On trouvera un grand nombre

d'autres curiosités, particuliérement un petit couteau à manche d'or, que le Gentilhomme avoit présenté à la Dame, & qu'elle refusa avec grandes marques de ressentiment. Le Gentilhomme se croit obligé de bien recommander à tous les amans passionnés de ne jamais offrir de couteaux ni de ciseaux à leur maitresse, ni autre chose, propre à couper, parce que sur dix exemples on en trouvera neuf, où ces malheureux présens ont coupé l'amour.

Fin du Catalogue.

Si ne se terminent pas aussi publiquement les amoureuses ruptures, peu s'en faut, & crois avoir dit vrai sous ce masque de plaisanterie. N'en viendra jamais à si

rude extrémité, le beau Charles : mais aura, comme un autre, des angoiſſes à dévorer.



CHAPITRE IV.

VA sous l'ormel, le beau Charles, voit danser à la veuve d'amour le branle picard; se livre à elle, se repent de trop d'aise; n'ose se remontrer à sa damoiselle, baisse la vue; car avoit fait gros méchef. Lui pardonne la damoiselle, est obligé d'aller à l'armée d'Italie.

SE donnoit une fête, au hameau voisin; au milieu des champs, dans un vaste gueret; des mules de froment élevées formoient une enceinte quarrée dont l'espace étoit couvert d'une toile, d'où pendoient des couronnes de fleurs; des gerbes attachées ensemble, composoient les colonnes dorées de ce sallon

champêtre ; c'étoit la fête de la moiſſon, & quand la moiſſon eſt une fête, il eſt alors bien vrai qu'il y a abondance. Il n'en eſt point qui laiſſe dans l'ame tant de gaité, & qui exprime mieux l'idée d'un bonheur innocent & général, que la richeſſe des moiſſons, & celle des vendanges.

Le cornemuſe avoit éveillé tous les pipeaux du canton; l'écho rendoit des ſons aigus & diſcords, mais vifs & parfaitement gais; des garçons portoient ſur des perches, des enſeignes qui furent long-temps entre les mains des enfans de Numa, des gerbes, ſurmontées non pas d'un ſabre; mais d'une innocente faucille; un coq étoit porté, lié par les pieds, & devoit ſervir de victime à la fête; car, on a beau

dire, une nation semble recevoir en legs d'une autre nation, ou une coutume, ou un jeu. Le sang couloit dans les fêtes florales, comme dans celles de Jupiter Ammon; nous avons aussi répandu du sang; heureux encore de ne voir couler que celui d'un coq sous le fer d'un pâtre chancelant, dont les yeux sont couverts d'un bandeau de bure, qui pour être donné par la folie, ressemble un peu à ces tissus de soie que les mains d'une damoiselle, lient & serrent sur le front des damoiseaux.

Autour d'un cercle étoient suspendus des plats d'argent pour les sauteurs, des timbales pour les coureurs; les jolies danseuses n'avoient que des épingles, des lacets. Ce n'est pas beaucoup, dirés-

vous? Mais croirés que c'eſt aſſés quand vous aurai dit qu'il leur revenoit des couronnes de fleurs, & puis ce qui vaut mieux encore, le plaiſir qu'elles faiſoient à tous ceux qui les regardoient.

Si penſés qu'au temps où vivoit Charles-le-Bon, les campagnes condamnées au mépris & à la fertilité, ne fiſſent que des ingrats terriens, vous vous tromperiés; grands Vaſſaux, avoient grands fermiers, ceux-ci ſous-fermoient, égalité s'établiſſoit entre eux, pas n'étoient aſſés ſous les grands Seigneurs, pour quitter leur clocher & la vue de leur colombier, dont nul autre Seigneur ne diſputoit la prééminence, pour venir ramper à la Cour aux pieds d'un roturier lettré, que la faveur faiſoit Miniſtre. L'argent

restoit dans le canton. On ne pouvoit le mieux employer qu'à beaux carcans, à fins tourets*, à guimpes larges, & à soie luisante, pour en parer les filles du village. Ne connois pas un meilleur usage de l'argent. Lors, moissonneuses étoient jeunes, fraîches, gentilles, de quinze à vingt-huit; un peu avant & peu après le joli temps de mariage, alloient dans les campagnes voisines, faire apprentissage de labeur, & de plaisir. Eussiés dit pelotons d'hyrondelles se répandant çà & là dans les champs. Chansonnettes & virelais; refrains & romances remplissiés les airs, Sistre, cornemuse & doucette flûte, étiés entendues à la ronde; c'étoit plaisir de moissonner, & c'étoit vraie & généreuse moisson d'amour, de fleurs, & de

gaité. Trente Picardes s'étoient rassemblées en cordon devant les mules de froment. Sont vives les Picardes, sont alertes au gentil jeu d'amour. Puis vous en dire quelque chose, ai beaucoup voyagé, & n'écris de vrai que ce qu'ai vu, & voire pratiqué. Sabots, non de bois mal creusé, & grotesquement modelés, mais de fin veau jeaune à bec de poulaine, étoient à leurs pieds, mignardement revêtus d'une blanche *mouffle*, jupon bien court & bien arrondi, laissoit voir bien plus qu'une jambe fine; auriés compté tous les nœuds du cordon de lin qui servoit de jarretiere. Un habit tailladé, marquoit taille souple; tant artistement étoit ouvert, que voyiés tout ce qu'avoit plu au ciel de placer sur un sein blanc, & jamais

tranquille. N'ai vu qu'en Picardie, devers les frontieres d'Artois, gorges à ravir, & jambes tant parfaites. Sais bien, & c'eſt choſe ſûre, que les premiers Troubadours ſortirent de la Provence, mais crois que les Picards Trouveres vinrent bien vîte après eux; eh! le moyen, que dans la Province où ſe voyent tant de belles femmes, ne ſe fût trouvé Chevaliers pour les aimer, pour les amuſer, Meneſtrels & Trouveres pour les chanter!

A la fête ſe raſſemblerent à leur tour dames & damoiſelles du canton. Prirent place les payſans à terre, les damoiſelles ſur des banquettes, les villageois debout d'un côté, & les damoiſeaux de l'autre. Charles-le-Bon tenoit ſa place comme un autre; n'avoit voulu y venir la damoiſelle

moiſelle du Maine. Toujours vice ſe gîta à côté de vertu, & laideur auprès de beauté. Innocence & amour étoient de la fête, mais ce n'étoit le tout; y avoit dariolettes adroites, varlets effrontés, & Dames de plaiſir, & ces aimables veuves d'amour, qui paſſent de mariage à viduité, & de viduité à mariage, dans le même jour.

Etoit venue à la danſe une de ces veuves d'amour, qui n'avoit pas plus de vingt-deux ans. Age dangereux, quant à la beauté : la damoiſelle ſait marier uſage d'amour, habitude & faim de plaiſir. Avoit nom *Beau-deſir*, la jeune veuve. Charles-le-Bon en la voyant danſer, tant gentille, tant accorte, ſe ſentit frappé d'un beau déſir, & ſe dit tout bas : ne pouvoit avoir nom

plus significatif. Gentes Picardes sautent de tant gracieuse maniere en dansant, que bien se voit, que si jupon est trop court, c'est à dessein. Font des yeux fins. Sous crepinette de soie blanche, cheveux sont serrés comme dans un filet : ne voyés que le visage tout nud, beau sourcil bien blond ou bien noir, trente-deux blanches dents, teint frais. Large chapeau de paille couvre ce joli chef-d'œuvre, & n'y a sagesse qui tienne contre tel minois.

Quand eut dansé, la jeune veuve d'amour vint s'asseoir tout contre le beau Charles. Comme suoit! Eussiés dit deux sources de lait qui se partageoient sur le sommet de la tête, & découloient à droite & à gauche, pour se résoudre en perles autour du cou. Le crois bien, disoit

Charles-le-Bon, que l'aurore a des perles de rosée, comme disent nos Poètes, si, comme le pense, l'aurore vous ressemble; elle fait naître les fleurs, & vous faites mieux encore, donnés naissance à beau désir. Ne demandoit pas mieux la jeune veuve d'amour, se mit à rire, mais tant gracieusement; sa main blanchette, tant moëlleusement promenoit le blanc lin sur sa gorge mouvante, sembloit sa main blanchette mener à la lisiere l'œil du beau Charles, qui la suivoit & ne la quittoit. Merci de ma vie que êtes séduisante! — Faisoit, la jeune veuve, semblant de rougir, & de vrai ne rougissoit que pour montrer au damoiseau que n'avoit perdu les graces enfantines de la pudeur. Présenta la main au beau Charles,

fallut danser. O vous, qui voudrés connoître toute la magie de la danse, ne dansés qu'avec votre amie, ou bien qu'avec une aimable veuve d'amour. Lors, c'est plaisir des Dieux. Lors, se voit que la taille, que le corps ne fut uniquement destiné pour porter la tête, mais bien pour former un tout gracieux, & souple, susceptible de toutes les formes de beauté; lors se voit qu'oreille correspond à l'œil, l'œil à la jambe, & de cette correspondance magique en résulte un charme universel. O qu'amour & que nature savent bien ce qu'ils veulent, quand donnent à jeunesse & à beauté, desir de danse, & goût des fêtes. Damoiselles, croyés-moi, dansés si aimés: si n'êtes aimées, dansés, car serés vîte aimées.

Fut enivré le beau Charles. Ne voyoit que la jeune veuve d'amour.. En effet, défie le plus fin danſeur, de pouvoir diſpoſer d'une œillade quand s'en va figurant avec une aimable danſeuſe. Faut que ſon oreille reçoive la meſure, faut que ſon pied la marque, & dans quelque ſens qu'il forme ſes pas, il rencontre devant, à côté, à droite, à gauche, ſa danſeuſe, qui le ſuit, tourne autour, ſe rapproche, vient reſpirer auprès de lui, s'arrondir ou ſe baiſſer ſous ſon bras, ou bien s'élancer en cadence devant lui, avec la vivacité de la joie. Ne me parlés plus de ces groſſiers filets, dans leſquels Vulcain ſurprit Mars & Vénus. L'invention eſt trop ſotte pour un Dieu. Ne ſuis pas Dieu, mais ſi voulois prendre & être pris,

danſerois, & trouverois dans tous les pas de ma danſeuſe d'inviſibles nœuds qui me retiendroient pour la vie.

La danſe finit; mais... faut encore que m'arrête. Merci vous requiers, ami Lecteur, ne ſais pourquoi ma plume va crayonnant telles choſes; & recherchant tels ſujets. Ne craignés rien damoiſelles chaſtes, ne vous ferai jamais rougir. Ne fais grand cas de ces Peintres qui ne ſavent rien draper. Qu'ils ſont délicats ces Sculpteurs, qui ont au beſoin, une feuille de vigne à placer!

Revint promptement à ſoi, le beau Charles. Grand Saint Martin, ſe diſoit-il, qu'ai-je fait? —Baiſſoit les yeux de honte. Que dire à la damoiſelle du Maine? N'avoit

le courage de se présenter devant elle. C'est chose pesante, que le poids du reproche! fait courber le front, & retombe sur le cœur. Qu'ai-je donc fait, se disoit-il, en regardant ce ruban noué sur son cœur, que sa damoiselle lui avoit donné. Il rougissoit davantage.

Puis se disoit : nenni, n'ai failli envers elle. N'ai rien senti auprès de la veuve d'amour, plaisir céleste, mouvement universel, ame mienne étois tranquille. N'ai rien dit, rien promis; ne suis coupable; n'ai rien ravi à ma damoiselle. Mais qu'ai-je fait!... Deux jours se passerent, sans qu'il eût recherché la présence de sa damoiselle. Ne sais pourquoi les malheureux tant se plaisent dans la solitude : & pourquoi, dans les campagnes, tant recherchent-ils

l'ombrage, & le bruit d'un ruiſſelet? A ce doux bruit ſoupirent longuement, ou gémiſſent, ou ſuccombent ſous le poids du regret, & de l'ennui.

Le beau Charles faiſoit comme les autres : venoit, ſa guitare à la main, s'aſſeoir ſur le pré attrempé de l'eau argentine d'un ruiſſelet. Là chantoit; car chanter ſoulage. Comme il maltraitoit la veuve d'amour & toutes celles qui lui reſſemblent! Oyés de quelle maniere ſe complaignoit.



ROMANCE.

En déplaisance de la veuve d'amour.

Ne se pourroit lancer plus vive œillade,
Que me lanciés, belle veuve d'Amour.
Avés ce qui peut rendre un cœur malade,
Jambe bien fine, & le jupon bien court,
Sous clair mouchoir, offriés bouton ou rose,
Montriés vouloir, prompt à me secourir.
Que né m'avés plus long-temps fait courir!
Aurois trouvé plus grand prix à la chose.



Bien est-il vrai qu'en vous voyant si blanche,
Ce que tant beau, la main de Dieu vous fit,
Comme un oiseau, posé sur une branche,
Me vis faillir : & mon cœur s'esbahit,
Vins voleter près de votre personne,
Tant beau guerdon brûlois, n'osois ravir,
N'eus grands soucis. —En fus pour un désir,
Trop dépité, de ce qu'étiés si bonne.



Quand, vous pâmant avec mignarderie,
Disiés me meurs, suis morte, vais finir,
Fermiés, le sais, prunelle bien noircie;
Mais tel semblant, telle mort, n'est mourir.

Moi, qui cherchois jouvencelle novice;
Piteusement de penser, puis crier,
N'est que trop vrai, pas ne suis le premier
A pomper miel de ce gentil calice.

D'un grand merci, ma bouche avecque peine
A reconnu ce parfait abandon,
C'est que d'amour n'avois reçu l'étrenne,
C'est qu'avois pris fruit d'arriere-saison.
Adieu vous dis : pour douceurs de passage
Pouvés compter sur galant Chevalier;
Mais pour qu'il prenne un amoureux collier,
Faut beauté neuve & digne de servage.

Adieu vous dis : votre malin sourire,
Ce bel œil vif, tant soit-il effronté,
Me plaît encor, malgré qu'il aime à dire,
Joli mensonge au lieu de vérité.
Adieu : courés ailleurs gente coquette,
Sur notre route au soir d'un brillant jour,
Aurons cueilli : moi, frais bouton d'amour,
Vous, moins aimante, une fleur d'amourette.

Se répentoit, & maltraitoit ces faciles damoiselles qui donnent trop beau jeu aux Chevaliers. Rien ne

devoit autant flatter la damoiselle du Maine que son embarras. Avoit perdu son hardi vouloir, ne la regardoit plus en face, n'avoit plus le mot propre dans sa bouche. Un synonyme, ou une circonlocution venoient à son secours. La damoiselle, sans deviner son motif, le soupçonnoit d'indifférence. — Auriés envie de m'oublier. — Nenni, vous le jure. — Avés donc oublié de me dire chose qui tant me plaît. — Que vous aime! — Oui; y a trois jours que n'avés prononcé ce mot tant doux, depuis trois jours ne me l'avés demandé; en êtes saoul. — Ne le croyés. — A donc dites que m'aimés. — Oui, est bien vrai que vous aime. — En répétant cet aveu, il trembloit, & rougissoit, sa voix incertaine le trahissoit. — N'a-

tes pas comme vous ai toujours vu: Ah! Charles; avés failli, & n'osés me le dire. Ne m'avés raconté ce qui vous est advenu à la danse. —A la danse! —Rougissés; faites mensonge, mon doux ami. —Mensonge! le croyés! —Bon Dieu que êtes esbahi! Ne veus plus vous voir, si ne vous vois pas plus tranquille. —Vais vous le dire; tant y a que depuis trois jours, trouve le mensonge un fardeau trop lourd. —Seyés-vous-là contre moi, mon doux ami. —Nenni, veus être à deux genoux devant vous, car vous requiers pitié & merci. —Me tourmentés bien durement. —Le beau Charles raconta de point en point toute son aventure. A la fin du récit, la damoiselle baissa la tête & tint sa bouche close. Etoit à deux ge-

noux le beau Charles, & chapeau dans ses deux mains. Deux larmes tomberent des yeux de la damoiselle, puis deux autres, puis pleura. Pleuroit aussi le beau Charles, & avec son mouchoir recueilloit larmes précieuses de la damoiselle; vouloit essuyer sa paupiere, le repoussa, mais sans courroux, & avec cette douleur qui trouble davantage. Elle se leva, & lui dit, vous souviendrés de ces larmes que me faites verser; adieu. — Vouloit la retenir; elle l'en empêcha. N'eut pas la force de changer de place. Arrosoit de ses larmes, le gazon qu'elle venoit de quitter. Lui parloit comme si elle étoit présente. N'osoit l'appeller, de peur qu'on ne l'entendît, & que son indiscrétion ne causât des peines à sa da-

moiselle. — Sens bien, se disoit-il; qu'ai grand tort; ah! tant est difficile de ne s'abandonner au penchant qui nous mene vers beauté! Amour ne devois oublier le glorieux servage, dans lequel étois tenu. O que ai mal fait de compromettre ma foi, de céder à jouissance fugitive, & que n'estime guere.... O si lisiés dans mon ame, damoiselle honorée, verriés que ne suis capable de renouveller telle injure. Vous ai prouvé que vous aimois, en ne dissimulant la vérité.

Il éprouva cruellement que tout n'est pas rose en amour. Epines abondent-là, comme en autre chose. La damoiselle conservoit ressentiment; tout ce que le beau Charles tentoit, étoit inutile. N'ai jamais pu définir ce passage subit d'amour

à indifférence; euffiés dit que la damoifelle connoiffoit à peine fon doux ami; étoit tenu à une diftance effrayante. Sembloit qu'elle ne l'entendoit plus, parloit une autre langue, avoit un autre accent. Un inftánt avoit fuffi pour faire de l'ami, un étranger dédaigné.

Un jour lui préfentoit fa main, pour la conduire à la chapelle du châtel, ne la refufa point, mais lui donna la fienne, froide, fans expreffion, cette main n'avoit plus d'ame; ne connois rien d'auffi déchirant que telle indifférence & telle tranquillité; fuis cependant bien éloigné de condamner cette maniere. La fierté fied à une damoifelle; la colere la compromet, un maintien froid eft le feul qui lui convienne.

Combien de lettres tendres! combien de fermens! tout étoit en pure perte. Que devenoit-elle? Elle aimoit. C'eſt vous dire qu'elle gémiſſoit en ſecret. Sur ſa table étoient ouvertes toutes les lettres du beau Charles, comparoit l'une à l'autre; & ſa journée ſe paſſoit à recueillir dans ſes lectures, tantôt un ſentiment de bienveillance, tantôt une émotion de colere. Son doux ami coupable étoit trop au-deſſous d'elle, ſon doux ami repentant, n'étoit pas encore ſon égal. Si jamais damoiſelle a ſenti la dignité de Dame d'honneur, & la valeur du guerdon d'amour, qu'elle pouvoit donner, c'étoit la damoiſelle du Maine. Avoit abjuré l'amour tyran; mais demandoit un ami délicat; vouloit un ſentiment excluſif, ne voyoit

qu'une abſolue dépendance qui fût ſuffiſante, pour mériter le don de ſa foi. O Dames qui me lirés, ſi reſſembliés toutes à ma damoiſelle, en ſeriés cent fois plus reſpectées & plus heureuſes. La délicateſſe que nous inſpireriés, aſſureroit votre bonheur & le nôtre.

La douleur ſillonnoit déjà les joues fleuries du beau Charles. Ses nuits étoient cruelles, ſes jours affreux; ennuis ſans nombre ſembloient gravés ſur ſon front. Ai perdu ma damoiſelle, diſoit-il, las! ai perdu bonheur, paix, & le bien de ma vie. Lui reſtoit un eſpoir, celui de mourir bientôt. Un courrier de Charles VIII lui apporta l'ordre de revenir à la Cour. Le lut froidement, & pria le courrier de le porter à ſa damoiſelle. N'a-

voit ajouté que deux mots, *vais partir*.

Cette lecture troubla la damoiselle. Se mit à son croisillon & vit les apprêts du départ : à peine eut assés de force pour se retirer, & tomber sur son lit. Revenue à elle, se mit à pleurer; descendit toute seule dans la cour. Ne veus de vous, avoit-elle dit à sa bonne, ne me suivés. Passa devant le beau Charles, qui piteusement la salua de son couvre-chef, & qui osa lui dire : damoiselle, où allés-vous si tristement? —La damoiselle en sanglottant, lui dit : vais dans cette avenue, pleurer. —Ai besoin aussi de pleurer, vais vous suivre. —Comme il vous plaira. —Ah! damoiselle : me donnés la mort : —Méchant, me l'avés donnée vous-même. —N'avés ne

amour, ne pitié. — Plût à Dieu! — Merci, damoiselle! vous le demande à deux genoux. — Beau Charles, ne le mérités. — Voulés mon trépas, serés obéie, adieu, vais chercher les dangers. — Qu'avés dit? voulés donc que je meure, le voulés. — Douce amie, dites paroles consolantes, tant ai souffert; si ce n'est trop, baillés-moi pénitence, & mettés-y un terme, serai moins à plaindre, tant qu'espoir me soutiendra. Onc ne fûtes tant aimée. — Si pouvois vous croire! — Si eus tort une fois, ne faut penser que recommence. — Si pouvois vous croire! — Quel garant demandés-vous? — M'avés ôté, en me trompant, le seul garant qu'eussiés à me donner, ma confiance en vous, tant franche, tant pleine: ô Dieu! quel

trésor avés perdu! — M'accablés, me tués; ai donc perdu ce précieux trésor! — Las! non ne l'avés entiérement perdu; êtes le maître de le ravoir encore tout entier. — Bien de ma vie! ô damoiselle, verrés si saurai le conserver. — Quelles dures journées m'avés fait passer! — Qu'ai enduré de maux, douce amie! — A donc partés? — Le Roi le veut. — Le veulx aussi. Devoir vous appelle, gloire vous attend, allés, mais ne partés que demain. — A donc suis encore aimé!

Pas n'est besoin que vous raconte ses adieux & sa douleur; la damoiselle exigea mille sermens, & ne fut contente; elle n'en fit qu'un, & le beau fils fut content. Il est parti. Charles VIII se disposoit à passer en Italie. Charles-le-Bon le

ſuivit. Les premiers pas du Roi furent brillans. Accueilli à Florence & dans Rome avec un air de fête, il reçut dans cette derniere ville, la ceſſion des droits de Paléologue ſur l'Empire de Conſtantinople; ceſſion qu'il n'eut onc envie de faire valoir. Délivra les Piſans du joug des Toſcans. On lui livra à Rome Zizime, frere de Bajazet; entra dans Naples en vainqueur, revêtu des ornemens Impériaux. Six mois lui ſuffirent pour toutes ſes conquêtes; tant de victoires, & tant de triomphes enflerent trop la vanité de ce Roi, ſi frêle de corps & d'eſprit, & ſi galant; & qui ne ſut jamais conduire ſagement l'Etat. Ses Ambaſſadeurs le ſervoient auſſi mal, qu'il étoit bien ſecondé par ſes ſoldats, Une ligue s'étoit for-

mée contre lui, entre Maximilien, l'Archiduc son fils, Ferdinand, Roi d'Aragon, Henri VII, Ludovic Sforce & les Vénitiens; il rentra avec peine en France, & ne dut ce bonheur qu'au succès de la bataille de Fornoue, où il donna des preuves de la plus grande valeur : il battit l'armée confédérée, commandée par le Marquis de Mantoue. Le Comte de Vendôme, ayeul d'Antoine de Bourbon, qui commandoit l'armée du Roi, s'étoit signalé par son courage & par la sagesse de ses opérations. Charles-le-Bon s'y distingua & contribua plus que tout autre, à la victoire de Séminare, il y fut blessé d'un coup de pertuisanne.

J'ai pressé les événemens, pour donner en raccourci la marche de

Charles VIII dans les intervalles d'une bataille à l'autre, Charles-le-Bon vit & fit choses que dois raconter. Lors offroit l'Italie grandes singularités. Vais les déduire.



CHAPITRE V.

Singularités remarquables à la Cour de Plaisance; gouvernement de Marie d'Anjou, & gentillesses de cette Comtesse; jeux Provençaux & Italiens. Amour d'Aloise Dalviano, envers le beau Charles. Départ des Chevaliers François.

Avoit été compris Charles-le-Bon, dans les neuf preux que Charles VIII avoit choisis pour défendre sa personne, & le suivre en tous lieux; Adrien de Montbrun étoit à la tête de ces neuf vaillans & aimables preux, qui avoient juré de ne faire quartier aux Espagnols, & aux Dames. Le premier devoir que

que remplirent fut d'aller s'agenouiller devant le Saint-Pere, de baiser à la troisieme génuflexion sa camuse pantoufle de drap rouge, bordée d'un cordonnet d'or de mince aloi. Charles-le Bon étoit le plus jeune de tous & le plus dévotieux; pendant que ses compagnons recevoient des reliques, des antiphonaires, & aulcuns des manuscrits tirés de la Bibliotheque que naguere venoit de rassembler Nicolas V dans le Vatican, lui se tint genouil en terre, & lui dit : bénit Pape, ai ma Dame & honorée mere, dévotieuse autant que possible, à regret vois que chemine devers vieillesse; ne sauroit manger au saint temps de carême huile d'olive, ni de noix; gracieusés-moi d'une permission, bénit Pape, qui

lui donne licence, & sûreté de conscience, pour manger du beurre en carême. — Le Saint-Pere sourit à la bonhomie de Charles-le-Bon, le releva avec un geste d'amitié, & lui fit présent d'une bulle dispensatoire pour sa mere & pour lui, laquelle est soigneusement conservée dans le trésor de la maison d'Armagnac. Ne furent chiches de telle faveur les Papes, tant que durerent les guerres d'Italie. Amadouoient de la sorte les bons esprits, & si bien savés l'histoire, saurés que depuis les croisades jusques à la fin du regne de Henri III, l'Europe fut peuplée de Saints, envoyés dans boëtes, bien rempaillées par le Saint-Pere, qui les déterroit à merci. Et n'y a en France grande maison qui n'ait dans son

chartrier, une bulle, un bref, & un reliquaire.

Faut que vous dise encore ce qu'avons reçu de l'Italie. Avant que Charles VIII eût entrepris cette guerre, les Chevaliers François, braves, & amis de leur Roi, n'avoient vu s'établir une grande distance, entre eux & le Trône. Les veuves de leurs maîtres ne tenoient à dérogeance d'épouser des Gentilshommes. On se présentoit dans l'appartement du Roi, on s'y tenoit tête couverte, & on n'ôtoit son couvre-chef qu'en lui parlant, ou quand il leur parloit. Une sorte d'ordre, fondé sur les principes de la nature, permettoit au courage de se développer, & l'aiguillonnoit par l'espérance certaine des dignités. N'étoit besoin d'aller mendiant par

baſſeſſes, l'amitié des Favoris & bienveillance des Favorites. N'étoit beſoin de venir en Cour. Services parloient haut, & plus haut parloient ces braves preux qui ſe faiſoient écouter.

Depuis le voyage d'Italie, les François quitterent leurs anciens habits, & leurs cheveux; prirent les mœurs baſſes des Italiens, devinrent flatteurs & rampans. Louis XII, ayant admis aux premieres charges de la Couronne, Trivulce, Galeas, d'Aubigni & beaucoup d'autres, on vit s'établir inſenſiblement le cérémonial Milanès & la corruption Napolitaine. François I empira le mal, car avoit autant de vanité que de courage, & tant étoit fou, que onc ne ſongea au bien de l'ordre, & pouvoit-on dire de lui, ce qu'une

Dame dévote disoit d'un de nos Rois mourant : *cet homme n'a jamais aimé que lui.* Tels Rois sont vrais fléaux. Le ciel nous en préserve.

Devons à l'Italie autres plus grands désordres. Les François s'abandonnerent à une licence, dont toute l'Europe étoit témoin. A Naples se signalerent dans les jeux de toute espece, & c'est-là qu'ils prirent ce mal de Naples, dont avons outrecuidante mémoire. Alors commencerent les François de prendre ce ton de légéreté qu'ils n'ont plus abandonné. Sembloit qu'eussent perdu le souvenir de la France & de leurs Dames, tant étoient esbahis des bonnes graces des Dames de l'Italie. A leur retour ne tenoient compte que d'elles, par leurs regrets alloient bravant les Dames

Françoises..... un esprit national échauffa icelles, se défendirent. Les satyres furent répandues, les injures s'écrivirent sans pudeur, & blesserent les oreilles délicates. Faisoient assaut de beauté avec les Italiennes, & comme Vénus, vantoient à nu leurs nudités. La langue, il est vrai, n'étoit ni si fine, ni si souple, ni pudibonde; nommoit, comme un enfançon, tout par son nom. Si de nos jours Moliere a pu faire passer sur le Théâtre, ces mots grossiers de cocu, de concubinage; s'il a pu représenter son George Dandin devant Louis XIV, certes Jean Marot a pu dire sous Charles VIII, en parlant des Italiennes,

Elles sont cocus pour argent,
Et nous autres pour le plaisir (1).

(1) La fin d'une des épîtres du même Auteur,

Si aulcuns de nous murmurent ; & de telle licence, & du cérémonial de Cour, & de la bassesse qui fit naître la faveur, qu'ils s'en prennent à l'Italie, qui, en même-temps qu'elle nous dispensoit des reliquaires, des chapelets, nous envoya des vices, des mœurs lâches, viles & efféminées. O! quand vais considérant l'entourage de tant de Rois ; & que

---

est trop plaisante pour que nous ne cédions point à l'envie de la transcrire. On mesurera l'étendue de l'intervalle que Chaulieu, Bernis, Voltaire, &c. ont mise entre ce siecle & le nôtre. C'est aujourd'hui qu'on sait s'arrêter, & qu'on sait jetter des gazes ingénieuses.

S'aulcun avoit esprit spirituel,
Tant que fut tel d'aviser leurs abus ;
Il cognoîtroit que sous notre mantel
N'y a rien fors que le beau naturel ;
Et que tout bel avons tant sus que jus,
Tetins aigus, membres blancs & charnus.
Puis ces gros culs, pour l'amoureuse affaire,
Si bien troussés qu'il n'y a que refaire.

vois qu'iceux qui vont rampant; ſont d'auſſi noble race que moi, m'esbahis, & ne ſais ſi ſuis Chevalier, & ſi tels Souverains ne ſont des Dieux.

N'entreprendrai de décrire les galans tournois que ſe donnerent. N'y eut débris de lances. Bras de Cavaliers Italiens étoient trop efféminés. Les Allemands y porterent glorieuſement leur blaſon, les Italiens des énigmes & des rubans, les François leurs chevaux & leurs deviſes, les Eſpagnols leur *ſuperbe*, & leurs chiffres. Suis las de raconter tels faits d'armes, que décrivoit ſi longuement mon devancier Nicolas d'Herberay. Ne croyons plus ni à Fées ni à Géans. La boëte des enchantemens d'Armide eſt fermée à toujours; n'aurai garde de l'ouvrir.

Y a de par le monde assés de beaux yeux, pour produire plus merveilleux enchantemens que ceux de la Fée Urgande.

Arrivé à Plaisance, Charles-le-Bon commença de voir choses prodigieuses. Marie d'Anjou tenoit Cour. Oh! quelle Cour! ami Lecteur, aurés peine à me croire; & n'ose vous affirmer vérité. Onc ne se vit Reine tant affable, tant bien disante; courtoisie & doux vouloir relevoient ses appas. N'avoit fierté aulcune. Auriés dit l'amie de tout le monde, & la Reine de tout le monde. Si sur Trônes modernes venoient s'asseoir plus souvent telles Dames, serions heureux, & vous jure que ne guerroyerions point. Sa Cour étoit remplie de Dames galantes, ne s'y entendoit du matin

au ſoir que le ſon des inſtrumens, ou le pas des chevaux qu'amour faiſoit caracoler ſur la blanche arêne, pour l'honneur des Dames. Chacune avoit *le chacun*. La Reine auſſi. Tout alloit bien juſques-là.

Mais ſe prit à rire le beau Charles, quand vit paroître les galans Chevaliers. Tant étoient mignons & frêles, tant délicate étoit leur voix; ſavoient danſer avec grace, ſoupirer de douce maniere, chanter amoureuſement. Dans leurs yeux voyiés langueur, pamoiſon; ſur leurs levres chanſons, ſoupirs & amour : tant étoient enrubanés, tant parfumés! Vrai Dieu! ſe dit-il, ſont-ce-là des hommes?—Oui, lui répondit un de ces Sforce, qui alors n'étoit qu'un ſoldat, & on les nomme des Favoris. —Grand

merci. Ne connoiſſois ce mot qui vient de faveur de belles Dames ſans doute : —Et qui s'entend ici, reprit Sforce, de ceux qui poſſedent grandes charges & dignités de Cour. —Ne vous entends point. — Vais m'expliquer. Seyés-vous. Ce petit homme que voyés, nez au vent, effronté, parlant beaucoup, vrai brouillon, barriolé de rubans comme la haquenée du Saint-Pere, fut Page dans ſon enfance de la Reine, eut l'honneur de monter ſur le mulet de devant de Sa Majeſté, ce qui eſt grande faveur, & tant bien caracoloit, que fut nommé Connétable & Favori. —Mesbahiſſés, c'eſt choſe toute contraire en France, choiſiſſons de grands hommes pour grandes charges ! — Faites bien ; mais crains qu'un jour, ne nous imi-

tiés ; votre Roi aime, dit-on, les femmes, les appellera à ſa Cour, & en adviendra comme ici. — Le penſés ! — Oui. Regardés celui-ci, n'a point d'ayeux, eſt venu d'hier ; mais danſoit bien, faiſoit ſingeries, & ſa fortune fut faite, il eſt Chancelier du Royaume. — Baſte : vous devine, ſais de quelle maniere ſe diſtribuent ici les faveurs, & ce que dois penſer des Favoris. — Ici, le chemin des graces n'eſt ni à la guerre, ni dans les Provinces, mais à la Cour, ni de jour, mais de nuit. Une nuitée de belle Dame a élevé le lendemain bien haut, l'aventurier favoriſé. — Avois plus haute opinion des Dames. — N'oſe vous dire qu'avés tort, car les aime comme un autre : mais lieux où les verrés maitreſſes, ſoyés certain que recher-

cheront iceux qui auront avec elles rapports de gentillesses, de taille, de douceur, & de gracieuse mollesse. Qu'il vous souvienne du Nain de cet Empereur de Constantinople, qui perça à coups d'épée le Géant qu'on avoit attaché, & qu'on lui avoit présenté pour son amusement. Ainsi sont les Dames. Ne verrés point de Géants, où auront empire. Si restés ici quelque temps, serés contraint de vous assouplir à choses plaisantes; car occupations que vous donneront, seront opposées à icelles qu'avés exercées jusques aujourd'hui. — Grand merci. Me doute bien qu'en telle Cour, n'y a récompense pour un bon soldat. — Avés deviné; soldats meurent de faim. L'or enrichit des Danseurs, des Musiciens, & des

Cochers. — Vous plains. — Non ; car mes pareils feront révolutions. — Le pense comme vous.

En effet, le beau Charles ne vit auprès de la Reine que les Nains de Cour nommés Favoris. Ne vit galonnés que valets musiciens, & gentils pigmées. Etoit occupée Marie d'Anjou & toute sa Cour, à inventer une danse nouvelle, plus vive que la piémontoise, & que les sarabandes Castillanes. Depuis huit jours, un Menestrel Provençal avoit apporté des Isles d'Hieres, un tambourin Moresque, & le galoubet Grec. Ce tambourin long, à cordes détendues, étoit battu par une baguette légere, à large pomeau d'ébene, & le Menestrel le portoit pendu à son coude gauche, & de la main senestre tenoit à sa bouche

le galoubet nouveau, dont le ſifflement aigu imitoit les inflexions du roſſignol, & le cri de la pie. On avoit conclu après un conſeil réfléchi, de réſerver le tambourin & le galoubet pour la danſe ſous l'ormel, défendu d'en faire uſage dans les villes & dans les maiſons, n'étant lieux aſſés inſpirans pour la gaité. Dieu ſait comme le Meneſtrel étoit comblé de biens! Gardés-vous de médire des Dames qui aiment leur plaiſir, Artiſtes & Muſiciens! en connois beaucoup parmi vous qui ne valent pas mieux, & ſont auſſi riches qne les Meneſtrels. N'y a de reſſource pour les beaux-arts, qu'auprès de Dames coquettes.

Un concours étoit ouvert pour l'invention d'une danſe nouvelle. Rioit ſon ſaoul le beau Charles,

& ne l'osoit tant que l'eût voulu; en fit seulement la grimace. Les premiers qui ouvrirent la lutte dansante, furent deux Catalans. N'ai rien vu d'aussi pittoresque que leur vêtement & leur physionomie. Portoit le Catalan, pantouffles de maroquin verd à talons rouges; une braye de soie noire & longue, tomboit jusqu'aux talons, & laissoit à peine voir un bas blanc. Un corset rouge, ceint aux hanches d'une ceinture verte; une casaque noire, qui ne descendoit que jusqu'au reins, faisoit son habillement; ses cheveux étoient serrés dans un réseau rouge, d'où pendoit sur la nuque, un cordon noir, terminé par un gland flottant. De longues pandeloques descendoient de ses oreilles. Sa danseuse, toute vêtue

de noir, à la réserve d'une piece d'estomac qui étoit verte, le sein couvert d'une large guimpe, avoit les cheveux tressés, & la tresse étoit fixée en rond sur le sommet de la tête par une longue épingle. C'étoient minois gentils à voir; danserent, & de leurs doigts, & de leurs pieds, marquerent la cadence. Les castagnettes claquoient, & ne se lassoient; chantoient en dansant. Reçurent vifs applaudissemens, mais n'obtinrent le prix.

Matelots Provençaux vinrent figurer leur danse; tant étoient vifs leurs pas de rigaudon; auroient remporté la couronne, si telle danse n'avoit jà été connue. Deux Allemands se présenterent: étoient bien taillés; le garçon étoit beau, la fille jolie: leurs bras entrelacés se tenoient

nonchalamment par la ceinture : commencerent par une mesure à trois temps, sembloient abandonner leur jambe sans autre dessein que de marquer du talon la cadence; mais tant leurs yeux se regardoient, tant se tenoient par les mains! tantôt sembloient jouer, & se refuser cette main qu'ils se présentoient; tantôt se reprenant, se rapprochoient de tant près, que leurs bouches se touchoient, & leurs haleines se confondoient. Puis faisoient de leurs bras des arceaux, sous lequel passoient tour-à-tour, tournoient & pirouettoient, puis courbés jusques à la ceinture, & enlacés, ne mouvoient que la moitié du corps, & se retrouvoient enfin, fixés cœur contre cœur; puis se quittoient, s'éloignoient, mais bien

ſe voyoit que c'étoit à regret, tournoient, revenoient, & tomboient dans les bras l'un de l'autre, comme en pamoiſon, & ne ſe relevoient que par un mouvement doux, & un balancement ſoutenu ſur la pointe d'un pied docile. Et puis, comme s'ils avoient voulu donner une définition parfaite de la danſe, qui mene toujours à folie & à ivreſſe, tant tournoient qu'en perdoient la tête, & que chanceloient ſur leurs jambes : bien rare eſt que danſeuſe aimable ne chancelle ainſi ſur la fin de la danſe.

Les Allemands obtinrent la préférence ; la Reine ordonna qu'on combineroit leurs pas, qu'on chiffreroit les figures, & que cette ſaltation ſeroit nommée *Allemande*. Permis aux danſeurs d'ajouter de

nouvelles figures, ſelon le plaiſir qu'ils trouveroient à la danſe; on les invitoit à ne la danſer jamais machinalement, mais avec leurs amies, & de faire enſorte de peindre dans leurs yeux le plaiſir du moment, & quelque ſouvenir d'amour. On les prioit de n'oublier que telle danſe n'eſt que le prélude d'un plaiſir plus grand, & qu'en la finiſſant, eſt néceſſaire de laiſſer à deviner que autre choſe va ſe paſſer. Loin ces danſeurs de métier, qui portent dans un quadrille des figures froides, & ne forment des pas que par réminiſcence. On prioit de danſer, ſur-tout dans les campagnes, & toujours au bruit du tambourin & du galoubet. Jamais au ſon du violon, ni du *ron*, *ron* de la baſſe.

Etoit émerveillé le beau Charles de l'importance qu'on mettoit à un plaisir. Une fête qu'un Edit du Roi ordonne, est rarement une véritable & pleine fête. Charles-Quint en fut trop convaincu, quand vit si mal réussir les courses de bagues, & les luttes qu'il avoit établies en Flandres. Ou les fêtes sont nationales, & sortent du cerveau de la nation, ou elles ne se soutiennent point. Il étoit encore plus esbahi de l'allure des Plaisantins. Etoient vraiment *plaisans*, & c'est d'eux que nous est venu ce mot, ainsi que celui de *libertin*. (O devons de belles découvertes à l'Italie!) Dans les doigts des Plaisantins se voyoient portraits, colliers d'or, devises, bagues remplies de cheveux, en façon de reliquaires

placés sous verre. On ne voyoit d'artisans occupés, que ceux qui travailloient l'or, en imperceptibles bijouteries, ou tailloient les grenats. Rien de hardi ne s'entreprenoit. Le genre des occupations rappetissoit continuellement les Plaisantins.

On n'entendoit aulcun discours, où le nom d'une Dame ne fût mêlé. L'Eglise chommoit les Patrons, mais les Courtisans n'avoient que des Patrones; aussi falloit les voir, gentiment danser sur un pied. N'en étoit aulcun qui ne voulût paroître sur un grand pied. On ne va guere loin avec telle allure; on cloche quand on marche ainsi, & delà vient le proverbe jovial de *cloche-pied*; qui nous est venu de l'Italie. Et depuis ce temps avons tant & plus cloché auprès des belles Dames.

Cheminoient les gentils paladins de Plaiſance, caparaçonés de larges fraiſes, & portant en main un bilboquet, avec lequel faiſoient aſſaut d'adreſſe. Aulcuns prétendoient que ce jeu étoit une image du joli jeu d'amour, difficile à atteindre, & à fixer.

Courſes de chevaux ne ſe faiſoient, & toutefois voyoit-on beaucoup de Seigneurs à cheval; ne couroient les bagues, mais les dignités, & les bénéfices. L'uſage vouloit que le cheval portât le nom de la charge que le Cavalier ſollicitoit. Ainſi, tel qui couroit une Ambaſſade, nommoit ſon cheval l'*Ambaſſadeur*; un autre qui prétendoit à la Chancellerie; appelloit ſa bête *le Chancelier*; celui-ci, nommoit ſon bidet *le Gentilhomme de*

la Chambre, celui-là donnoit à ſa monture le nom de *Préſident*; un autre, par le même abus, nommoit la ſienne l'*Evêque*; quelquefois étoit permis de confondre l'homme & le cheval, & de prendre l'un pour l'autre, ſans être méchant; comme autrefois les Grecs confondoient la monture & le Cavalier, ſous la dénomination de *centaure*. Le meilleur cheval, celui qui alloit & venoit le plus ſouvent, qui paſſadoit dextrement, qui ſe tenoit plus long-temps ſur pied, procuroit à ſon maître les moyens de ſe montrer ſans ceſſe, & de l'emporter de vîteſſe, ou d'importunité; ainſi, voyés, ami Lecteur, que c'étoit le cheval qu'on récompenſoit dans le Cavalier, ſans s'inquiéter ſi l'homme valoit mieux que la bête, ou ſi ce n'étoit que la

même

même chose. Malheur à ceux qui alloient à pied! ils n'arrivoient jamais à point. Quelque mérite qu'ils eussent, on leur préféroit les Cavaliers. C'est encore de même aujourd'hui, dans aulcuns pays du monde. O si pouvois oublier qu'écris l'Histoire de Charles le-Bon, que de choses me pourrois permettre! O mon ami Rabelais! vous relirois, & appliquerois ce que dis des Plaisantins, à autres Cours, comme faisiés dans votre heureux pays de *Papymanie*.

Reviens à Plaisance. En tel pays, c'est chose naturelle que faut plaire aux Dames. Gazettes en telle Cour ne viennent de la voie du peuple, ni de l'armée; y a défense de croire à la renommée des braves. Ne gagne rien celui qui n'a que suffrage de

la ville. Besoin est d'entendre la Cour; c'est là que se fabrique & que souffle vent de mensonge, bon vent qui grossit, & répand non vain bruit, mais paroles dorées, & procure guerdon, ruban, graces, pouvoir. C'est là que les plus belles mains du monde, paîtrissent & tirent de leur ruelle, un Héros bien conditionné, bien aimable, jamais grand, mais fait de telle maniere, qu'en le voyant, tout le monde dit : voilà un vrai minois de Favori, & tels minois sont les plus avantageux.

Charles-le-Bon portoit une figure à mériter faveur, mais son cœur étoit resté entier auprès de sa damoiselle; ne font fortune en Cour, tels Chevaliers préoccupés. Quand on arrive en tel endroit, besoin

eſt d'avoir un naturel ſouple comme hermine, de mentir comme un page, d'être tout à toutes, comme un Intendant, de ſe torturer comme un valet, pour paroître ſous un dehors gracieux. Le bon laboureur tourne ſa terre, pour qu'elle produiſe, le brave tire parti de ſon courage, le ſavant écrit pour mériter eſtime, le courtiſan fait valoir ſa perſonne, la met à prix, & vend ou afferme ſa gentilleſſe, ſes graces, ſon menſonge, & voire ſon amour; va au dîner, va au coucher, va au jeu, ſe met en parade, guette une œillade, feint exceſſive reconnoiſſance, & grand contentement. En ai vu de tels courtiſans mainte & mainte fois, en ai ri, & malgré l'uſage n'ai jamais pu m'empêcher de rire, quand

ai vu tirer un Général, ou un Ministre de telle classe.

Personne ne parloit pour Charles-le-Bon, car lui n'avoit suivi personne. A la Cour quand Dames se taisent sur notre compte, sommes nuls. Tous les Chevaliers François gaillardement se comportoient. Entre eux étoit passé en mode ce proverbe : *Sommes en lieu de plaisance.* Tous avoient perdu la mémoire de leurs Dames de Paris. Le seul Charles étoit resté fidele à son servage. Aloise d'Alviano avoit jetté un regard de convoitise sur lui. Et avoit juré de vaincre cette longue indifférence. Pour avoir un prétexte de parler de lui, se mit à en médire. En dit choses tant couardes, tant vilaines, que le beau Charles en fut offensé. Guetta

l'occafion de la rencontrer, faifoit femblant de l'éviter la Ducheffe, enfin, fe trouva près d'elle dans un labyrinthe des jardins du château. Dame, lui dit-il, ai appris qu'ai eu le malheur de vous déplaire, fi ai fait faute, n'en ai eu le méchant vouloir. Ah! Dame fi poffible étoit que duffe avouer chofes fecretes de mon cœur, & ce que porte dans mes arrieres penfées, feriés perfuadée que n'y a rien en moi qui ne foit pour vous, tourné à eftime & à bienveillance. Si ai forfait à votre endroit, vous requiers merci. — Peut-être vous a t-on raconté, beau Sire, chofes outrecuidantes, que n'aurai dites. Vrai eft que vous ai accufé d'infouciance, de n'avoir ame de Chevalier, car vrai Paladin eft fenfible :

amour & guerre vont ſe réchauffant au même feu, l'un ne va ſans l'autre. Puiſque n'aimés beau Chevalier, donc ne ſavés combattre. — Si connoiſſiés le mien cœur, verriés que eſt tout brûlant. C'eſt braſier allumé, & ſi connoiſſiés la damoiſelle qui l'a enflammé, diriés : impoſſible eſt que ne ſoit toujours aimant. — N'oſe vous croire, car ſenſibilité paroît, ſe décele; n'ai rien vu, rien ouï de vous qui la manifeſte. Vos yeux ne m'ont rien appris, votre voix tranquille rend des ſons froidement meſurés. On n'eſt pas ainſi quand on eſt aimant. Comme il eſt vrai que les Dames inſpirent amour. Par reconnoiſſance du bonheur qu'on éprouve auprès d'une d'elles, il eſt juſte qu'on les recherche toutes. Et puis la beauté leve par-tout ſon

droit de péage. Entends conter des merveilles du Roi Charles VIII & des Chevaliers François : renommée ne dit rien de vous. —Renommée a tort. —Le croyés! —Vous le jure. —Tenés, prenés ma main, froid Chevalier, eh! serrés-la; faut donc vous dire de la baiser, baisés encore. Mais voyés si aulcun ne seroit par-là... ne verroit... voyés... Ah! vois bien que m'étois trompée... Faut vous fuir.... M'éloigne..... Me perds dans ce labyrinthe, adieu... Non.... venés.... si saviés courir... crains que ne fuie assés vîte.... ô m'attrapperés.... merci de moi....

O beau Charles! fut-il cas tant hazardeux!.... trembloit.... suoit de la tête aux pieds. Damoiselle, damoiselle, s'écria-t-il,.... vais trahir la foi que vous ai donnée.

—Il ne s'empressoit point de suivre les pas de la Duchesse..... L'appelloit ; — Où êtes-vous Chevalier François ? — Vous cherche, disoit-il, & au lieu de prendre le sentier heureux, s'éloignoit, se replioit dans d'autres detours : la Duchesse le suivoit, le cherchoit ; heureusement rencontra Adrien de Montbrun, à qui il raconta son aventure. — Entends-tu sa voix Adrien, vas, cours, sois heureux, sois heureux, ne dis mot, & quand auras satisfait cette Duchesse emportée, échappe-toi, prendrai ta place, parlerai & me croira le Favori, & moi n'aurai tombé dans sa déplaisance, & aurai conservé la foi qu'ai jurée à ma damoiselle.

Ainsi fit le vaillant Adrien de Montbrun ; malgré le galant rendés-

vous qu'il alloit remplir, tant soupira la Duchesse, que lui promit faveurs brillantes. Revint prendre sa place le beau Charles, n'apperçut le change la Duchesse, & continua à lui parler amoureusement. Se séparerent contens & le lendemain devoit paroître le beau Charles, en grande faveur à la Cour. En fut jaloux l'aimable Roi Charles VIII, car courtisoit la Duchesse, qui ne l'avoit accueilli. Rioit sous cape de la méprise. Verrés dans peu, ami Lecteur, que va payer cher telle méprise.

Le départ offroit groupes plaisans, & catastrophe rare. Toutes les Dames s'étoient rassemblées sur un amphithéâtre, tous les Chevaliers venoient à la fête, donner baise-mains, acolades, & recevoir

rubans, devises, portraits, écharpe. Etoient bariolés de la tête à la ceinture, panaches flottoient sur leurs cimiers. Le beau Charles reçut de la Duchesse beau portrait, cheveux blonds, reliquaire enrichi, & une écharpe brodée, avec des caracteres emblématiques d'amour. Baisa la main de la Duchesse, donna une boucle de cheveux qu'elle lui demandoit, en la donnant disoit tout bas : *par l'honneur renie ce don que ne fais d'amoureuse merci, ains par contrainte & obligeance.* A peine il étoit éloigné de Plaisance qu'il remit à son ami Adrien, les présens qu'il avoit reçus. Les as gagnés, te les baille. A toi appartiennent, c'est à toi à t'en parer. Ne veus rien porter que les couleurs de ma damoiselle, & le collier de mon Roi. —Adrien

rioit de sa bonne foi. Ne sais par quelle singularité tant aimons à rire aux dépens des amans fideles dans leur servage. Les Amadis, si tendres, si constans, si plaintifs, nous font bâiller. Tant y a que uniformité est chose bien déplaisante. Adrien, frappant sur l'épaule de Charles, lui dit, mais t'ai vu aux genoux de la belle veuve d'amour; sais que long-temps as gardé beau souvenir de Rosine, as cueilli fleur, quand se trouvoit proche de buisson fleuri. — Oui, ai cueilli fleur, mais fleur du moment, n'ai promis de revenir, n'ai juré, ne me suis lié, y a loin de picorer çà & là, quand nature le veut, à la chose que me reprochés, Adrien. Ne manquerai point à ma foi, ce n'est manquer que de céder à mouvement

ſubit & de paſſage. La Ducheſſe vouloit que me déclaraſſe ſon Chevalier. Non, ai je dit tout bas, tout ceci eſt pour Adrien, ai juré pour toi. Serai & veus être ſans reproche aux yeux de ma damoiſelle.

Charles VIII & les Chevaliers François, trop ſe reſſouvinrent de ce qu'avoient vu à Plaiſance. Le petit Roi en revint enflé de ſuffiſance, & les Courtiſans rappétiſſés de baſſeſſe. Rechercherent faveur. Rang de Favori parut plus convenable que renommée de preux. Là finirent ces renoms de Chevalerie & de bravoure. Les uns revinrent auſſi bas que des Napolitains, le Roi auſſi cérémonieux que les Milanés. Et ſi en France, vîtes depuis, François I venir s'aſſeoir aux noces d'un Banquier, ce fut pour la

derniere fois. Plus ne daignerent faire telle faveur à Gentilshommes ; crurent au contraire les honorer beaucoup en les invitant rarement à la table Royale. O quelle sottise! allés voir, ami Lecteur, à quel point telle fierté étoit portée à Boulogne, où Charles VIII arriva.



CHAPITRE VI.

CHOSES plaisantes que le bon Charles vit à Boulogne, conversation avec un Comte.

N'AVÉS connu dans le monde chrétien, ville semblable. N'y avoit Citadin, qui ne se fît descendre de noble lignée, & qui plutôt que d'avoir un homme de bien, un homme utile pour tronc généalogique, ne se fût greffé sur une tige Romaine, bien obscure, bien équivoque, ou qui ne descendît du palefrenier du cheval de bataille de Clodion, de Didier, ou de Regnacaire; les Boulonois étoient tous Comtes ou Marquis; auriés été en peine de trouver dans si chétif ter-

ritoire, place à tant de grands fiefs; mais avoit-on imité les Espagnols, qui donnent des titres sans assise, d'où vient ce proverbe *châteaux en Espagne*. Parmi tant de nobles arrogans, Boulogne étoit la plus pauvre des villes de l'Italie.

Avoient ces nobles, un vice constitutif, dont des nobles d'autres Royaumes ont été griévement attaqués; c'étoit de voir, d'entendre, & de sentir autrement que le reste des hommes : avoient des idées qui ne convenoient qu'à eux, & ne pouvoient servir à l'utilité commune. Etoient louches, bossus, & marchoient de travers; le beau Charles en rit aussi-tôt qu'il les apperçut, & fut moult esbahi, sitôt qu'il les eut entendus. Ah! c'est bien singulier animal qu'un Comte de Boulogne!

Converſation d'un Comte de Boulogne avec le beau Charles.

Etes bien à plaindre, Comtes; d'être ſi maltraités de la nature?

—La nature! un Comte ne s'en ſoucie guere; ne la connoît. Serois affligé d'avoir des jambes, une taille, une tête, des yeux, comme le reſte des vilains qui doivent me reſpecter; abandonnons aux manans la force, le courage, le travail, ne faiſons cas de la beauté des formes dont quelques-unes de nos Dames ſe ſoucient un peu trop quelquefois, & dont ne nous donnons la peine d'être fâchés.

M'eſt d'avis que ne protegés aſſés l'induſtrie Citadine?

—Ce ſeroit donner trop d'im-

portance à ces manans. Pauvres, ſont ſoumis, oiſifs, n'ont pas d'énergie, & tant mieux. Mais ſitôt qu'on les encourage, ce ſont des hommes; & des hommes actifs, induſtrieux, ſont dangereux pour des Comtes de Boulogne qui croient déroger en travaillant.

— Regardés les Flamands, regardés la Catalogne; voyés les nacelles courir, voler ſur les eaux, le long de l'Archipel juſques à la mer de Provence.

— Voyons autrement. Sommes trop nobles pour eſtimer les marchands, les marins, & les commerçans : des eſclaves, voilà ce qu'il faut à un Etat régi par des Comtes de Boulogne.

— Que devient votre Comte Souverain?

— Est occupé, & suffit à peine aux graves cérémonies du lever, du coucher, des ambassades, des visites, des chasses; & puis arrange sur une échelle autant de nobles qu'il peut. C'est un des plus grands passe-temps de notre Souverain. Ecoutés, & peut-être trouverés vous ce jeu moult plaisant. Quand le Prince est fatigué de l'opiniâtreté de ces nobles qui demandent, sans avoir rien fait de relatif à l'Etat ou à la dignité appétée, il mande deux ou trois nobles qui composent, dit on, son Conseil, & qui sont presque toujours ou plus louches, ou plus bossus, & qui ont une allure plus tortueuse, que tous les autres. Le Conseil tenu, on éleve l'échelle. Chaque échelon porte un numéro indicatif de la grace obtenue; les

nobles, appellés par le Souverain, montent chacun sur l'échelon indiqué. C'est un spectacle esbahissant de joie, de les voir se hisser, & de n'en être ni moins petits, ni moins louches, ni moins bossus. Ont beau vouloir regarder droit, c'est peine perdue. Et la bosse! en vain essaient-ils de la cacher, est impossible que la tache d'un noble en place ne soit vue, & au doigt montrée. En vain empruntent-ils la lorgnette connue, & qu'on appelle à Boulogne *lorgnette premier comis*. Tels verres rarement sont purs, ou trop concaves, ou trop convexes; jamais assés polis, & toujours grossiers à l'usage, rudes au toucher: la lumiere ainsi interceptée s'atténue, se divise, & perd sa force & sa pureté. Défiés-vous de ces *lorgnettes*

prémier comis. Les femmes se mêlent aussi de mener en lisiere le dignitaire bossu & louche, mais elles le rendent aveugle tout-à-fait : le font danser, gambader, & occupent les matinées qu'il doit au peuple, à la lecture de petits, petits billets. Si pour marcher droit ils prennent l'épaule de leurs varlets, c'est bien pis ; vont encore plus de travers. Pour revenir à nos échelons. Le Souverain tourne autour de l'échelle tant qu'il lui plaît, & rit de la tournure des parvenus. Le peuple tourne aussi, & ne rit pas. Quelques maudissons volent en l'air. Quand le Souverain est ennuyé de voir les mêmes nobles sur le même gradin, ou quand il est sollicité par d'autres qui veulent parvenir, il prend un des bâ-

tons de l'échelle : un de ses Conseillers, qui a auprès de lui un office permanent, & un ministere toujours en action, & qu'on nomme le Conseiller *cabale*, prend l'autre bâton ; ils tirent ; les échelons perdent l'appui, roulent l'un sur l'autre, & les bossus aussi. L'égalité est rétablie, & les *tombés*, plus ou moins honteux de leur chûte, ont une contenance plus ou moins honteuse ; quelques-uns attribuent leur revers à leur mal-adresse, d'autres s'en prennent au Conseiller cabale, tous se taisent sur le compte du Roi, & pour cause. Ainsi en va depuis mille ans à Boulogne. Vous riés, & vous avés tort.

—Quel pays ! & votre Souverain comment vit-il ? est-il tranquille ?

—Pourquoi ne le seroit-il pas ?

N'avons que des dignités, n'avons ni force, ni courage, & puis avons une maniere de voir qui ne peut qu'affermir sa souveraineté. Sommes grands Vassaux, régnons sur des petits à notre tour; & faisons croire à ceux-là, que le souverain bien pour eux est dans l'obéissance.

—Le croyent-ils?

—Le Souverain, les Nobles & la Clergie, le leur répetent sans cesse.

—Le moyen qu'il y tienne! Comment vivés-vous?

— Bien. Buvons long-temps, dormons sur de grands fauteuils, montons à cheval, allons à la chasse de grand matin; quand se vient la Saint Hubert, nous nous rassemblons tous, & ne nous séparons qu'après l'octave de la

Saint Martin. On ne peut rien de mieux.

— Et la guerre ?

— Ne la faisons jamais. Avons des Suisses, des Espagnols, des Vénitiens. Prions notre Saint-Pere d'excommunier nos ennemis : le Saint-Pere n'y manque jamais, & tout va au mieux pour les Comtes de Boulogne.

— N'avés grande cure de beau parler, de bien savoir ?

— Au contraire, dédaignons les gens d'étude, & de beau dire. Quand aulcun Comte se mêle de ce méchanisme, a bien soin de taire son nom, ou de n'en mettre que la premiere lettre. Ai vu un temps, où quand un Moine montoit dans la chaire du réfectoire, pour lire pendant le dîner,

prioit Dieu de le préserver d'un mouvement de vanité. Huis sont les Nobles qui sont fiers de ne savoir ni lire, ni écrire.

—Ne sommes guere à l'abri de reproche sur ce point, reprit le beau Charles. Ne faisons consister la science qu'en ces articles-ci : à respecter la religion, à ne mentir, à tenir sa parole, à ne rien souffrir, à mettre son cheval sur le bon pied, à connoître & discerner la voix, à ne craindre ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid.

—Vous ressemblons à peu de choses près.

—Et l'argent si ne vient d'industrie, vient de la terre, & la terre n'a valeur que par industrie.

—Ne vous entends. Argent vient; manant paie : voici comment. Le Souverain

Souverain auroit rougi de pressurer les citadins. Les Nobles dédaignoient l'emploi de lever les tributs. Eûmes recours aux Castillans. Ceux-ci qui tenoient des Juifs & des Arabes, la découverte du bon Livre d'Aristote, les Commentaires d'Averroès, & tant d'autres bons ouvrages, eurent pitié de nous, & nous envoyerent des Arabes qui clôturerent le territoire de Boulogne, compterent toutes les têtes, marquerent toutes les plantes, interrogerent les tailleurs & les cuisiniers, & établirent des impôts de toutes les especes, sur les étoffes, & sur les cuisines, & sur les têtes. Fouillé, dépouillé, amendé, insulté, nargué, après tout cela, le manant paie : il ne lui reste rien, mais tant sont industrieux les Arabes,

tant grand l'impôt soit-il, ils trouvent toujours moyen de le faire payer........ Les Nobles prélevent fortes pensions sur les impôts, & au moyen de leur vue louche, tout semble au mieux pour les Comtes de Boulogne.

— N'a donc le peuple ni ame ni vertu?

—Ne connoissons point *le peuple*. Depuis que Rome n'est plus, le mot s'est perdu avec l'idée. Ne connoissons que le Souverain, le Clergé & les Comtes de Boulogne!

—Vive donc les bossus, les louches, & les Comtes de Boulogne!

—A fait grande faute notre Sou-

verain, & bien plus grande l'ont faite les Comtes de Boulogne. Regardés ces perſonnages de noir vêtus, ſérieux, penſeurs, & ſombres. Ont acheté le droit de juger, de punir, de dépoſſéder Nobles & Citadins. Sont gens de caſte citadine, & le devés juger à leur taille, n'ont boſſe, ne ſont louches, & vont droit, aucuns clopinent, mais c'eſt rare. Sont ſavans, font les Loix, réſiſtent au Souverain, & ſe font craindre. On a mal fait de leur vendre ce beau droit. Les Nobles, trop pareſſeux, trop fiers, ont dédaigné étude, qui mene à ſcience, & au lieu de juger ſont jugés, c'eſt humiliant pour les Comtes de Boulogne. Ne ſeroit à un Comte humiliant d'être Préſident, Chancelier, ou Bailli?

— Avés raison; en France ce n'est la même chose, mais s'en faut de peu. M'esbahis toutefois de trouver ici tel renversement de principes dans la tête d'un Comte; ne voudrois vous ressembler à ce prix.

— Avés tort. Sommes fiers, sommes durs, sommes sots, mais vivons, ordonnons, taillons, battons. Le Souverain nous ménage, le Curé nous recommande au Prône, & nous asperge d'eau bénite, le Citadin obéit, & après cela, à quoi voulés-vous que doivent penser les Comtes de Boulogne?

— Ainsi soit, comme le dites, mais pense que ame humaine, que gens de bien, que vrais patriotes, que savans, & penseurs fassent jamais grand cas de tels Comtes.

— Y en a de par le monde plus que ne croyés qui penſent de la maniere que les Comtes de Boulogne.

Là finit la converſation.



CHAPITRE. VII.

ÉDIT ſage du Duc de Milan, Doléance d'un Gentilhomme Milanès, Triomphe ſingulier, & voire très-ſage.

LE bien eſt à côté du mal. Allés en être perſuadés, amis Lecteurs. Le Roi quitta Boulogne, & s'achemina devers Milan.

Le Duc de Milan avoit promulgué une nouvelle Loi, qui étoit inimitable. Ce Duc fatigué du cérémonial Milanès & de la ſotte vanité des Comtes Boulonois & Vicentins, avoit voulu ramener dans ſes Etats cette égalité primitive, ſans laquelle les ſociétés ne ſe fuſſent jamais formées. Savoit

que aussi-tôt que civilisation eut donné aux hommes, non des mœurs relatives à l'individu, mais des mœurs factices, égalité disparut; & au moral s'établit, comme au physique, distinction de grand & de petit, de sage & de fou, de savant & d'idiot. Bonheur aux foûs! pitié aux idiots! malheur aux petits! Voilà à-peu-près les trois lots des trois quarts des humains. Grandeur n'alla sans ambition; vanité suivit de près. Malheur aux petits! Trônes s'éleverent, les peuples les soutinrent, petits en porterent le faix. Bonheur resta aux foux! Loix injustes émanerent du Trône, Coutumes bizarres lutterent contre: le Souverain opposa la Loi, le peuple l'usage; rien n'alloit au bonheur; & dans ce conflit de nature avec

Loi, de l'esclave & de l'homme; malheur aux petits!

Le Duc mesura d'un coup-d'œil l'étendue de telles diversités. Ainsi opéra. *Loi permanente*, dit-il, *Loi injuste*. Ce dictum devint proverbe. Humeurs populaires, besoins, intérêts changent avec les temps, faut que les Loix changent avec elles. Fou celui qui veut assujettir celui qui naîtra demain, à la Loi d'hier qui n'a pu s'occuper de lui, puisqu'il n'étoit pas né. Point de Loix dans Milan qui dussent toujours durer; force Commentaires, & chaque jour réforme ou addition à la Loi.

Vit que peuple & noblesse n'étoient tout un. Lut l'Histoire & se persuada que noblesse ressembloit à un balancier d'horloge, qui n'est

quelque chose que par le mouvement, & qui frappe à droite quand ne frappe à gauche. Fouler le peuple, ou se rebeller, telle étoit l'alternative. Vit encore que vanité enfloit les têtes, & que s'y perpétuoient idées de mépris contre le peuple. Le Duc ne reprocha rien aux souffreteux, mais songea à amender les oppresseurs.

Fit publier une Loi qui rétablissoit l'équilibre. Y fut déterminé par une leçon qu'amour lui donna. Depuis longues années avoit vu que le moyen pris par les Nobles Milanès ne réussissoit, pour le maintien des belles races. Marioient communément la fille d'un Comte au fils d'un Prince de Spolete, ou de Benevent, ou de Ferrare, afin que par cette conjonction, issut un enfant

plus noble encore que le pere & la mere, plus beau, plus grand, voire plus pur. Tel arrangement avoit presque toujours manqué. Enfans issus de-là étoient frêles, malingres au physique, & souvent encore plus frêles au moral. Avoit vu le Duc que telles Princesses donnoient à nourrices pastourelles, leur enfant à allaiter, & avoit conclu de ceux qui venoient à bien, que mauvaise constitution venoit de la mere, & bonne nourriture de la nourrice. Se résolut de rétablir dans le droit, les rapports établis dans le fait. Publia la Loi d'égalité. Les damoiselles la reçurent avec reconnoissance.

Si saviés, ami Lecteur, comme durement étoient traitées les damoiselles. Gémissoient sous sombre clô-

ture toute leur vie, quand n'avoient pu trouver un Comte ou un Marquis, pour en faire leurs épousées. C'étoit pitié de les voir en telle contrainte. Moitié de la population étoit perdue. D'autres étoient non moins à plaindre, quand descendoient à convoitoises gaillardes, pour n'avoir réprimé nature. D'autres plus libres contractoient mésalliances, & marioient le noble avec le vilain. Or, voici l'aventure qui détermina la réformation.

La jeune Princesse d'Eboli, restée libre à vingt ans, n'avoit ni conseil, ni tuteur, étoit vive, belle, & avoit entre autres le plus beau Page qui fût onc dans les grandes & petites écuries de maison Royale : beau! ce n'étoit tout. Etoit mieux encore, avoit astuce, finesse, &

tour gentil; & puis un œil hardi & nez au vent, vrai Page enfin. Propre comme un Page : couroit en avant sur le cheval de la Princesse; falloit bien qu'elle le regardât. Ne sais comment la Dame prit plaisir à le regarder, ce fut fortune pour le Page. Ne sais comment rêvoit à lui, ne sais où prenoit tant de prétextes pour le mander, contremander, & le faire passer de l'antichambre à l'arriere cabinet. Vous dire que largesse ne manquoit, & que si la Dame donnoit force présens pour parer le beau Page, icelui arrangeoit de son mieux ses longs & blonds cheveux, & ses boucles pendantes.

Enfin soupira la Princesse tout haut, & devant lui. Soupiroit & trembloit devant elle. Oui trem-

bloit, car pour un Page, c'eſt grande lieſſe que d'avoir deviné ſa Souveraine. Si étois plus habile à définir cœur de Princeſſe, vous dirois comment s'y prit la Dame pour enhardir ſon ſerviteur. Beſoin lui fut de faire & dire choſes attirantes, de les répéter; ſe tenoit lui contre la porte, n'avançoit que reſpectueuſement juſqu'au milieu de l'appartement; de là, aux genoux de la Princeſſe y a loin. Ne ſais comment ſe trouva plus proche. C'eſt myſtere d'amour; le Page, trop modeſte, ſe croyoit Prince : mais la Princeſſe en fit un petit Dieu.

Long-temps ne fut cachée telle aventure. Honte fit baiſſer les yeux de la Princeſſe. Le Duc en eut pitié; & lui dit, ne craignés, demain n'aurés à rougir, demain aurés pour

époux le beau Page. Telle fut l'origine de l'Edit d'egalité, qui permettoit les mariages, sans considération aulcune. S'aimer, c'étoit se convenir, & amour tenoit lieu de naissance & de fortune. Etre homme, vivre, & ne méfaire, suffisoit pour être l'égal d'un autre. Vraie noblesse gissoit dans le cœur.

Convoqua toute sa noblesse, la réunit dans la grande place de Milan, dans celle où Saint Charles Borromée prêchoit aux avares & aux mécréans; falloit voir leur tant plaisante consternation. Avoient ordre tous d'apporter leurs vieux & glorieux parchemins; Greffiers & Plumitifs des Chartres & Chambres des Comptes, apporterent antiqués généalogies, aveus, dénombremens, reconnoissances féodales, titres de

grands fiefs, patentes de suzeraineté, de chasse indéterminée, de priviléges, concessions d'armoiries, arrêts, & toutes ces antiquailles cotées depuis mille ans, & qui avoient été la cause de tant de méchefs, de tant d'orgueil, & de tant d'oppression. Un grand feu avoit été allumé. En face de la place, étoit élevé un tableau où se voyoit un peuple qui s'embrassoit, & sur le second plan, le fort qui portoit le foible, le riche qui donnoit du pain au pauvre. Avec cette inscription : *Ils s'aiment, sont heureux, parce que sont égaux.*

Arriverent les premiers Nobles du Milanès. Le Duc leur demanda leurs parchemins. C'est là-dessus, leur dit il, que fondiés votre grandeur. C'est sur la premiere patente

que ſont déduits vos titres préémi-nens? Liſés. — Ne purent rien dé-chiffrer. Le langage avoit vieilli, s'étoit retourné, n'y comprenoient rien. — A donc avés appuyé votre grandeur ſur titres obſcurs, & non explicables, avés abuſé de la con-fiance publique, avés menti. Le dernier des vilains a pu vous dire me donnés pour beaux papiers, des chanſons, voire la romance de Ro-land. Ne vois-là ni pere, ni mere. — Ordonna le Duc qu'on jettât au feu tels parchemins indéchiffrables. Quand ſe vint au temps, où par extraits de baptêmes, mariages, & morts, & par vraie concordance, la généalogie étoit inconteſtable; vit le Duc que datoit ſi fraîche-ment, que c'étoit audace de s'en prévaloir; ſavoit par cœur l'Hiſ-

toire, & vit que de cette foule de Nobles vaniteux ne s'en trouvoit pas trois par souche qui en valût la peine ; & ceux-là avoient été largement récompensés de leur vivant par or, gouvernemens ou dignités. — N'ai rien à leur donner, dit le Duc, & jetta au feu ces nouveaux titres. — Dieu sait combien de murmures, combien de fronts humiliés ! presque tous sentoient que redevenoient à rien, en étant réduits à leur grandeur naturelle. Tel Duc qui étoit inabordable, & hautain, sentoit qu'étoit peu de chose par lui-même.

Se présenterent ces Nobles, issus non de Renaud, non de Tancrede, non du Cid ; mais du Capitoulat, de l'Echevinage, du Bureau des hypotheques, des greffes & du

grand & petit College : étoient ceux-ci encore plus bourſoufflés que les Nobles d'ancienne race, prétendoient (*car les nouveaux prétendent*), réclamoient, menaçoient. Le Duc & toute l'aſſiſtance ſe mit à rire de la contenance & de la colere des nouveaux Nobles. Leur arriva ce qui leur arrive toujours, on rit à gorge déployée de leurs prétentions; & les éclats redoubloient à meſure que le Duc démarquiſoit, *décomtoit*, *débaronnoit* le petit fils, ou le couſin d'un Capitoul, d'un Echevin, d'un Greffier, d'un petit College; main baſſe étoit faite ſur tous ces Chevaliers qui onc n'avoient eu ni patente, ni cheval, ni anneau; & de tous ces Seigneurs ruinés, qui d'une ſeule terre qu'ils avoient jadis poſſédée,

faiſoient un Comté pour eux, un Marquiſat pour l'aîné de leurs enfans, une Vicomté pour le ſecond, une Baronnie pour le troiſieme, ſans compter des Chevaleries de fiefs.

Le Duc avoit fidele réminiſcence, & ne ſais où avoit lu qu'en Egypte, les Rois étoient ſoumis à une diete particuliere; & voulut renouveller cette antique diete; ſe condamna à ne manger alimens de nature bilieuſe & colérique, car la colere d'un Roi eſt redoutable pour les ſujets; Achille ne fut cruel que parce qu'il avoit été nourri de moëlle de lion; tant de Chevaliers n'étoient coleres, que parce qu'ils mangeoient des bêtes fauves; tant d'autres poltrons, & fuyards, que parce qu'ils ſe nourriſſoient de daims & de chevreuils : ceux-là

dominés par ſales & baſſes inclinations, à cauſe de la chair de pourceau qu'ils mangeoient. Le Duc prohiba toutes ces viandes & ſe ſoumit à un régime ſain & composé de végétaux. Nourri par des ſimples, ſerai, diſoit-il, ſimple à mon tour, impoſſible eſt-il que le Prince qui aura ſoupé avec une laitue & trois oignons, faſſe de méchans rêves, & ſoit ſanguinaire & vain. Celui dont le dîner ſera préparé par la nature, ne pourra manquer d'aimer la nature, & ceux qui ſont encore voiſins d'elle. Gentils moutons, ſe diſoit le Duc, vivrés, irés paiſſant le long des collines, bondirés à ſouhait ſur la marjolaine & le thym, avés tant de reſſemblance à un bon peuple. *Faut vous tondre, mais non vous*

égorger. Y a long-temps que votre chair étoit disparue de la table de quelques Souverains, & qu'étiés réléguée sur celle du peuple. N'irés ni sur l'une ni sur l'autre. Préserverai par-là le mien peuple de deux maladies qui affligent à des temps réglés toutes les nations. La premiere vient, quand un peuple est gras, fort, & vit dans l'opulence; lors abondance de sucs carnaciers, illusions d'or décomposent le sang, l'échauffent, frénésie monte à la tête, tout le peuple est malade; dans son délire ne rêve qu'à sang, qu'à feu, qu'à coutelas, arquebusades. On nomme cette maladie la guerre. Tous les demi-siecles, dit-on, telle frénésie revient & décime l'espece humaine, apparemment trop nombreuse. Dans cet état, les

malheureux, tant ſont délirans que vont chantant la guerre, les conquérans & les conquêtes. A cette fievre chaude ſuccede un maraſme aſſoupiſſant. Plus on n'entend braire, crier, ne chanter, chacun ſe dit tout bas, paix, paix, & puis en relevant un membre malade, on dit : eh! vive la paix. Et puis quand ſongent au trépas de tant de délirans, à perte de tant d'or, à ruine totale, diſent en regardant le Collecteur chargé du rôle de la taille, eh! vive la paix. Que ſoient maudits la guerre, les conquêtes & les conquérans. Les Prédicateurs qui naguere avoient prôné le Dieu des armées, & comparé à Joſué ou à David, le Roi guerrier, changent de langage & commencent & finiſſent leurs harangues par ces mots ;

la paix ſoit avec vous. —Le Duc, pour prévenir ces deux excès, établit la diete végétale, ordonna force miel, herbes rafraîchiſſantes, & inſtitua des Docteurs de bon ſens qui ne devoient dire que ces paroles en ſe promenant dans les rues de Milan : mes freres, vive la paix! chacun étoit obligé de lui répondre: Docteur! vive la paix!

Cet Edit fut proclamé à ſon de trompe, & ſervoit de ſupplément à l'Edit d'égalité. Icelui étoit le plus difficile à garantir des dents de la critique; à cette fin, le Duc laiſſa ſubſiſter les Ecuyers, qui compoſoient une claſſe auſſi nombreuſe que les Mamelus, & parmi leſquels ſe trouvoient Avocats, Procureurs, Baillis & Chicaniers; mais à condition qu'ils feroient les fonc-

tions des palefreniers & ferviroient à l'écurie du Souverain, ou aux chevaux deftinés au roulage public.

DOLÉANCE d'un Gentilhomme Milanès, à fon voifin, Comte Milanès.

Faut donc, mon voifin Comte, que le feu incendie cette grande feuille de parchemin, où ai élevé un tant bel arbre à tant de frais; n'y a fur la terre fi beau palmier, & orme tant *branchéyeux*; celui qui renfermoit cette belle toifon d'or tant renommée, n'avoit cime tant illuftre. Voyés, jugés de mon travail; que de *branchons*, de *rameaux* n'ai-je pas tailladé, émondé, rejetté! Car tout n'eft beau dans un arbre généalogique. Ai eu be-
foin

ſoin de moult aſtuce pour faire retranchemens néceſſaires, ſans trop jetter du clair, & pour ne montrer ni vuide, ni greffe. Voyés-vous ce Comte poſé en lettres rouges ſur le troiſieme nœud du tronc, d'où vient-il? N'ai pas voulu dire qu'il avoit un pere marchand de bœufs, l'ai placé droit par-deſſous ce Marquis, afin qu'on diſe : voilà le pere, & puis le fils. Ne ſont cependant ni parens, ni mes aïeux. Voyés-vous ce rameau-ci? un maudit frippier en a jetté la fève, voulois le retrancher; mais ſon fils, mon couſin, qui ſuit, eſt Gentilhomme, & fais l'énumération des Seigneuries que ſon pere a acquiſes par fraude. Ai coupé ce tiſſerand, ce payſan; mais celui-ci, décapité pour crime de trahiſon, le voilà en grands

caracteres. Cela suffit pour illustrer une généalogie. J'omets cet autre qui a été pendu pour vol d'une brebis, parce que ce petit crime est trop au-dessous de la *décapitation*. Voici, *à mon grand regret*, *une Margot laitiere, entrelacée dans cette branche qui pousse tant de rejetons, qu'elle plie sous le poids de son fruit.* En ai cent fois rougi. N'ai pu supprimer toute cette race de paysans, de laboureurs. Passe si leurs enfans n'avoient cultivé la terre, car après tout, avant qu'un arbre éleve sa haute cime, faut qu'il sorte de la terre. Quand tête touche aux cieux, sa racine est sous terre, ainsi en va de nous, tels grands que soyions. Mais pour sauver cette tache, les ai nommés honorables hommes. A leur fils ai

mis Ecuyer, aux petits-fils, Chevalier, & puis ſuivant la maniere de *rymer*, ai ajouté *illuſtrium virorum*, mot générique qui ne dit rien & dit beaucoup, & qui vaut mieux que le *ricos hombres* d'Eſpagne. Une fois arrivé-là, ai fait Comtes & Marquis & Ducs tous mes ancêtres; ſi avois pu finir par un Roi.... En avois l'eſpérance. Et voilà mon travail perdu. Mon arbre renverſé, tous mes aïeux en pouſſiere. En mourrai, mon voiſin, de honte & de dépit.

Quelles fraudes, ſe diſoit le Duc, dans toutes ces généalogies ſi peu concordantes avec les regiſtres des baptêmes! Combien de ſiecles n'a-t-on pas trompé les peuples! De votre arbre, impoſteur Gentilhomme, n'eſtime que les laboureurs, la féconde laitiere, & ne priſe

pas plus votre décapité que votre pendu. Taisés-vous, & rejettés ce parchemin mensonger.

Le feu dévora tout, on s'embrassa; & après cette triste cérémonie, le Duc consentit que les plus orgueilleux recueillissent les cendres des parchemins. Si un de mes successeurs est assés fou pour détruire cette égalité parfaite, & assés ennemi du bonheur public, pour créer des Nobles, lui montrerés ces cendres, & prouverés par ce témoignage tout aussi équivoque que vos parchemins brûlés, qu'étiés Noble de race.

A cette fin, infligea la peine suivante. Il étoit juste que le ridicule, punît le ridicule. Celui qui condamnoit cette réforme, fût-il grand Seigneur, étoit aussi-tôt fait prison-

nier, & le lendemain la grande cloche raſſembloit le peuple. On promenoit l'orgueilleux ſur un char de triomphe. Un Héraut marchoit devant lui, & crioit : ſouviens-toi que tu n'es qu'un homme, & que par-tout où il y a un homme, tu as trouvé ton égal. Dis : ſuis un ſot, incline-toi, & remercie le Duc de Milan de la leçon qu'il te donne. —Le char avançoit au petit trot, au milieu des huées de la populace, & s'arrêtoit dans tous les carrefours. Là, l'orgueilleux étoit obligé de dire à haute voix, & diſtinctement : *Ne ſuis qu'un homme par-tout où il y a un homme, ai trouvé mon égal, ſuis un ſot.* Il s'inclinoit : *remercie le Duc de Milan de la leçon qu'il me donne.* Le char continuoit ſa marche.

Le Duc n'étoit bon à demi, vouloit laiſſer au peuple avec liberté de penſer, liberté de dire, & celle de ſe plaindre. Etablit à la porte de ſon palais un tronc, dans lequel on pouvoit dépoſer des mémoires contre ſa conduite. Tous les ſoirs, il alloit ouvrir ce dépôt, qu'il appelloit le *maledicamus de rege*. Liſoit ces factums, & de ſa main écrivoit en marge, les motifs de ſes actions qu'on blâmoit, afin de ſe juſtifier, & rendoit ces mémoires publics. C'eſt ainſi, diſoit-il, que l'Hiſtoire doit être tranſlatée du préſent à l'avenir.

Voudrois que nos Légiſlateurs fuſſent auſſi humains. Et que de châtimens ſeroient épargnés, s'ils vouloient mieux ſe ſervir du ridicule! La Princeſſe Eboli épouſa le

beau Page, autant en firent d'autres Dames, & l'avoue à la louange des Dames, le Duc les trouva plus portées que les hommes à recevoir la Loi d'égalité. Un Ambassadeur étranger qui étoit venu sur ces entrefaites à Milan, ayant osé condamner cette réforme, ne dut qu'à la célérité de sa fuite, l'exemption du triomphe. Le Duc voulant éviter pareils contre-temps, envoya un Député dans toutes les Cours, auxquelles donna connoissance de l'Edit.

Les Vénitiens n'en firent que rire, & les Nobles Procurateurs de Saint Marc en conserverent par singularité une copie dans les archives des Folies Humaines; y avoit trop long-temps que le Gouvernement Oligarchique avoit détruit l'égalité.

L'Eſpagne, trop guerriere, ne croyoit guere à la poſſibilité de cette réforme. Et pas un Eſpagnol ne vouloit convenir que ſon voiſin étoit auſſi chétif que lui, tous vouloient deſcendre au moins des Infans de Lara. L'Allemagne, peuplée de Nobles, deſcendus des Préadamites, reçurent avec dédain le Député. La France fut le ſeul Royaume qui reſta dans une irréſolution aimable; l'Edit d'égalité parut poſſible à réaliſer, c'étoit beaucoup. On ne s'en occupa guere, mais permis fut à tout le monde d'y croire, de s'arranger ſur ce plan. Les Etats parurent ſe rapprocher, les têtes ſe populariſerent; on fut Duc ſans être fier, Marquis ſans être fat, & Comte ſans être ſot. Des panneaux verluiſans d'un carroſſe, diſparu-

rent les écuſſons; des chiffres annoncerent le nom, & non le blaſon du maître. Varlets quitterent leurs peſantes livrées, & prirent des vêtemens citadins. On marchoit à grands pas vers l'égalité; on repouſſoit le mot qui ne ſera familier qu'à ceux qui n'ont rien à y perdre, mais la choſe exiſtoit. Puis la France commençoit à avoir des Danſeurs, des Artiſtes, des Farceurs, qui tous accueillis, élevés & demandés, rétabliſſoient par leur familiarité, l'égalité conteſtée : déjà on voyoit ces informes écoliers de Jean Cimabué, qui ne ſavoient peindre leurs perſonnages qu'avec des têtes trop groſſes ou trop petites, les mains trop maigres & trop menues, les attitudes ſans choix & ſans intention, ſans expreſſion, les draperies

taillées en tuyaux sans un seul pli naturel; on voyoit ces Artistes chétifs venus de l'école de Naples, élevée par Charles d'Anjou, qui avoit cru effacer le meurtre inique de l'infortuné Conradin, par la résurrection d'un art nouveau; on les voyoit dis-je en France un peu vains, un peu familiers, se hisser à la hauteur des plus grands du Royaume, ou les rabaisser à leur toise. Tandis que les Nobles descendoient ainsi vers égalité, Charles VIII augmentoit sa Cour, sa pompe, & le cérémonial; & rioit de voir la distance qui s'établissoit naturellement entre les Nobles & lui.

Remercia le Duc de Milan de son Edit, & continua sa route. Trop de temps s'étoit écoulé en courses voluptueuses & en voyages inutiles.

Fut averti de la ligue qui se brassoit contre lui. — Mon épée me reste, dit-il, allons. — Prouva bien que savoit s'en servir, à la bataille de Fornoue. Charles-le-Bon fit merveilles à la défaite de Séminare qui ouvrit au Roi le chemin de France,. que les Alliés lui avoient fermé. Charles y fut blessé, ainsi que l'ai conté.



CHAPITRE VIII.

POURQUOI se désole la damoiselle du Maine, longue désolation; Charles-le-Bon s'achemine piteusement vers Padoue, veut toucher le cœur de la damoiselle & mourir. Voit dans Padoue tombeau élevé par un amoureux désolé. La damoiselle tombe de langueur à maladie, court grand dangier. Maître Pierre le Chirurgien courrouce fort la damoiselle par demande indiscrete.

PENDANT que le beau Charles souffroit dans un lit de douleur, la damoiselle du Maine l'accusant d'un silence, dont sa blessure étoit cause, le menaçoit, l'outrageoit.

Vous ai dit, ami Lecteur, que Charles-le-Bon devoit payer cher son aventure avec la Duchesse d'Alviano. Un Page arrivé en France, & qui avoit passé devant le châtel de la damoiselle, lui avoit raconté les amours de la Duchesse. La damoiselle étoit tombée en pamoison à ce récit, & depuis n'avoit tiré de sa poitrine que ces paroles : *ah! beau Charles, qu'avés encore fait? plus ne vous ferai merci.*

Le beau Charles n'écrivoit point. C'est que m'a oubliée... enfin donna nouvelles siennes. — Malade suis. — Pas ne fut cru. — Excuse, mensonge, se disoit-elle. — Si aller devers vous pouvois, si un moment vous voyois, serois subitement guéri. — Ne dites vrai. — O la mienne amie! — Mentés Sire Charles.

—O ma vie; baillés-moi nouvelle de votre bon vouloir, onc n'aurois reçu baume plus doux. —Point ne le recevrés, ne le mérités. —Vous souvient-il combien vous aime? Vous l'ai dit tant de fois, & tant amoureusement. Avés vu mon ame sur mes levres. Mes levres l'ont mise en dépôt sur votre main, quand l'ai baisée, en signe d'adieu. M'a semblé que le sentiés. Votre main reçut la chaleur d'amour, qui me brûloit, & me la rendit aussi forte que vous l'avois baillée. Défaillites dans mes bras. Ah! vous souvient-il, comme frissonnois de peine & de joie. —Non, & ne m'en soucie. —Si me voyiés ainsi que vous vois! êtes tant belle, dans ma pensée! —Etes bien bon. —Ah! dites avec moi: ô qu'il est long le

temps d'absence! qu'épineux le trouve! — Mentés, ingrat Charles. Si le trouviés tant long, de toute la longueur que le trouve, l'accourciriés, viendriés, n'y auroit plus ni longueur, ni distance. Mais m'avés oubliée, vous vois en Italie, auprès de la Duchesse, ne vous aime plus, ne m'écrivés plus, ne vous répondrai plus, ne vous lirai plus. C'est fini.

Le beau Charles ne pouvoit tenir à ce silence. N'étoit violent. Accuser n'osoit sa damoiselle. N'en souffroit pas moins mille angoisses poignantes. Ecrivoit, puis écrivoit encore, point de réponse. En mourrai, se disoit-il, mais mourrai devant elle, n'ai plus que ma vie à lui donner; lui dirai, reprenés-là, n'en veus plus. L'avois chargée de

trop de poiſons. O ſi étois trompé! ô les Dames... Non, ne puis vous croire tant trompeuſes, ſeroit trop grand dommage à la pauvre humanité, déjà que trop ſouffreteuſe. Belles Dames, lui enleveriés le bonheur que n'y a que vous que puiſſiés lui donner.

Si aviés pu deviner; ah! beau Charles auriés été moins injuſte. Auriés dit : ſi pâtis ici, pour l'amour d'elle; ma damoiſelle pâtit auſſi, pour l'amour de moi. En amour, celui qui boude le premier, ſouffre autant que celui qui eſt boudé. Amour eſt un feu; tant que brûle; va dévorant tout à ſon voiſinage. Eſt tranquille quand a perdu toute ſa chaleur. Qu'étoit éloignée la damoiſelle de telle tranquillité!

Ne ſais comment peindre cette

longue douleur, qui n'eſt ni furie, ni conſternation, ni vive agitation, cette douleur de tous les jours, de tous les ſoirs, & de toutes les nuits, ce deuil d'une ame en peine, qui n'oſe plus s'agiter ſous le crêpe noirci; & toujours à la gêne, ſemble ne vouloir ni mourir, ni reſpirer : image parfaite de ces tombeaux qui ne montrent à l'œil que le marbre blanc & froid, & cachent le ſépulchre enfermé deſſous. Malheureuſe la damoiſelle qui vit dans telle contrainte. Diriés que pour elle le temps a partagé ſon ſablier, & ne lui a réſervé que les heures déſaſtreuſes. Diriés que l'architecture du monde eſt renverſée; ne voit plus rien comme les autres. Ce demi-jour que vive gaité répand ſur tous les tableaux, eſt

épaissi, devient sombre; tout est confus pour elle.

Levés-vous damoiselle.

— N'en ai plus le courage.

— Dieu bon! faites peur. Que de larmes!

— Merci, Catherine, baillés-moi treve.

— N'aurai garde. Faut sortir de cette couche de douleur.

— N'en ai plus le courage.

— Tournés ici l'œil. Le beau temps! le beau soleil! le beau jour!

— Ne vois rien de ce que me vantés, & puis ce m'est chose indifférente.

— Qu'avés dit? n'y avés pensé. À votre tant bel âge, si n'aimés un beau jour, qu'aimerés donc?

— Rien.

— O damoiselle, levés-vous! faut sortir de telle langueur.

— Le voulés Catherine; me voilà.

— Veulx que mettiés cette robe menu vair, qui vous fait deux fois gracieuse.

— Ne m'en soucie. Finissés, n'ai cœur à rien.

— Voilà votre guitare.

— Mes doigts ne savent plus s'accorder; n'ai plus de mémoire. Tenés, n'en veus plus.

— Ce beau livret.

— Le veulx bien.... Mais suis ennuyée.... Ne sais ce que viens de lire.

— Viendrés dans la grande salle, ouir conter les prouesses du fils du Seigneur voisin, qui est de retour.

—Dieu m'en garde... Me conteroit choses outrecuidantes.

—On dansera, & danserés.

—Las ! nenni.

—Verrés gentils Sires.

—N'ont gentillesses pour moi. Hommes, Sires, Chevaliers, me sont à charge.

—Me faites peur.

—Ne craignés Catherine. Ai pris tout en déplaisance. Ai perdu le courage.

—Mieux vaudroit mourir.

—Ah! oui.

—L'espérance au moins vous reste.

—Ne sais, crois que s'est échappée du fond de mon cœur. Me sens attiédir, dessécher, deviens rien.

—Sire Charles, Sire Charles, qu'avés donc fait ?

—M'a trompée.

—Ne le croyés.

—Ne puis que le croire ingrat.

—N'avés que des soupçons.

—Ai plus. Dans le mien cœur, Rien ne l'excuse, & Dieu, grand Dieu, que le sens coupable!

—Autant que l'aimés.

—L'avés deviné. Voyés mes larmes, les voyés couler. O Catherine, que Charles est ingrat! Voyés combien est aimé.

Ainsi finit la premiere journée. Le lendemain complainte; & même terminaison. Un mois, deux mois, n'étoient rien. Point de changement: même douleur, même symptôme. Besoin étoit de les cacher à tous les yeux; & de telle contrainte se formoit un affreux supplice. Le ressort de la douleur ne pouvant

s'élancer en dehors, frappoit plus fortement en dedans, & déchiroit en sourdine. Larmes rentrées étouffent.

O qui m'expliquera cette tenue douloureuse! Pourquoi un seul objet, un seul, tant nous cause vives peines! Pourquoi est impossible d'oublier, de haïr, de ne pas rejetter. Pourquoi, toujours une pensée cruelle, nous reporte vers cet objet? Pourquoi, ce tourment est-il plus particulier aux amoureux? Pourquoi tant de biens & tant de maux? M'y suis perdu dans telle recherche, & crois que beaucoup d'autres s'y perdront. Voyés la damoiselle du Maine.

Catherine & la Damoiselle.

Catherine.

Damoiselle, tournés les yeux; il est gracieux celui-là?

— Avés bien ridicule goût. Ce n'eſt-là mon beau Charles.

— Celui-ci eſt accort; bien pris dans ſa taille.

— Ah! ce n'eſt-là mon beau Charles.

— Comme dit choſes attirantes & fines.

— Où êtes-vous mon beau Charles?...

— Et cet autre, que de graces à cheval, que de nobleſſe.

— Taiſés-vous, avés donc perdu le ſouvenir du beau Charles.

— Damoiſelle, avois cru que l'aviés pris en haine.

— Avés cru juſte.

— Eh bien!

— Mais ne puis ſouffrir que ſoit accomparé à autres, ſans que

l'honneur du parangon lui reste. Car, le mérite. L'aurois-je aimé, sans ces perfections? Amour ne m'a aveuglée. Ai commencé de bien voir, & quand ai assés vu, ai souffert que le beau Charles mît le bandeau sur mes yeux; car n'avois rien de plus beau à regarder.

— Vienne donc!

— Est un ingrat ami. Ne sait pas que souffre, c'est pitié.

— Le voulés damoiselle, gardés le silence.

— Le beau Charles est un ingrat. N'ai plus rien à lui dire, ne m'entendra plus.

— Qu'allés donc devenir?

— Aimer, pleurer.

— Et puis.

— Aimer, pleurer & me taire.

C'est ainsi que s'expriment toutes

les

les damoiſelles énamourées, & tous les Chevaliers énamourés. Définiſſe qui voudra cette préférence. Elle exiſte, & ne veus rien de plus.

Le beau Charles s'étoit mis en route. Trop lentement avançoit ſon deſtrier. Sus aiguillon de preſſer les flancs de l'animal. Franchiſſoit les voies. Trop vîte, ne ſaurois arriver, diſoit-il, faut que.... un autre, auroit dit, faut que l'appelle ingrate, méchante, déloyale.... Lui ne diſoit que ceci : faut que meure devant elle.

Etoit arrivé à Padoue, à cette ville célèbre par ſes Docteurs, & par Saint Antoine; & par la vénération que les Padouans avoient pour les Madones. Ne cherchoit le beau Charles ni aiſance, ni plaiſir, étoit un pélerin d'amour, & ſi

n'avoit coquille, ni bourdon, portoit en ſon cœur ferme deſir de revoir ſa Dame. Ne faiſoit brûler cierges, mais ſoupiroit longuement & ſans trève. Pendant que ſon deſtrier ſe remettoit de ſa courſe dans l'étable, le beau Charles ſe promenoit dans les campagnes. Tout étoit extraordinaire en Italie. Les Italiens étoient amoureux & dévots, l'un ne va jamais ſans l'autre. La Vierge & leurs Dames, étoient l'objet de leur culte. Des parfums, des fleurs artificielles, des chapelets, & des onguens, étoient leur travail. Auriés dit un peuple de femmes, ſi n'euſſent été faux, menteurs & artificieux. En Italie, la Scholaſtique, l'étude du Droit, l'amour & la haine étoient portés au dernier période. Tout étoit excès, paſſion, folie & rage.

Hermitages, & berceaux de peupliers, oratoires, & bosquets, se présentoient sans cesse dans les campagnes de Padoue. Le beau Charles prit une des avenues où le hasard l'avoit conduit, la suivit dans toute sa longueur; ne tarda point à comprendre que c'étoit une solitude : non un âpre séjour de deuil, de mort, mais vrai silence de tristesse, lieu de langueur amoureuse. Ne sais pourquoi le beau Charles sembloit voir par-tout sites inspirans mélancolie. Dans un vaste carrefour solitaire & silencieux, crut voir la derniere empreinte d'une troupe d'hommes. Ici, se disoit-il, se rassemblerent bons amis, grand Seigneurs. Changea de penser en tournant dans une avenue latérale, & étroite, mais bordée d'une haie

de grenadiers à hauteur d'hommes, & couverte d'ananas, & de palmiers; petits pas étoient profondément tracés sur la terre. Bien devinoit-on que l'empreinte en avoit été faite par le plus joli des pieds. Une inscription développa l'énigme. *Si hasard ici vous mene, gardés-vous d'effacer icelle tant chérie empreinte. Plus ne vis icelle qui....* C'est un damoiseau, dit le beau Charles, plus à plaindre que moi, avançons; un hermitage étoit au bout de l'avenue & la fermoit. Une obscurité environnante inspiroit ne sais quels sombres pensers. *Ne savés où allés*, lisoit-on sur un peuplier; *arrêtés, car verserés force larmes.* — Eh bien pleurerai; las, c'est consolation pour ceux qui me ressemblent. Un gazon bien doux servoit

de marche-pied, & d'encaiſſement à l'hermitage : à côté s'élevoit avant d'entrer, dans un creux exprès taillé, un tertre en gazon, couvert de fleurs ; une tige de roſe étoit ſur le ſommet, mais défleurie & coupée. *Plus ne fleurira ce beau roſier, que n'arroſe plus icelle qui tant reſſembloit à une roſe, ah! n'y a plus dans la vie de roſe pour moi.* — Ni pour moi, reprit le beau Charles. — Deſcendit dans ce tombeau, n'y trouva qu'un cercueil doré, mais vuide. *Vouloient enfermer-là, icelle qui eſt une divinité pour moi.* Une table étoit auprès, & ſur la table étoit une lettre. Las! c'étoit le dernier adieu. Rien n'étoit auſſi touchant! on ne pouvoit rien lire d'auſſi tendre : eſt bien vrai que juſques au bord du tombeau, amour vient ſe

O 3

poser sur une levre mourante. Amour est le dernier qui cede à la mort; on n'est plus, & notre main froide est encore dans la main de notre ami; notre œil n'a voulu se fermer que sur lui. *Ai donné*, lisoit-on, *cet or pour décorer tel sarcophage, car que n'aurois-je donné pour elle? mais la laisser, m'en dé-saisir! ne l'ai pu, ne l'ai voulu, ne le voudrai onc.* Monté à l'hermitage, le beau Charles vit sur un autel d'or massif, & orné des plus beaux dessins de la sculpture, une niche de hauteur humaine. Un rideau légérement tenu par un cordon étoit suspendu devant la niche. Ces mots étoient écrits : *Osés, voyés, admirés, pleurés, adorés : mais ne touchés ce tant précieux, ce mien trésor. N'ai plus que ce bien.* Le beau Charles

ſouleva le rideau, vit une femme dans ſa grandeur naturelle parfaitement conſervée; ſon viſage ſeul, dont la pâleur étoit extrême, donnoit des doutes ſur ſon animation. Le beau Charles en friſſonna, & s'agenouilla; ſentit pleinement toute la vénération qu'il devoit à la beauté. Lut au bas : *C'eſt elle, plaignés-là, plaignés-moi davantage, car vis encore.* Le beau Charles fondoit en groſſes larmes. Suis preſque autant malheureux, diſoit-il; que vous plains damoiſeau bien aimant! ô belle image inanimée de bonheur & d'amour, deviés vivre plus longues années. Tant belle fleur ne devoit ſitôt ſe faner! — Une lampe ſépulcrale n'éclairoit point ce beau corps. Une lumiere tendre répandoit des teintes vacillantes & douces;

analogues au lieu. Charles-le-Bon n'en fortoit qu'à regret. Une autre porte le mena dans une autre allée bien courte, bien plus filencieuse, mais fraîche, verdoyante, & fleurie. A l'entrée, un arc applati faifoit lire ces mots : *Tombeau des miens.* C'étoit en effet des fépultures féparées, configurées en monceaux de gazon terminés en flèches aigües, fur laquelle étoit écrit : *Rien de moi ci-deffous, finon mon fouvenir qu'ai laiffé vivant à mon ami.* La premiere tombe étoit celle d'un jeune-homme : *Juge fi le dois regretter, ce fut mon premier ami.* La feconde, *c'étoit en fa vie mon précepteur, c'eft-à-dire, mon fecond pere.* La troifieme plus élevée, plus large, laiffoit lire : *Mon pere, ma mere.* Et puis ces caracteres : *Si avés un*

pere, tremblés que la mort ne vous l'enleve, si n'avés plus de mere, ah! pleurés de l'avoir perdue, rien ne peut la remplacer. Les autres marquoient les différentes affections de l'infortuné qui ne se montroit point; la sienne étoit placée dans un point angulaire, & descendoit plus avant dans la terre : *Plus malheureux! car ai survécu à mon pere, à ma mere, à mon ami, à ma damoiselle; repos à celui qui n'a trouvé repos que sous cette terre.*

La nuit s'étoit épaissie. Le beau Charles troublé, au lieu de revenir sur ses pas, s'enfonça dans une autre allée. Ne put distinguer au milieu des ombres qu'un berceau, des fleurs, & un homme. S'arrêta. Assis au pied d'un tilleul, attendit. L'infortuné se promenoit, &

le bruit de la feuillée marquoit ses pas. O nuit! disoit cet amant désolé, ô nuit! que m'affligés! la mienne amie repose sous vos ombres perdurables. O nuit que m'affligés! ai vu la derniere de ses nuits! ô quand viendrés donc marquer la derniere de toutes les miennes, Le jour finit. Las! renaît pour moi, & ne renaît plus pour elle. O nuit, pourquoi finissés toujours pour moi, & ne finissés jamais pour elle? Etes calme, reposés comme elle; & moi ne suis plus calme, & n'ai plus de repos comme vous. Ah! du moins m'entendés, m'écoutés, vous taisés, las! ne me tairai de ma vie! ô nuit! quand paroissés ne vois plus rien sur la terre, malheureux! y a bien longs jours qu'ai cessé de rien voir. Quand ma Dame ferma ses yeux à

là lumiere, fermai mon cœur à l'éclat du jour. Qu'ai-je dit? la vois. Damoiselle bien chiere, m'entendés, me l'avés dit, m'en souviens, m'avés dit : ne perdrai que ce corps, mais mon cœur l'auras reçu, le garderas, mais mon ame vivra, te suivra, t'entendra. Damoiselle le disiés, n'avés oncques menti, vous ai cru, aimois à vous croire ; car sentois que dans moi vivoit autre que moi, qui toujours vous aimeroit.... Venés, c'est votre doux ami. Assés a gémi ; assés avé éprouvé la durée de son souvenir. Venés ; l'attirés à vous ; *amie mienne, ô mienne amie*, venés *moitié de moi* venés. Où êtes? vous cherche? ici? Non, là? Non ; où êtes-vous donc? las! las! meurs.... venés, venés, *ô mienne amie.*

Le beau Charles ne put s'empêcher de s'écrier, malheureux damoiseau, rien ne peut attendrir la mort : icelle que plus ne voyés, plus ne sauroit entendre. — Le croyés, lui répondit l'infortuné. Si disiés vrai... Porteriés la mort dans mon cœur. Ne la vois pas ma damoiselle, mais peut-être elle m'entend, le mien cœur me le dit, le crois, le sens, écoutés, elle m'entend. Non, icelle bien-aimée, n'est passée à trépas toute entiere. Avoit une ame! ô quelle ame! si l'aviés connue! c'est elle qui vit, que j'appelle; chiere damoiselle m'entendés? — Et l'infortuné s'enfonça dans les ombres de la nuit.

Que dire à un amant désespéré? Fuyés ô vous qui ne savés pleurer avec lui. Fuyés ames froides, n'y

a conſeil, parole qui vaille. Le malheureux eſt condamné à vivre, à embraſſer une ombre, à ſe nourrir d'un ſouvenir amer, & à marcher dans les nuits, autour d'un cercueil. C'eſt alors que l'imagination eſt le plus cruel des bourreaux. Fuyés ames tiedes n'avés rien de commun avec l'homme ſenſible. Fuyés, & fermés mon livre.

Alloit le beau Charles; diſant demain ſerai peut-être autant à plaindre que lui. Si ne puis toucher ma damoiſelle, ai vu l'exemple que dois ſuivre. Renommée, charge, tout diſparoît de devant moi. Ne ſaurois me ſoucier de rien. Ne puis penſer, ô ma damoiſelle, que ſoyiés capable de vous complaire à tel ſupplice. Ne m'ôterés ce que mort ne m'a encore enlevé.

Vivrés & pour vous & pour moi.

Reviens volontiers à la damoiselle; tant me complais à peindre belles choses! la guitare & la triste Romance ne suffisoient à la consoler. Un mal caché répandoit tristesse sur son front. Son œil ne regardoit plus à travers le croisillon, d'où jadis avoit vu son doux ami venir à soi; pâle & dolente soupiroit. Beaux Chevaliers venus d'Italie avoient pris gîte dans le châtel. Sous l'ormel de l'avant-cour avoient rassemblé les damoiselles de la contrée pour danser, & s'esbahir; galans damoiseaux l'avoient conjurée de prendre part à la fête; nenni, avoit-elle répondu, plus de fête pour moi. —Ce n'est pas que n'y eût dans la troupe aimables Chevaliers, bien intentionnés, & bien voulans; fei-

gnit de n'y rien comprendre, & ſolitaire dans ſa chambrette, prenoit ſa guitare, & répétoit ſa Romance.

Le mal empira. Le Chirurgien fut mandé. C'étoit Maître Pierre. Avoit pris naiſſance Maître Pierre dans le bourg dépendant du châtel. N'étoit pas plus âgé que la damoiſelle; étoit un de ces enfans qui jadis naiſſoient & grandiſſoient au pied du colombier des grands Vaſſaux. Maître Pierre, dans ſa jeuneſſe, avoit fait malice à la damoiſelle; une fois avoit étranglé ſon moineau bien-aimé, & l'avoit jetté mort par le croiſillon dans ſa chambrette, autrefois lançoit des petits cailloux dans ſon jardinet. Etoit vrai poliçon des champs. Servoit la meſſe, chantoit à l'aigle du

chœur à tue tête, & buvoit le vin des burettes tous les matins. Rapports d'enfance ont un magnétiſme inexplicable. Douce égalité eſt établie à ce premier âge, c'eſt *tu*, & puis *toi*. Qu'il eſt court ce temps heureux! me ſouviens encore avec joie de ce temps où étois tenu dans les bras d'un vieux ſoldat, qui avoit ſervi ſous mon pere, & où jouois avec le fils d'un ſoldat à la foſſette, & où lançai ſur le rampart la premiere pierre dans ma fronde; ne m'en reſte que le ſouvenir! & l'amitié qu'ai conſervée envers les compagnons de mon enfance. La damoiſelle ne pouvoit refuſer ſa confiance au poliçon Pierre, qui devenu Maître ès arts, étoit enfin Maître Pierre.

Maître Pierre, en tâtant le pouls

de la damoiſelle, garda le ſilence & lui dit en hochant la tête, reviendrai demain. — Pas n'étoit raſſurante telle ordonnance, mais ne vouloit ſe trouver avec témoins. Trouva la damoiſelle ſolitaire le lendemain ; prit un fauteuil & s'aſſit auprès de ſon lit. Damoiſelle ſouffrés. — Beaucoup, Maître Pierre. — Quel mal croyés avoir ? — Ne ſais, la fievre peut-être. — Non, damoiſelle. — Dites donc Maître Pierre. — Puis vous parler ? Y a ſi longues années que ſuis votre homme lige. Me ſouviens de votre enfance. A donc vous dirai qu'avés mal d'amour. — Chut Maître Pierre. — Perſonne n'eſt-là. — Ah ! Maître Pierre, ne devinés juſte. — Damoiſelle, ne ſauriés tromper le Médecin. Le mal eſt-là. — En

lui montrant la place du cœur.
—Chut Maître Pierre. Que faire?
—Me compter de bout en bout d'où vient que souffrés. —Ne l'oserai de ma vie. —Telles choses & bien d'autres se disent à son Médecin; car amour est une maladie. —Chut Maître Pierre, une damoiselle d'honneur n'en convient tout haut. Sens bien que c'est grande maladie. —Voire incurable. —Le sens encore mieux. Quel remede?
—Y en a trois. —Plus bas, Maître Pierre. —Aimer, si n'aimés —Ne le puis davantage. —Bon signe! oublier méchef, si avés été offensée.
—Bien est amere, telle ordonnance, & puis. —Puis se voir au plus vîte. —N'ai la force de vous obéir que dans le premier point.
—Avés tort damoiselle. Plus ne

meurt-on aujourd'hui d'amour, mais vous connois & en mourriés. — Avés raiſon. — Mais pleurés damoiſelle! — Alors Maître Pierre, rabaiſſant ſa voix, & ſe rapprochant du lit, — Oyés-moi, ſavons à quoi mene ſouvent amour, vous requiers merci; veuillés me faire de point en point, fidele réponſe. Avés été quelquefois ſeulette avec le doux ami. — Oui Maître Pierre. — Avés été moult agitée — Oui. — Tant vive agitation cauſe fievre. — Oui. — Fievre d'amour amene délire. — Oui. — Dans ſi doux délire, quand damoiſelle ſe trouve ſeulette, alors perd raiſon, & baiſſant encore plus ſa voix. — Et autre plus précieuſe choſe — En diſant ces dernieres paroles, il poſoit la main deſſous le ſein de la damoi-

ſelle, & de l'œil vouloit deviner, & lire dans l'œil de la malade. Tant fût-elle innocente, force lui fut de deviner, de rougir, & de lui dire : Maître Pierre êtes un ſot. — N'ai voulu vous offenſer damoiſelle, ſuis Maître ès arts. — Laiſſés, ne veus vous entendre. — Me voyés à vos pieds; merci damoiſelle : devés croire que êtes la premiere qu'aie courroucée, tant eſt commun le mal dont voulois vous parler en amour; ai vu bien peu de damoiſelles qui ne s'y fuſſent expoſées. Un Médecin eſt le premier ami des Dames; en cas pareil, m'auriés remercié. — Maître Pierre, êtes un ſot. Vous recommande le ſecret. Si par aventure rencontrés le Sire Charles-le Bon, & ſi vient à vous, conſeillés-lui un des trois remedes

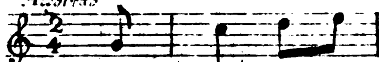
que m'avés ordonné, vous promets l'anneau d'or que voyés à mon doigt; cependant ne lui dites que vous aie ainsi parlé. Veus faire semblant de l'éloigner, & me feroit bien doux de le voir venir à moi de pleine & franche volonté. Tenés, prenés cette piece d'or, & sur le tout chut, Maître Pierre. — Vous en dirai nouvelles.

Espoir est le frere de la santé. Une fois établi dans le cœur de la damoiselle du Maine, elle ne tarda pas à tomber en convalescence, à montrer minois moins fané, puis œil plus vif; & poitrine moins oppressée.

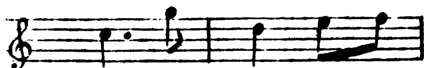
Fin du Tome second.

II.E ROMANCE

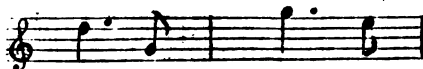
l'Invitation a l'Amour



Si ce bel



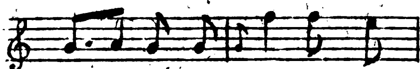
oeil sur votre a



mi Ne va sou =



= vrant ma dà = moi =



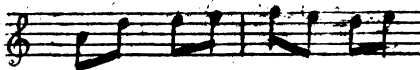
= sel = le A vec vos quin =



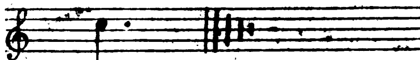
= zeans n'etez bel . . . . .



= le N'e = tes con =



= ten = te qu'a de =



= mi .

III.E ROMANCE

Amoroso

Grand chate = lain, pour

son us a = ge, Dans un val =

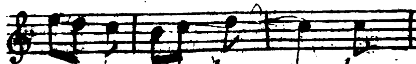
lon bien recou = vert, Bâtit un

galant hermi = ta = ge,

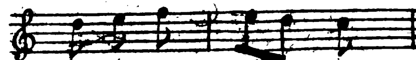
A tous les a = mou =



=reus ou=vert: Sur u-ne



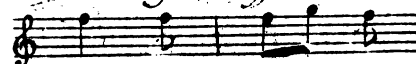
tour, du mur bien proche,



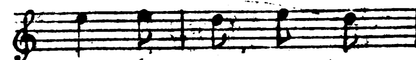
plaça, pour cha = cun



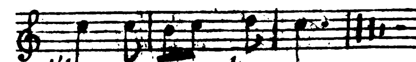
sou=la=ger, Beffroi char=



=mant, dou = cet = te



cloche, Qui son noit

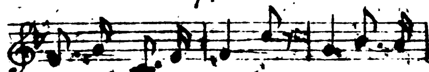


l'heure du ber=ger.

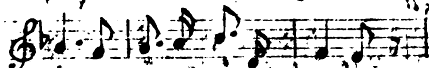
IV.E ROMANCE



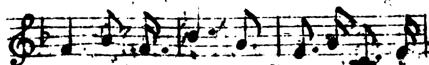
Ne se pourroit lan-



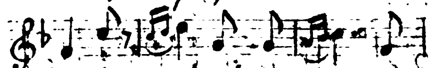
cer plus vive oeillade Que me lan-



ciez, belle veuve d'a-mour;



Avez ce qui peut rendre un coeur ma-



la-de, Jambe bien fine et

le jupon bien court; Sous clair mou-

-choir cachiez bouton de rose, Il con-

-triez vouloir, prompte a me secou-

-rir Que ne m'avez plus longtems fait souf-

-frir? Aurois trouvé plus grand prix a la chose.

Aurois trouvé plus grand prix à la cho-se.

TABLE
DES CHAPITRES,

Contenus dans le Tome second.

CHAP. VIII.

Fin de la Table du Tome ſecond.


CANTONALE

